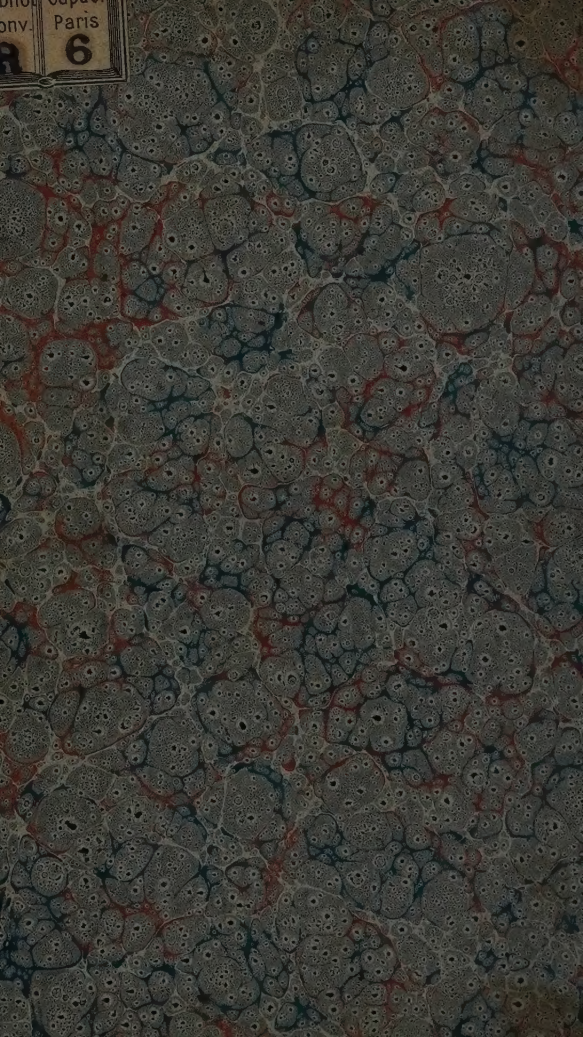
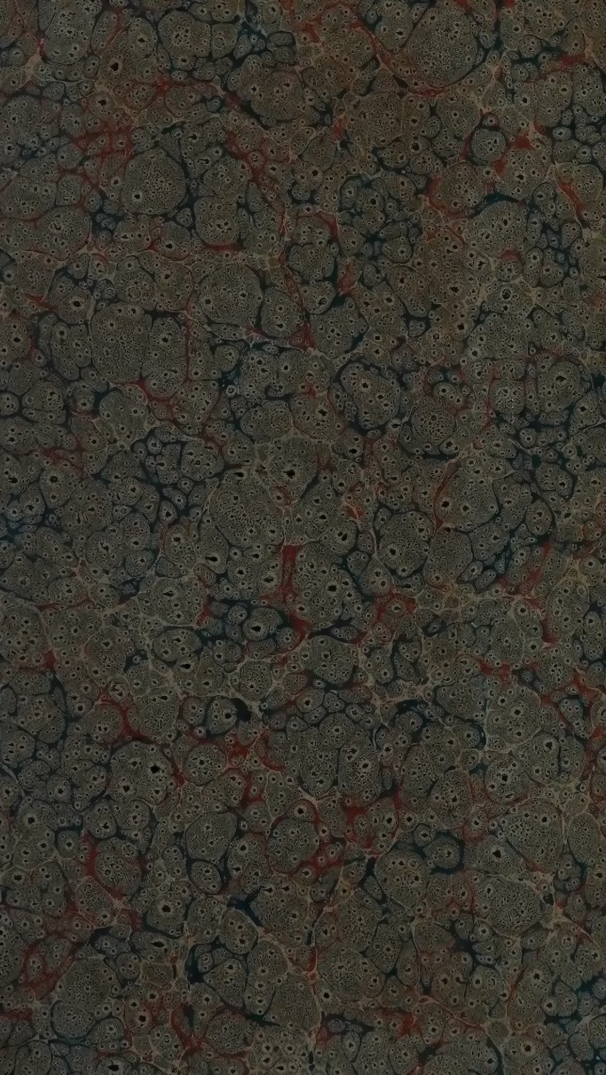


not cupa
ony. Paris
6





case 20

i. d. d.

RETRAITE

POUR

LES ECCLÉSIASTIQUES.

61

RETRAITE

SELON L'ESPRIT ET LA MÉTHODE

DE SAINT IGNACE,

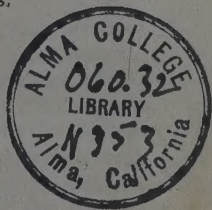
POUR

LES ECCLÉSIASTIQUES,

PAR

LE R. P. F. NEPVEU,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET C^{ie},

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

Près Saint-Sulpice.

1846

6589

RETRAITÉ

DE LA VIE DE LA VERTUE

DE SAINT ISIDORE

LES ÉCARTS DE LA VERTUE

PAR M. DE LA VERTUE

PARIS, 1785



PARIS

chez JACQUES NEAUME ET C^{ie}

au Palais National, ci-devant des Arts

1785

PRÉFACE.

JE ne m'arrêterai point à prouver ici les avantages de la retraite. Il seroit inutile de le faire, après les discours solides et les lettres qui ont paru sur ce sujet, outre qu'il faudroit un ouvrage plus long que ne doit être une préface, pour renfermer tous les éloges que mérite une si sainte pratique, car de toutes les méthodes que le Saint-Esprit a inspirées aux hommes apostoliques pour conduire les âmes dans la voie du salut, on peut dire qu'il n'y en a point eu de plus efficace ni de plus sûre que celle-ci, soit pour retirer les pécheurs de leurs égaremens, et les ramener à Dieu, soit pour affermir les justes, et les élever à la plus haute perfection du christianisme.

Saint Ignace, qui fut l'auteur de cette admirable méthode, s'en servit le premier si heureusement, qu'on le traita en quelques endroits d'enchanteur, tant il attiroit par-là de personnes à Dieu. Elle fut bientôt après solennellement approuvée par une bulle expresse d'un grand pape, qui accorda indulgence plénière à ceux qui feroient les exercices spirituels. Presque tous les saints des derniers siècles en confirment l'usage par leur exemple; et c'est à cet art divin que saint François-Xavier, saint Charles Borromée, saint François de Sales, ont reconnu qu'ils devoient leur conversion et leur avancement dans la vertu. Louis de Grenade, cet

homme si éclairé dans la voie du Ciel , témoigna aussi plus d'une fois , que sa vie ne suffiroit pas pour déclarer les lumières extraordinaires que Dieu lui avoit communiquées dans la retraite. Enfin toutes les communautés un peu régulières se sont fait une loi indispensable d'y consacrer tous les ans au moins huit ou dix jours : et l'expérience de tant de pécheurs changés tout à coup par des conversions miraculeuses ; de tant de désordres abolis dans les villes ; de tant de maisons religieuses , ou établies ou réformées , de tant de chrétiens lâches , tirés de la langueur où ils étoient , et devenus en peu de jours de fervens serviteurs de Dieu , a été dans la suite une démonstration sensible de l'avantage qu'il y a à considérer par ordre , dans la solitude , les grandes vérités de l'Évangile.

Ça été l'expérience qu'on a eue de l'utilité d'une pratique si chrétienne , qui a fait établir en plusieurs villes du royaume des maisons de retraites , les unes pour les hommes , les autres pour les femmes ; et on ne peut voir sans étonnement les fruits admirables que la grâce y produit tous les jours , principalement en Bretagne , où il semble que Dieu ait donné une bénédiction particulière à ces sortes d'établissements , et où le concours est si grand , que , dans une seule ville , et en une seule année , on a vu plus de cinq mille personnes venir dans ces saintes solitudes recueillir la manne céleste que la miséricorde divine y répand. C'est en faveur des personnes qui sont appelées à la retraite , que plusieurs ont donné au public des méditations propres pour les exercices spirituels. C'est aussi

le dessein que j'ai en mettant celles-ci au jour.

J'ai quelque sujet d'espérer que ces méditations auront tout l'effet que je souhaite, m'étant attaché très exactement à la méthode de saint Ignace, dont il me semble que quelques-uns se sont trop aisément écartés. Mais parce qu'on se contente à présent de huit, dix jours, pour faire la retraite, au lieu d'un mois qu'on y employoit autrefois, il a fallu abrégé les semaines, et ne les plus distinguer par le nombre des jours, mais par les différents sujets qu'on médite. Dans la première, on fait considérer à l'homme la fin pour laquelle il a été créé, les obstacles qui l'empêchent d'y arriver, le malheur de ceux qui s'en éloignent. Dans la seconde on donne au pécheur un guide pour le tirer de l'égarement, en lui proposant les mystères de la vie cachée et publique de Jésus-Christ. On l'anime dans la troisième à soutenir les travaux de la pénitence, en lui représentant la vie souffrante de son Sauveur. Enfin, dans la quatrième semaine, on excite son espérance, on enflamme sa charité par la considération des mystères glorieux de Jésus-Christ et par la contemplation des perfections de Dieu. Il sera aisé de voir l'artifice de cette méthode par les remarques que j'ai faites pour montrer la connexion que les méditations ont entre elles : mais ceux qui voudront en être mieux instruits, pourront consulter la vie de saint Ignace, que le Père Bouhours a donnée au public, où l'ordre et le dessein des exercices spirituels sont admirablement bien expliqués.

J'ai proposé, selon la coutume, trois méditations pour chaque jour, et j'ai tâché de faire en sorte

qu'elles eussent quelque unité par le rapport à une même fin ; parce que l'esprit n'étant point partagé par la diversité des sujets, les vérités qu'on médite font plus d'impression. Peut-être que ces méditations paroîtront un peu longues à quelques-uns, mais ces personnes peuvent s'arrêter à un seul point. Je ne crois pas, après tout, que, dans cette longueur, on trouve beaucoup de choses inutiles, ou qui s'écarte du but qu'on se propose. D'ailleurs, comme les dispositions sont différentes, ce qui plaît à l'un n'est pas au goût de l'autre. Un peu d'abondance ne gâte rien, puisqu'elle met en état de choisir. Ajoutez qu'il y a beaucoup de personnes, qui, n'ayant pas assez de facilité pour l'oraison, veulent les choses plus étendues et plus digérées, parce que, ne pouvant s'entretenir elles-mêmes, elles se contentent de lire les méditations. Pour leur faciliter encore davantage les choses, j'ai cru que je ne devois pas omettre les colloques à Notre-Seigneur, et les affections qui suivent naturellement des vérités qu'on a méditées. Cela sera d'un grand secours pour les commençans, sans que ceux qui sont plus avancés en puissent être aucunement embarrassés ; car, outre qu'il est des temps de désolation et d'aridité où l'on en peut avoir besoin, il sera aisé, dans les autres temps, de les passer pour suivre seulement l'impression de l'esprit de Dieu.

Après les méditations j'ai mis quelques passages, ou de l'Écriture, ou des Pères, soit pour s'en servir pendant la journée comme d'aspirations, soit pour rappeler le souvenir des lumières qu'on a reçues ou des bonnes résolutions qu'on a prises.

Enfin , on trouvera une considération marquée pour chaque jour , et la lecture qu'il faut faire ; car saint Ignace prescrit l'une et l'autre dans sa méthode. Les considérations sont sur les principales actions et sur les devoirs de la vie chrétienne. On les lit d'abord avec attention et avec réflexion sur soi-même , après avoir imploré le secours du Ciel ; puis on demande pardon à Dieu des fautes qu'on reconnoît avoir commises ; enfin , on règle sa conduite sur l'idée qui est tracée dans chaque considération. Les lectures sont conformes aux sujets qu'on a médités. Elles sont prises de l'Écriture , de l'Imitation de Jésus-Christ , de Grenade et de Rodriguez , parce que ce sont les livres les plus communs et les meilleurs. J'en ai marqué quelques-unes dans mes livres pour la commodité de ceux qui les ont et qui peuvent n'avoir pas les autres. J'ai assigné pour les quatre premiers jours , pour lecture , les quatre premières considérations de ma manière de se préparer à la mort , parce qu'elles peuvent être d'un grand secours pour faire une bonne confession , qui doit être une des principales occupations de la retraite.

Il reste à dire quelque chose des dispositions qu'on doit apporter à la retraite. Elles se réduisent à cinq. La première est un grand courage et une volonté efficace de penser sérieusement à son salut , et de bien faire les exercices , malgré toutes les difficultés qui viennent , ou de la part du démon , ou de la part des hommes , ou de la répugnance qu'on a naturellement à la solitude , ou de la peine qu'il y a à rentrer en soi-même , pour n'y voir que des misères et des sujets de confusion.

La seconde est une humble défiance de soi-même, soutenue par une ferme confiance en Dieu, dans la persuasion que l'ouvrage du salut est principalement son ouvrage, et que sans lui l'homme n'y peut rien ; mais que, nous ayant inspiré le désir de la retraite, il ne nous refusera pas les grâces nécessaires pour en profiter, et que celui qui a couru après la brebis égarée lorsqu'elle s'enfuyoit, ne rebutera pas une âme qui veut retourner à lui de bonne foi, et qui quitte tout pour le chercher. La troisième est un cœur libéral envers Dieu, prêt à lui donner tout sans réserve, lui disant avec le même abandon que saint Paul : *Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu (Actor 9) ?* ou avec David : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt à tout.* La quatrième est une grande exactitude à observer ce qui concerne le réglément des exercices, et ce qui peut aider à les bien faire, n'estimant rien de petit de tout ce qui a du rapport à une fin aussi importante qu'est le salut, et se persuadant que de cette exactitude dépend en partie le fruit de la retraite. Enfin, la dernière disposition est une parfaite solitude, tant intérieure qu'extérieure. Celle-ci consiste dans l'éloignement de toute compagnie et de tout commerce au-dehors, et dans une loi inviolable que chacun doit se faire de garder le silence. La solitude intérieure consiste dans un recueillement du cœur, de l'esprit et des sens ; c'est pour s'y aider que, selon l'avis de saint Ignace, on se sert de l'obscurité du lieu, surtout dans les méditations de la première semaine ; bannissant autant que l'on peut de son esprit tous les objets créés, toutes les affaires temporelles,

et toutes autres pensées que celles qui regardent le salut, de sorte que l'homme se considère dans la retraite, comme s'il n'y avoit que Dieu et lui au monde. Étant aussi disposé à recevoir les impressions de la grâce, Dieu accomplira la promesse qu'il a faite par son prophète, de se communiquer à l'âme pénitente, après l'avoir conduite dans la solitude, et de lui parler au cœur pour la retirer de ses égaremens, et de lui découvrir la voie du salut et de la perfection ; ce qui est la fin des exercices.

(e)

RETRAITE

POUR

LES ECCLÉSIASTIQUES.

PREMIER JOUR.

DE LA FIN DE L'HOMME.

I^{re} MÉDITATION.

Pour quelle fin l'homme a été créé.

PREMIER POINT.

L'homme est créé pour servir Dieu.

CONSIDÉREZ que Dieu pouvant vous laisser dans le néant comme il a fait une infinité d'autres créatures, a formé de toute éternité, et exécuté dans le temps le dessein de vous créer à son image, pour le glorifier, pour le connoître, pour l'aimer, pour le servir, et pour garder ses commandemens. Tout cela signifie à peu près la même chose : car nous glorifions Dieu en le

connoissant et en l'aimant ; nous lui témoignons notre amour en le servant ; nous le servons en gardant ses commandemens.

C'est donc là la fin pour laquelle Dieu nous a créés : c'est là l'unique nécessaire dont nous parle le Fils de Dieu dans l'Evangile : *Porro unum est necessarium* (*Luc. c. 10*). C'est là proprement, comme dit le Sage , ce qui fait tout l'homme , ce qui lui est essentiel , *Hoc est omnis homo* (*Eccles. c. 22*) : comme s'il vouloit dire que l'obligation de servir Dieu, et de tendre à lui comme à sa fin dernière , n'est pas moins essentielle à l'homme regardé dans l'ordre moral, qu'il est essentiel à l'homme regardé dans l'ordre naturel , d'avoir un corps et une âme raisonnable ; et que comme Dieu ne peut faire un homme qui ne soit pas composé de corps et d'âme , aussi ne peut-il pas faire qu'un homme ne soit point obligé de tendre à Dieu comme à sa fin dernière , Dieu n'étant pas moins nécessairement et essentiellement notre dernière fin, qu'il est notre premier principe. Et ainsi on peut dire que l'homme qui ne tend pas continuellement à Dieu comme à sa fin dernière , n'est pas proprement un homme , mais un fantôme d'homme : et que ce n'est pas un monstre moins surprenant dans la morale , que le seroit dans la nature un feu qui n'échaufferoit pas , un soleil qui n'éclaireroit pas : le feu n'étant pas plus fait pour échauffer,

le soleil pour éclairer, que l'homme pour glorifier et servir Dieu : *Hoc est omnis homo* ; avec cette différence , que l'homme étant un agent libre et raisonnable, Dieu a voulu qu'il tendît à sa fin librement , et d'une manière qui fût et plus conforme à sa nature , et plus glorieuse à Dieu.

C'est donc là l'unique affaire de tout le monde.

C'est l'affaire du roi dans le gouvernement de son royaume, du prélat dans l'administration de son diocèse, du prêtre dans son ministère, du capitaine et du soldat dans la guerre, du marchand dans son commerce, de l'artisan dans son métier. Il n'est pas nécessaire que l'homme soit roi, prélat, magistrat, soldat, marchand, artisan : mais il est nécessaire qu'il serve Dieu : *Porro unum est necessarium* (*Luc. 10*). C'est donc à cela que nous devons continuellement penser ; ce doit être là l'objet de tous nos soins, le but de tous nos projets, la fin de toutes nos actions.

Mais, hélas ! Seigneur, je suis obligé de l'avouer avec autant de confusion que de vérité, que c'est ce que j'ai jusqu'ici uniquement négligé. J'ai pensé à tout, j'ai trouvé du temps pour tout, excepté pour vous aimer et pour vous servir. Il ne devoit pas y avoir une seule action de ma vie qui ne se rapportât à vous ; et

je ne sais s'il y en a une seule dans toute ma vie que j'aie faite uniquement pour vous : et néanmoins tout le reste est inutile , ce n'est que vanité, ce n'est qu'amusement. Oui, Seigneur, je le reconnois, que tout ce qu'on appelle les grandes affaires, ces intrigues, ces négociations, ces hautes entreprises, ne sont que de véritables bagatelles : *majorum nugæ negotia vocantur* (*August.*). Mais ce sont des bagatelles, qui, en aveuglant notre esprit, enchantent notre cœur : *fascinationis nugacitatis obscurat bona* (*Sap. 5*). Il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez rompre ce charme, en me faisant connoître ce qu'il semble que je n'ai pas cru jusqu'ici, ou au moins que je n'ai pas assez conçu ; que vous ne m'avez pas créé pour jouir des plaisirs du corps, pour m'attirer de l'estime et de la réputation, pour m'élever aux emplois les plus éclatans. Tout cela est vain, tout cela est même pernicieux, s'il n'est rapporté à la gloire de Dieu qui est l'unique nécessaire pour tous les hommes ; mais encore plus particulièrement pour moi, qui, en qualité de prêtre et de ministre de Jésus-Christ, dois être tout dévoué à votre service, et suis engagé par une obligation plus indispensable de faire tous mes efforts pour procurer votre gloire.

Ah ! Seigneur, je reconnois mon malheur et mon aveuglement. Je le confesse devant vous

avec autant de confusion que de douleur, espérant que, comme vous avez eu jusqu'ici assez de patience pour souffrir mes égaremens, vous aurez encore assez de bonté pour me les pardonner, et pour m'en retirer.

SECOND POINT.

L'homme est créé pour se sauver.

CONSIDÉREZ en second lieu que Dieu, qui par une bonté singulière a voulu que nos intérêts fussent confondus avec les siens, a voulu aussi que nous ne pussions le servir sans nous sauver. C'est là la seconde fin de l'homme, ou plutôt la même fin regardée par rapport à nous. Nous sommes donc créés pour nous sauver, c'est-à-dire pour éviter un enfer et un malheur éternel, c'est-à-dire pour gagner un paradis et un bonheur éternel. Voilà encore l'unique nécessaire dont parle le Fils de Dieu : *Porro unum est necessarium* (*Luc. 10*) : voilà cette grande affaire qu'il nous recommande si fortement par ces belles paroles que nous devrions continuellement méditer, et qui devraient être gravées au fond de notre cœur : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme ; et que pourra-t-on lui donner en échange qui le puisse dédommager de la perte de son âme* (*Matt. 16*) ? Mais pour les mieux pénétrer,

mettez à l'heure de la mort un homme qui ait possédé des richesses immenses , qui ait joui de tous les plaisirs , qui soit arrivé au comble de la gloire et de la grandeur , et qui , ayant réussi en tout , ait uniquement négligé l'affaire de son salut ; et demandez-lui dans ce dernier moment , *Quid prodest ?* Que vous servent tout ces biens , ces plaisirs , ces grandeurs ? *Quid prodest ?* Tout cela est passé ; tout cela est à votre égard comme s'il n'avoit jamais été : mais votre âme que vous avez négligée , que vous avez perdue , ne passera pas , mais les peines qui sont les suites funestes de cette négligence , de cette perte , ne passeront pas. Mettez-vous vous-même dans ce dernier moment ; tâchez d'entrer à présent dans les sentimens que vous aurez pour lors sur vos desseins ambitieux , sur la vanité de vos projets , sur l'empressement que vous avez pour amasser des biens , pour établir votre fortune , pour vous procurer quelque bon bénéfice , et vous dites à vous-même ce que vous direz pour lors : *Quid prodest ?* Les damnés mêmes ne reconnoissent-ils pas cette vérité jusque dans l'enfer , lorsqu'ils disent au livre de la Sagesse : *Que nous a servi notre orgueil , que nous ont servi nos richesses et nos grandeurs ? Tout cela est passé comme une ombre. Nous nous sommes donc trompés*, ajoutent-ils. *Ergò erravimus (Sap.)* : ils raisonnent admirablement , mais inutilement , parce

que c'est trop tard. Ils en tirent justement toutes les conséquences qu'il faut en tirer , mais sans pouvoir en arrêter les funestes suites. Voulez-vous suivre leur malheur ; ou plutôt ne voulez-vous pas en profiter , et vous rendre sage à leurs dépens ?

Ah ! Seigneur, il est vrai que c'est un peu tard ! Mais si c'est trop tard pour votre gloire et pour la mienne , j'espère de votre miséricorde que ce sera assez tôt pour mon salut , auquel je veux commencer de travailler tout de bon. C'étoit mon affaire, c'étoit ma grande affaire, c'étoit mon unique affaire ; c'étoit donc celle à laquelle je devois uniquement travailler : et c'est l'unique que j'aie jusqu'ici négligée, ayant eu aussi peu de soin de mon âme, que si elle avait été l'âme ou d'une bête ou d'une étranger ; que si je n'avois point eu d'âme, ou si je ne l'avois eue que pour la perdre et pour la damner ; que si sa perte ne me regardoit pas ; que si, en la perdant, tout n'étoit pas perdu pour moi, et pour toujours.

Puisque par votre miséricorde infinie, ô mon Dieu, vous m'avez ouvert les yeux pour reconnoître mon erreur, et les dangers où elle m'engage ; j'espère de cette même miséricorde les grâces qui me sont nécessaires pour en sortir. Donnez-moi, Seigneur, le courage de surmonter tous les obstacles qui viennent ou de la force de mes ennemis, ou de ma propre foi-

blesse ; enfin de tout faire , de tout souffrir , de tout perdre , plutôt que de m'exposer au danger de perdre mon âme pour une éternité.

Usquequò claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini eum (III. Reg., c. 18).

« Pourquoi voulez-vous vous partager entre Dieu et le monde ? Si Dieu est votre unique Seigneur, pourquoi ne le servez-vous pas uniquement ? »

Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov., c. 16). « Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même. »

Non potest ulla compendii causa consistere, constat animæ intervenire dispendium (Eucher).

« Quelque gain qu'on fasse , on perd tout , quand on perd son âme. »

II^e MÉDITATION.

Des motifs qui nous obligent de tendre à notre fin dernière, et des moyens qui peuvent nous aider à y parvenir.

PREMIER POINT.

Des motifs qui nous obligent de tendre à notre fin dernière.

CONSIDÉREZ que trois motifs principaux obligent l'homme de tendre à sa fin dernière. 1^o Il y va de son bonheur. 2^o De sa gloire. 3^o C'est pour lui une espèce de nécessité.

I. Notre bonheur consiste à servir et à glorifier Dieu. Comme il est le principe de notre être, il est aussi le centre de tous nos mouvemens, et le terme de notre repos. Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, disoit saint Augustin, et notre cœur sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Jamais homme eut-il plus de quoi être parfaitement heureux par la possession de tous les biens, par la jouissance de tous les plaisirs, que Salomon ? Et n'a-t-il pas été obligé d'avouer qu'il n'étoit pas content, et que tout cela n'étoit que vanité ?

Ne l'as-tu pas expérimenté mille fois, mon âme, à l'égard des choses que tu as le plus passionnément souhaitées ? T'es-tu trouvée contente ?

T'es-tu trouvée heureuse quand tu les as obtenues ? N'a-ce pas été bien souvent assez d'en jouir pour les mépriser, et pour en avoir du dégoût ? C'est-là, mon Dieu, le sort de tout ce qui est créé, de tout ce qui n'est point vous, de ne pouvoir remplir la capacité d'un cœur qui n'est fait que pour vous. C'est aussi, mon Dieu, l'effet d'une sévérité miséricordieuse, que de répandre sur nos plaisirs des amertumes salutaires, afin de nous obliger à chercher dans vous ce que nous ne pouvons trouver ailleurs.

II. Y a-t-il rien de plus grand et de plus glorieux, que de n'avoir pas d'autre fin, d'autre

occupation , que celle de Dieu pendant toute l'éternité , qui est de le glorifier , c'est-à-dire de le connoître et de l'aimer ? Comme Dieu est le principe de toute la grandeur , ou plutôt qu'il n'y a proprement que lui de grand , *Tu solus altissimus* (*Psal.* 82) : aussi les choses ne sont grandes et glorieuses que par le rapport qu'elles ont à lui. Et ainsi la moindre action faite pour Dieu, une humiliation bien prise, une mortification pratiquée à propos, quelque acte de vertu, quelque bonne œuvre que ce soit , au sentiment des véritables sages , c'est-à-dire des saints , au sentiment de Dieu même , est quelque chose de plus grand et de plus illustre , que les plus fameux exploits des conquérans , que la conquête de tous les empires ; cela est de la foi. Que diriez-vous d'un homme qui , étant né pour posséder et gouverner l'univers , s'amuseroit , comme ce ridicule empereur , à chasser aux mouches ? Vous le traiteriez d'insensé.

Hélas ! Seigneur , sommes-nous plus sages , nous qui sommes créés pour une fin si noble , de ne nous occuper qu'à des bagatelles et à des sottises , à bâtir une fortune de boue qu'un souffle de vent peut renverser , à courir après la fumée d'un vain honneur qui s'évanouit en un moment ?

III. Nous sommes si nécessairement faits pour glorifier Dieu , que nous ne pouvons non plus

nous en dispenser que cesser d'être créatures. Il faut que nous le glorifions ou volontairement, en nous soumettant à ses lois, ou malgré nous, en nous soumettant aux peines qu'il a imposées à ceux qui refusent de lui obéir. Il faut absolument glorifier sa bonté ou sa justice. Voyez le parti que vous voulez prendre : celui de glorifier le Seigneur, dans les délices du paradis avec les bienheureux, en le bénissant, en l'aimant, en le possédant et servant de trophée à sa miséricorde; ou celui de glorifier sa justice dans les supplices de l'enfer, avec les damnés, en souffrant, en enrageant, en le blasphémant, et servant de victimes à ses vengeances.

Ah ! Seigneur, y a-t-il lieu de délibérer ? Oui, mon Dieu, je veux dès ce moment ne penser plus qu'à glorifier vos miséricordes, dont je ressens dans ce moment même de si visibles effets, pour les bénir un jour pendant toute l'éternité. *Misericordias Domini in æternum cantabo. (Psal. 88).*

SECOND POINT.

Des moyens qui nous peuvent aider à parvenir à notre fin dernière.

CONSIDÉREZ que Dieu, non content de vous avoir créé pour lui-même comme pour votre fin dernière, par un pur effet de sa bonté et de sa

libéralité, acréé une multitude presque infinie de créatures uniquement pour vous, afin qu'elles vous aidassent à aller à lui, n'y en ayant pas une qui, prise en elle-même, ne vous fournisse une raison pour le connoître, un motif pour l'aimer, et un moyen pour le servir.

Mais, par le dérèglement du péché originel, par la corruption qu'il a causée dans le cœur de l'homme, cet ordre établi de Dieu se trouve renversé : et ainsi de ces créatures si belles, et même si innocentes dans elles-mêmes, les unes deviennent ou criminelles, comme sont les plaisirs illicites, ou dangereuses, comme sont les grands biens ; les autres sont ou indifférentes, comme sont le repos et la santé, ou bonnes en elles-mêmes, comme sont celles qui nous portent presque toujours à Dieu. Il faut donc pour établir cet ordre établi de Dieu, que le péché a renversé, retrancher absolument celles qui nous empêchent de tendre à notre fin, comme sont celles qui sont criminelles. Il faut détacher notre cœur de celles qui nous peuvent détacher de notre fin, comme sont celles qui sont dangereuses, quelque agréables qu'elles soient.

Il faut embrasser avec courage celles qui nous portent presque toujours à Dieu quelque fâcheuses qu'elles puissent être. Et pour celles qui sont indifférentes, il faut nous tenir dans une

parfaite indifférence à leur égard , nous en servant , ou nous en abstenant selon qu'elles nous seront utiles ou préjudiciables pour notre salut , parce qu'elles sont toutes essentiellement des moyens , et qu'un moyen n'est bon qu'autant qu'il sert à acquérir la fin. C'est là l'abrégé de toute la prudence chrétienne , et ce doit être la règle de toute notre conduite.

Hélas ! Seigneur, que j'ai été peu fidèle à suivre cet ordre ! Je ne me suis servi de vos biens que pour vous offenser, et de toutes ces créatures qui doivent me conduire à vous , que pour m'éloigner de vous. Je les ai tenues malgré elles dans une servitude qui leur étoit également honteuse et pénible , et je les ai fait servir à la vanité , elles qui n'étaient faites que pour me faire connoître et aimer la vérité. Après cela , Seigneur , ne méritois-je pas que toutes ces créatures dont j'ai si indignement abusé , se révoltassent , et s'armassent contre moi pour vous venger ? Ne mériterois-je pas au moins à présent d'en être privé ? C'est la juste peine que vous me devez imposer , pour punir l'abus que j'en ai fait. Mais, bien loin de m'y vouloir soustraire, je vous la demande comme une grâce , vous priant de me priver de toutes les créatures que vous savez m'être funestes ou dangereuses , et capables ou de m'éloigner, ou de me détourner de vous ; et pour celles dont la nécessité m'obli-

gera de me servir, purifiez tellement mon cœur, que je les possède sans attache; rectifiez tellement mes intentions, que je ne m'en serve que par rapport à vous, et qu'autant qu'elles me seront utiles pour me conduire à vous, qui seul pouvez faire mon véritable bonheur, comme vous êtes seul ma fin dernière.

Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? (Ps. 72). « Qu'est-ce que je puis souhaiter au ciel et sur la terre qui puisse me contenter hors de vous? »

Animam Dei capacem quidquid Deo minus est occupare potest, implere non potest. (Aug.) « Tout ce qui est moins que vous, mon Dieu, peut bien occuper une âme que vous avez faite capable de vous posséder, mais il ne sauroit la remplir. »

III^e MÉDITATION.

De la fin de l'état ecclésiastique.

PREMIER POINT.

Quelle est la fin de l'état ecclésiastique.

CONSIDÉREZ que Dieu, par une bonté et une distinction particulière que vous n'avez point méritées, et dont peut-être vous vous êtes rendu indigne par vos péchés, vous préférant à une

infinité de personnes qu'il a laissées , ou dans l'infidélité comme les païens , ou dans l'erreur comme les hérétiques , ou dans les dangers du monde comme le commun des chrétiens , vous a appelé à l'état ecclésiastique , et même à une dignité aussi éminente qu'est le sacerdoce , pour être son peuple particulier, *ut sis populus peculiaris* ; pour être le ministre du Dieu vivant , son domestique , son lieutenant , son ambassadeur , son favori , le dépositaire de son pouvoir , de ses secrets et de ses trésors , le dispensateur de ses grâces , le médiateur entre Dieu et les hommes , enfin le coadjuteur de Jésus-Christ , dans l'ouvrage de la rédemption du genre humain et du salut des âmes. Ce sont tous les titres que l'Écriture et les Pères attribuent aux prêtres.

L'excellence de tous ces titres , et de la dignité si admirable de cet état , vous doit assez faire concevoir qu'il a une fin très noble et très excellente , c'est-à-dire une éminente sainteté , une sublime perfection. Et ainsi , comme la fin que se propose ordinairement le commun des chrétiens est de servir Dieu , et de se sauver en gardant les commandemens de Dieu , et en évitant les péchés mortels ; aussi la fin que doivent se proposer les ecclésiastiques est de travailler à se sauver et à sauver les autres , en aspirant aussi-bien que les religieux à la perfection , en renonçant au monde pour suivre Jésus-

Christ, pour se régler sur ses maximes, et pratiquer ses conseils. Et c'est pour cela qu'ils font vœu de chasteté et d'obéissance. Que s'ils ne font pas un vœu exprès de pauvreté, ils s'engagent assez à la pratiquer conformément à leur état, par la protestation qu'ils font d'abord de prendre Dieu pour leur partage, et pour leur unique héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ* (*Psal. 15*) : puisqu'ils s'engagent par-là à être dans un détachement universel des biens de la terre, et de vivre dans un désintéressement parfait, retranchant tout désir d'amasser, et se contentant du pur nécessaire.

Les ecclésiastiques sont donc obligés, aussi-bien que les religieux, de tendre à la perfection, c'est-à-dire à une sainteté extraordinaire, et même ils y sont obligés par plus d'un titre que les religieux. 1^o Parce que l'état ecclésiastique et le sacerdoce surpassant en dignité l'état purement religieux, il doit aussi le surpasser en sainteté et en perfection ; et les prêtres se doivent persuader que Dieu leur dit, aussi-bien qu'aux Israélites : *Ego enim sum Dominus qui eduxi vos de terrâ Ægypti ut essem vobis Deum; sancti eritis, quia ego sanctus sum.* 2^o Parce que les prêtres sont obligés, en qualité de prêtres, de travailler à la sanctification des autres ; ce qui ne convient pas aux religieux comme religieux. Or, comment pourront-ils communiquer

la sainteté aux autres, s'ils ne sont pas plus saints que les autres ? 3° Parce que les prêtres n'étant point séparés extérieurement du monde, et étant par-là exposés à beaucoup d'occasions et de dangers, dont la retraite met les religieux à couvert, ils ont besoin d'une plus grande force pour ne se pas laisser entraîner au torrent du monde dans lequel ils vivent ; il faut qu'ils aient une plus grande pureté, et une plus grande sainteté, pour ne se laisser pas infecter de l'air contagieux des mondains, parmi lesquels ils sont continuellement.

Mais si la perfection et une sainteté extraordinaire sont la fin de l'état ecclésiastique et du sacerdoce, est-ce cette fin que vous vous êtes proposée jusqu'ici ? Avez-vous travaillé à acquérir la perfection et la sainteté propre de votre état, à suivre Jésus-Christ, à pratiquer ses conseils, à vous séparer autant que vous avez pu du monde, à vous en détacher entièrement, et à renoncer à ses maximes ; au contraire, n'avez-vous pas fait de ces pernicieuses maximes, la règle la plus ordinaire de votre conduite ? N'avez-vous pas préféré le monde même à Jésus-Christ, quoique vous sachiez qu'il est son plus mortel ennemi, et que vous ne pouvez entretenir aucune intelligence avec lui sans être un perfide et un prévaricateur. Demandez-vous à vous-même avec saint Bernard : *Ad quid ve-*

nisti ? Pourquoi me suis-je donc engagé dans le sacerdoce ? Quelle a été mon intention ? quelle a été ma fin ? Ne me suis-je obligé à suivre Jésus-Christ que pour l'abandonner ? A pratiquer ses conseils que pour les négliger, que pour les violer ? N'ai-je été honoré de la qualité de ministre de Jésus-Christ que pour le trahir ? Ne m'a-t-il confié tout son pouvoir que pour en abuser , ses trésors, que pour les dissiper ? N'ai-je embrassé un état aussi élevé et aussi saint , que pour le profaner ? N'ai-je fait vœu de chasteté que pour mener une vie molle , sensuelle, et peut-être très impure ? N'ai-je choisi le Seigneur pour mon partage , pour mon unique héritage , que pour me laisser dominer à un esprit d'avarice et d'intérêt , et que pour amasser du bien avec plus d'ardeur et d'avidité que les marchands les plus intéressés ? Enfin , ne me suis-je proposé une fin aussi excellente et aussi élevée que celle du sacerdoce , que pour m'en écarter ?

Il me semble , Seigneur, que ce n'étoit pas là le dessein que j'avois formé en me consacrant à vous : mais je suis obligé de l'avouer devant vous avec autant de confusion que de douleur : que si je consulte ma conduite , il semble que je n'aie point eu d'autre dessein , et que je ne me sois proposé une fin aussi excellente , que pour rendre mes égaremens plus honteux, et

ma conduite plus inexcusable : mais c'est que je n'ai pas assez conçu , ou quelle étoit la fin que je me devois proposer , ou quelle en étoit l'excellence , ou quelle étoit l'obligation que j'avois de l'acquérir. Il n'y a que vous qui me le puissiez bien faire comprendre, et en même temps m'inspirer le désir d'y travailler sérieusement , et me donner la grâce d'y parvenir. *Notum fac mihi finem meum, ut siam quid desit mihi (Psal. 38).*

SECOND POINT.

Des moyens qui peuvent aider à arriver à cette fin.

CONSIDÉREZ que Dieu donne aux prêtres une très grande abondance de grâces , et leur fournit beaucoup de moyens pour les aider à acquérir cette fin si noble et si élevée.

Pour les grâces. I. Dieu proportionne ordinairement la grandeur des grâces qu'il fait aux hommes à la grandeur de la dignité à laquelle il les élève , et à l'importance de l'emploi qu'il leur donne ; et il est de la sagesse d'en user ainsi , afin qu'ils soient capables de soutenir cette dignité , et de remplir cet emploi : or, ils ne le pourroient pas , s'ils n'avoient beaucoup de grâces.

II. Plus les hommes sont unis à Jésus-Christ, qui est le principe de toutes les grâces , plus

ils participent à ses grâces; or, il est certain que les prêtres approchent plus près de Jésus-Christ, et qu'ils lui sont unis plus étroitement.

III. Comme Jésus-Christ, en qualité de chef de l'Église, a dû avoir les grâces de chef, en sorte que ses membres n'en reçussent aucune que de lui et par lui; et qu'ainsi il a dû en avoir la plénitude comme parle l'apôtre saint Jean : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* : aussi les prêtres, qui, par leur ministère, participent à cette qualité de chef, étant chefs du peuple, doivent aussi avoir des grâces de chef, et par conséquent avec plus d'abondance et de plénitude pour les pouvoir communiquer aux autres.

IV. Comme ils offrent tous les jours le sacrifice dans lequel le prix du sang de Jésus-Christ, ses mérites et ses satisfactions sont appliqués aux hommes, qui doute que, s'ils n'y mettent point d'obstacles, et s'ils y apportent les dispositions nécessaires, ils n'y participent avec une plus grande abondance, puisqu'ils sont, pour ainsi dire, à la source où ils peuvent puiser : et ainsi, comme ce sacrifice est en même temps et propitiatoire et impétratoire; comme propitiatoire il leur applique les satisfactions du Sauveur, qui ont une vertu infinie, et capable d'expier les plus grands péchés; comme impétratoire il leur applique les mérites du Sauveur,

qui, étant aussi infinis, ont une vertu infinie pour leur obtenir toutes sortes de grâces.

Pour les moyens, l'état ecclésiastique, et surtout le sacerdoce, fournit aux prêtres tous ceux qui peuvent contribuer à leur sanctification.

I. Il les décharge du soin d'une famille, et de tous les embarras qui y sont nécessairement attachés.

II. Célébrant la messe tous les jours, et participant au corps et au sang de Jésus-Christ, quelle abondance de grâces n'y reçoivent-ils pas, puisqu'on ne communie point sans péché mortel, et sans affection au péché véniel, qu'on ne reçoive une augmentation de grâce sanctifiante et des grâces actuelles sacramentelles.

III. Étant obligés de réciter leur office, ils sont engagés par-là à donner beaucoup de temps à la prière et à l'oraison, et par-là même ont un grand moyen, et sont dans l'heureuse nécessité de penser souvent à Dieu, et de s'unir de cœur et d'esprit à lui.

IV. Toutes leurs fonctions les portent à Dieu, les obligent de penser souvent à lui, d'avoir recours à lui : l'administration des sacrements de pénitence et d'eucharistie, la prédication de la parole de Dieu, les instructions qu'ils sont obligés de faire aux peuples, toutes fonctions saintes et sanctifiantes qui exigent et supposent la sainteté dans ceux qui les exercent, et qui l'aug-

mentent par les préparations que les prêtres sont obligés d'y apporter, qui attirent infailliblement les grâces du Seigneur, et parce qu'elles sont attachées à ces fonctions, et parce qu'on ne peut les exercer sans pratiquer beaucoup d'actes de vertu, qui augmentent encore le mérite; de sorte qu'il ne se peut faire qu'un prêtre qui s'y rend fidèle n'amasse de grands trésors de mérites, ne croisse à tout moment en sainteté.

Mais d'où vient, Seigneur, qu'étant comblé de tant de grâces, si propres à me sanctifier, étant aidé de tant de moyens si efficaces, et si capables de me faire avancer dans la vertu et dans la perfection propre de mon état, je suis pourtant si foible, si lâche, si imparfait, si éloigné de cette sainteté que mon état demande de moi? Hélas! mon Dieu, je suis obligé d'avouer, à ma confusion, que c'est parce que je suis infidèle à ces grâces; c'est que, par ma lâcheté et mon impureté, je résiste à leurs mouvemens, et j'empêche leur effet; c'est que je néglige tous ces moyens que vous me fournissez; c'est que même j'en abuse; c'est que, des moyens mêmes de ma sanctification, j'en fais, par cette négligence et cet abus, un obstacle à mon salut, et vous oblige peut-être à faire un jour, quand vous me citerez à votre jugement, de ces instrumens de votre miséricorde

sur moi, les plus terribles instrumens de ma condamnation, faisant voir que, n'ayant rien épargné de votre côté pour me sanctifier; je n'ai rien épargné du mien pour vous irriter et pour me damner. Ne permettez pas, Seigneur, qu'un aussi grand malheur m'arrive; et pour mettre le comble à vôtres bontés et à vos grâces, accordez-moi la plus grande de toutes les grâces, et sans laquelle elles me seroient non-seulement inutiles, mais funestes : c'est la fidélité à correspondre à ces mêmes grâces, et à me servir de ces moyens, afin que je sois désormais aussi prompt à suivre le mouvement de votre grâce, que j'ai été opiniâtre à y résister, aussi soigneux de me servir de ces moyens, que j'ai été facile à les négliger.

I^{re} CONSIDÉRATION.

Sur l'oraison mentale.

I. Il n'est personne qui ne puisse retirer de grandes utilités de l'oraison mentale, de quelque état et de quelque condition qu'on soit, si on a du zèle pour son salut; et si on veut travailler efficacement, il est à propos de se servir de cette sainte pratique. Les raisons qu'on apporte ordinairement pour s'en défendre sont

moins des raisons que des prétextes , comme nous l'avons fait voir dans le livre de la Méthode d'oraison réduite en pratique : mais si l'oraison mentale est si utile à toute sorte de personnes , de quelque condition et de quelque profession qu'elles soient , elle est encore d'une utilité plus grande pour les prêtres et pour les ecclésiastiques , parce qu'étant engagés par une obligation particulière à aspirer à leur propre perfection , et à travailler à la sanctification des autres , qui sont pour eux deux obligations essentielles , ce sont en même temps deux puissantes raisons pour leur persuader combien il leur importe de s'appliquer à l'oraison.

II. Les prêtres sont obligés d'aspirer à la perfection aussi-bien que les religieux , et encore plus que les religieux , comme nous l'avons fait voir dans la méditation de la fin de l'état ecclésiastique. Peuvent-ils donc négliger de s'appliquer à l'oraison mentale , qui est le moyen le plus propre et le plus utile ; au sentiment des Pères , pour avancer dans les moyens de la perfection ? En effet , n'est-il pas nécessaire que les prêtres connoissent parfaitement la grandeur de Dieu , dont ils sont les ministres ; qu'ils en aient une haute idée , pour pouvoir dignement l'honorer ; qu'ils connoissent l'excellence de leur état et de la dignité dont ils sont revêtus , pour la soutenir , et ne la pas déshonorer par une in-

digne conduite ; la multitude et l'importance de leurs devoirs pour être en état de les remplir ? et peuvent-ils acquérir cette parfaite connoissance sans une profonde, et presque continuelle méditation ? Et en effet, d'où vient qu'on voit si peu de vertu et de sainteté dans plusieurs prêtres, une si grande négligence à s'acquitter de leurs devoirs, une conduite si opposée à la sainteté de leur état, si ce n'est qu'ils ne conçoivent pas l'excellence de cet état, et la grandeur de leur obligation, et qu'ils ne sentent pas assez la pesanteur du poids dont ils sont chargés ? mais d'où vient qu'ils ne conçoivent point ces vérités ? c'est qu'ils n'y pensent pas, c'est qu'ils ne les méditent pas ; de sorte qu'on peut dire avec le prophète : *Defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum*. S'il y a si peu de saints parmi les prêtres et les ecclésiastiques , c'est qu'il y en a peu qui méditent les grandes vérités qui leur feroient comprendre leurs devoirs , et les engageroient ensuite à les remplir.

III. L'oraison n'est pas moins nécessaire aux prêtres et aux ecclésiastiques pour se mettre en état de satisfaire à l'obligation qu'ils ont de travailler au salut et à la sanctification des autres. Tous les titres que l'Écriture et les saints Pères attribuent aux prêtres , marquent l'obligation qu'ils ont de travailler au salut des âmes, et fournissent en même temps de fortes raisons pour les

y engager. Ils les appellent les ministres du Dieu vivant, ses ambassadeurs et ses agens auprès des hommes, les interprètes de ses lois, les dépositaires de son pouvoir et de ses secrets, les dispensateurs de ses trésors et de ses grâces, les médiateurs entre Dieu et les hommes, les coadjuteurs de Jésus-Christ dans l'ouvrage de la rédemption : tous titres qui marquent l'obligation qu'ils ont de travailler au salut des hommes, et renferment autant de raisons pour prouver la nécessité où ils sont de s'adonner à l'oraison. S'ils sont les ministres du Seigneur, et les exécuteurs de ses volontés, ne doivent-ils pas, pour les apprendre, le consulter ? et où peuvent-ils le consulter que dans l'oraison ? S'ils sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, revêtus de son autorité pour traiter avec les hommes de sa part, pour leur intimer ses ordres, ne faut-il pas qu'ils aient quelque communication avec lui, pour apprendre de lui-même ses intentions ? et cette communication de Dieu avec l'homme ne se fait-elle pas par l'oraison ? S'ils sont des interprètes de ses lois, ne doivent-ils pas, pour être capables de les enseigner aux peuples, les méditer jour et nuit, comme dit le prophète : *In lege ejus meditabitur die ac nocte*. Si les prêtres sont les dispensateurs des trésors et des grâces du Seigneur, l'oraison n'est-elle pas, comme parlent les Pères, le ca-

nal par où les grâces découlent de Jésus-Christ comme d'une source inépuisable, dans les cœurs des prêtres, pour les répandre ensuite avec abondance sur les peuples? Si les prêtres sont les médiateurs entre Dieu et les hommes, pour ménager leur paix, et les réconcilier avec Dieu, en apaisant sa colère et leur obtenant le pardon de leurs crimes, ne doivent-ils pas, à l'exemple de Moïse, lever continuellement les mains au Ciel pour employer leur crédit et leurs prières, pour arrêter et lier, pour ainsi dire, les mains du Seigneur irrité et près de lancer la foudre sur les têtes criminelles. C'est de cette obligation qu'ont les prêtres de prier pour le peuple, que saint Ambroise et saint Grégoire concluent qu'ils ont une obligation particulière de travailler à se faire des saints, afin qu'ils aient plus de crédit auprès de Dieu; et saint Chrysostôme ajoute qu'ils doivent prier avec plus de confiance qu'un Moïse et un Elie, puisqu'elle est appuyée sur un fondement plus solide que le leur, c'est-à-dire sur la vertu de la mort et du sang de Jésus-Christ, et sur la valeur infinie de ses mérites.

Si les prêtres sont les coadjuteurs de Jésus-Christ dans l'ouvrage de la rédemption du genre humain et du salut des hommes, ne doivent-ils pas se servir des mêmes moyens que Jésus-Christ a employés pour opérer l'ouvrage de la

rédemption, et de travailler au salut des hommes? l'oraison n'a-t-elle pas été un des principaux moyens qu'il a employés pour y réussir? Quand les grandes occupations où son zèle l'engageoit, ne lui permettoient pas de s'appliquer à l'oraison pendant le jour, il se retiroit dans des déserts ou sur des montagnes pour y passer les nuits entières dans l'oraison. Cette prière admirable qu'il fit dans la cène, la veille de sa mort, ne fournit-elle pas aux prêtres d'excellens motifs pour les engager à prier pour ceux dont le Seigneur leur a confié la conduite, et un excellent modèle pour leur apprendre la manière dont ils doivent prier? Enfin, l'Apôtre nous enseigne que Jésus-Christ voulut finir sa vie par la prière, et qu'il pria sur la croix avec un grand cri pour le salut des hommes, *cum clamore valido*, et qu'il mérita d'être exaucé par sa soumission respectueuse. Les prêtres doivent donc, pour suivre cet admirable modèle, prier souvent pour le salut des hommes, et particulièrement pour ceux que le Seigneur a confiés à leur conduite, se persuadant qu'ils travailleront souvent plus efficacement à la conversion des pécheurs, en parlant pour eux à Dieu dans l'oraison, qu'en leur parlant à eux-mêmes, et qu'un prêtre, qui est homme d'oraison, fera souvent plus de fruits pour le salut des âmes avec des talens médiocres, que les plus

grands prédicateurs avec les plus beaux talens, s'ils ne s'adonnent pas à la prière.

Toutes ces raisons et beaucoup d'autres qu'on pourroit apporter, font voir combien l'oraison est nécessaire aux ecclésiastiques, mais surtout aux prêtres. C'est pour cela que le bienheureux Jean Avila, cet excellent maître de la vie spirituelle, ce modèle accompli des bons prêtres, ne fait point difficulté d'avancer qu'un homme qui ne se sent ni disposition pour l'oraison, ni envie de l'acquérir, et qui n'est point résolu de faire tous ses efforts pour s'y appliquer, doit bien prendre garde de s'engager dans le sacerdoce, parce que dès-là il seroit incapable de remplir jamais ses devoirs; et si par malheur il y étoit engagé, ajoute-t-il, qu'il craigne, qu'il pleure et qu'il s'humilie.

IV. Qui que vous soyez donc, qui êtes engagé dans l'état ecclésiastique, et surtout dans le sacerdoce, vous devez vous faire une loi indispensable d'employer tous les jours quelque temps à l'oraison, et de régler l'heure à laquelle vous la ferez, qui doit être ordinairement celle à laquelle vous serez moins exposé à être interrompu. Le temps ne doit point être plus court qu'une demi-heure; et il peut être plus long, si vos occupations nécessaires vous le permettent.

V. Mais si vous voulez faire bien votre oraison et en tirer du profit, il est important de

vous y bien préparer, selon l'avis du Sage , qui nous avertit que c'est tenter Dieu de venir à l'oraison sans s'y préparer. Comment en usez-vous pour la préparation qu'on appelle éloignée, qui consiste dans la pureté de cœur, dans la mortification de ses passions et de ses sens , et dans une application particulière au recueillement ? Car pensez-vous, avec un cœur impur, des passions immortifiées , des sens égarés , un esprit toujours dissipé , être fort capable de faire oraison ?

VI. Pour la préparation prochaine , avez-vous soin de lire dès le soir votre méditation, de bien posséder votre sujet , et surtout de vous appliquer davantage aux choses qui ont plus de rapport à vos dispositions, de vous endormir dans cette pensée, et de tâcher de faire en sorte que ce soit une des premières qui vous reviennent à votre réveil ?

VII. Pensez-vous à commencer votre oraison par un acte de foi vive qui contribue à vous rendre humble et attentif ; par un acte d'adoration, en vous anéantissant dans la présence d'une majesté infinie ; par un acte de contrition, pour purifier votre cœur des péchés qui pourroient empêcher la communication de Dieu avec votre âme , ce Dieu de pureté ne se communiquant guère à un cœur impur ; et enfin par demander les lumières nécessaires pour bien pé-

nétrer le mystère ou la vérité que vous allez méditer, et la fidélité pour les suivre ?

VIII. Avez-vous soin ensuite d'appliquer votre mémoire à repasser le mystère ou la vérité que vous prenez pour sujet de votre méditation ; votre entendement, à y faire quelques réflexions, non point d'une manière générale ou spéculative, mais pratique et particulière, vous appliquant à vous-même ces réflexions, d'où suivront naturellement les affections de la volonté, conformes à ces réflexions, à vos besoins et à votre disposition ?

IX. Pendant l'oraison avez-vous le respect que vous devez à la majesté d'un Dieu qui daigne bien s'abaisser à traiter avec une misérable créature comme vous ; l'attention que mérite l'importance de la vérité que vous méditez, et enfin la docilité à la voix de Dieu lorsqu'il vous parlera intérieurement ? Car il ne faut pas toujours parler à Dieu dans l'oraison ; mais quelquefois l'écouter, et lui dire avec Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.*

X. Ne vous occupez-vous point quelquefois plus dans les raisonnemens et les opérations de l'esprit, que dans les affections de la volonté ? Ce serait un abus : car la fin principale de l'oraison est de mouvoir la volonté, et de l'affectionner au bien. Mais ne vous arrêtez-vous point trop aux

sentimens tendres , et aux goûts d'une dévotion sensible , qui ne servent qu'à amuser , ou même à enfler l'esprit , s'ils ne vont à la pratique qui doit être le fruit principal de l'oraison ?

XI. Ne vous rebutez-vous pas de l'oraison pour les vaines imaginations qui vous viennent dans l'esprit ? Pourvu que vous n'y donniez point d'occasion , et qu'elles ne vous soient point volontaires , elles vous seront un sujet de mérite , par la peine que vous prendrez à les chasser. Prenez garde de quitter l'oraison pour les distractions que vous y souffrez , et ne vous imaginez pas perdre votre temps. Vous faites beaucoup de les combattre avec constance , et de les souffrir avec patience ; la meilleure oraison n'est pas toujours celle où il semble que nous trouvons plus notre compte. Si Dieu vous donne des consolations , recevez-les avec reconnoissance , avec humilité et avec crainte : s'il vous en refuse , contentez-vous de glorifier Dieu par l'acceptation de votre pauvreté , de votre misère et de votre incapacité. La fin de l'oraison n'est que de vous exciter à la patience et à la résignation ; et vous faites déjà quelque chose de plus , puisque vous pratiquez déjà l'une et l'autre d'une manière si courageuse. Et puis , que prétendez-vous dans votre oraison , sinon glorifier Dieu ? Et ne le faites-vous pas en vous soumettant à cet état de sécheresse et de désolation , soit que ce

soit une punition de vos infidélités, soit que ce soit une épreuve de votre vertu ?

LECTURE POUR LE PREMIER JOUR.

DE l'Écriture sainte, le chapitre 1^{er} de l'Écclésiaste, et la fin du chapitre xvi de saint Matthieu, v. 24.

De l'Imitation de Jésus-Christ, chapitres 1^{er} et xx.

De la Guide des pécheurs de Grenade, le chapitre II du 1^{er} livre, et le paragraphe VIII du chapitre xxviii.

De la Perfection chrétienne de Rodriguez, les chapitres VI et VII du II^e traité de la III^e partie.

SECOND JOUR.

DES PÉCHÉS QUI EMPÊCHENT D'ARRIVER A LA
FIN DERNIÈRE.

IV^e MÉDITATION.

*Du péché dans ses effets, ou de la punition des
anges.*

PREMIER POINT.

Du péché des anges.

CONSIDÉREZ comme les anges, ayant été créés de Dieu très beaux et très parfaits, afin que, se soumettant à lui, ils méritassent de le posséder éternellement, au lieu de rapporter à Dieu même comme à leur dernière fin tous les avantages de la nature et de la grâce dont ils étoient doués, s'évanouirent dans leurs pensées, et s'arrêtant avec trop de complaisance sur leurs propres perfections, se regardèrent comme leur dernière fin; ce qui obligea Dieu, pour humilier ces orgueilleux, et pour punir ces rebelles, de les condamner à un malheur éternel, c'est-à-dire à l'enfer, pour y être éternellement tourmentés, et contribuer par leurs supplices à glo

rifier la justice de Dieu , n'ayant pas voulu glorifier ni sa bonté par leur reconnoissance , ni sa puissance par leur soumission.

Je tire de là trois conclusions. La première est qu'il faut que le péché mortel soit quelque chose de bien horrible, puisque Dieu, qui est la bonté, la miséricorde et la sagesse même, punit d'une peine si rigoureuse, pour un seul péché qui n'étoit que de pensée, que de vanité, et qui ne dura qu'un moment, un si grand nombre de créatures si nobles et si parfaites. Rien en vérité ne nous fait mieux concevoir ce que c'est que la sainteté et la majesté d'un Dieu, ce que c'est qu'un seul péché mortel qui l'ose attaquer, que la conduite de Dieu à l'égard des anges.

Si nous regardions le péché dans ces vues, et non pas dans celles de nos passions et de nos sens, ah ! que nous changerions bien de sentiment ! Que ce plaisir illicite qui nous semble si charmant, que cet attachement criminel dont nous faisons notre bonheur, nous paraitroit abominable ! et que nous aurions d'horreur, non-seulement du péché, mais encore de nous-mêmes qui avons osé si souvent le commettre !

La seconde réflexion est celle de saint Pierre. Si Dieu n'a pas épargné les anges, que ne devons-nous pas appréhender de sa justice, nous qui n'avons pas commis seulement un péché,

mais qui en avons commis plusieurs, non-seulement de pensée, mais d'action ; et cela après tant de bienfaits, après avoir vu les anges si sévèrement punis, après avoir vu un Dieu mort pour nous sur la croix ; nous enfin qui sommes si misérables, et qui pouvons si peu contribuer à la gloire de la majesté divine ? Croyons-nous donc que le péché, parce qu'il est dans nous, soit moins l'objet de la haine et de la colère d'un Dieu tout-puissant ? Est-ce donc, Seigneur, que pour avoir reçu de vous une grâce que vous avez refusée aux anges, pour avoir le temps et le pouvoir de faire pénitence, il faut que j'en sois plus ingrat, et plus hardi à vous offenser ?

La troisième réflexion est que, si les anges qui avaient tant de lumières et tant de grâces, qui n'avaient point de concupiscence au-dedans, ni de tentation au-dehors, ont pu pécher, de quoi ne suis-je point capable, moi qui suis si foible, qui ai des passions si fortes, qui suis environné de tentations si violentes et d'occasions si dangereuses ? Si le vent de la vanité les a emportés, que ne dois-je pas craindre, moi, qui ne suis que poussière ?

Que sais-je si cette malheureuse vanité ne m'a point déjà fait tomber dans quelques fautes considérables ? Que sais-je si mon aveuglement ne me les cache point pour m'empêcher d'y

remédier ! Que sais-je enfin si la patience de Dieu ne me souffre point dans le temps pour me faire servir d'exemple à sa justice dans l'éternité ? Ah ! ne le permettez pas , Seigneur ! et puisque vous m'avez accordé une grâce que vous n'avez pas accordée aux anges , qui est de mourir pour moi , accordez-moi aussi , par les mérites de votre mort , la grâce que vous leur avez refusée , c'est-à-dire le temps et la volonté de faire pénitence.

SECOND POINT.

Le péché des prêtres comparé au péché des anges.

Si la punition du péché des anges est si terrible , c'est qu'il fut accompagné de quatre circonstances qui le rendent très grief, et par conséquent moins excusable. 1° Ils péchèrent avec plus de connoissance , étant éclairés de beaucoup de lumières , et par conséquent avec plus de malice. 2° Leur péché fut accompagné d'une noire ingratitude, ayant été prévenus de tant de grâces , et comblés de tant de bienfaits ; 3° d'un horrible scandale qui rendit leur péché contagieux , s'étant animés les uns les autres à la révolte par leurs mutuels exemples ; 4° enfin d'une opiniâtreté invincible qui était l'effet de leur orgueil , qui les fit persévérer dans leur révolte , sans penser à retourner à Dieu par la pénitence.

L'Ecriture appelle les prêtres les anges du Seigneur , parce qu'en effet il y a beaucoup de rapport entre eux ; mais si c'est par-là un avantage pour eux , c'est un grand malheur qu'ils aient du rapport jusque dans leurs péchés , puisque ces mêmes quatre circonstances qui se trouvèrent dans le péché des anges , accompagnent ordinairement les péchés des prêtres , et , les rendant par-là plus griefs , les rendent aussi moins pardonnables.

Premièrement , les péchés des prêtres sont plus griefs , parce qu'ils sont accompagnés d'une malice plus insigne , ayant plus de lumière et de connoissance , et par-là même étant moins pardonnables. L'ignorance qui se trouve souvent dans le peuple qui est grossier , ou excuse ou diminue leurs péchés ; mais quelle excuse peuvent apporter les prêtres qui non-seulement sont éclairés , mais sont appelés par Jésus-Christ même la lumière du monde ? Et ne peut-on pas dire qu'on doit juger de la grandeur et de la malice de leurs péchés par la grandeur de leurs lumières ? Ils connoissent la grandeur et la majesté de Dieu , dont ils sont les ministres , et ils le méprisent ; ils connoissent l'excellence de leur dignité , et ils la déshonorent par leur conduite : ils connoissent la sublimité des mystères de notre religion dont ils sont les dispensateurs , et l'importance de leurs obligations , et il les né-

gligent ; la sainteté et l'équité de la loi du Seigneur dont ils sont les interprètes , et ils la violent. C'est pourquoi on doit appliquer aux prêtres ces paroles de l'Apôtre : *Propter quod inexcusabilis es, homo*. Vous êtes inexcusables, puisque vous , qui êtes établis pour juger et condamner les péchés des autres , vous vous y laissez vous-mêmes emporter. C'est pour cela que saint Chrysostôme remarque qu'il est dit dans l'Écriture, qu'on offroit autant de sacrifices pour le péché d'un seul prêtre que pour les péchés de tout le peuple , pour marquer que le péché d'un seul prêtre égaloit en malice les péchés de tout le peuple. Et le même Père remarque encore que l'Écriture impose la peine de mort à la plupart des péchés des prêtres , pour nous donner à entendre qu'il n'y a presque point de péché parmi les prêtres qui ne soit grief.

La seconde circonstance qui accompagne le péché des prêtres et qui le rend plus grief, est une noire ingratitude envers Dieu , après tant de bienfaits dont il les a , pour ainsi dire , accablés. C'est cette ingratitude que nous exprime fortement le prophète Malachie , faisant parler Dieu aux prêtres de l'ancienne loi , lorsqu'après avoir rapporté les grâces dont il les a comblés, en les faisant les dépositaires de la science, les interprètes de la loi, des anges du Seigneur , pour intimor ses volontés aux peuples , et en fai-

sant un pacte éternel avec eux, il ajoute avec des sentimens d'étonnement en d'indignation : *Vos autem irritum fecistis pactum Levi* (*Malach. 2.*) Et après tous ces engagements et tous ces bienfaits, vous avez été les premiers à violer ce pacte éternel que j'ai fait avec vous, et à abuser des grâces dont je vous ai comblés : *Vos autem.* Avec combien plus de raison Dieu peut-il faire ce reproche aux prêtres de la loi nouvelle ? Si un peuple grossier, si un homme du commun m'offense, j'en suis moins surpris et moins indigné ; mais vous, prêtre, que par une distinction particulière, j'ai choisi pour être mon ministre, mon domestique, mon favori, le dépositaire de mes secrets, le dispensateur de mes grâces, à qui j'ai confié tout mon pouvoir, et que j'admets tous les jours à ma table, que je repais de ma chair et de mon sang, vous m'offensez, vous me trahissez : *Vos autem irritum fecistis pactum Levi.* Peut-on voir une plus noire ingratitude ? *Tu autem homounanimis qui mecum dulces capiebas cibos.*

La troisième circonstance qui accompagne les péchés des prêtres, est qu'ils sont ordinairement joints au scandale et qu'ils deviennent contagieux par leur exemple.

L'exemple a un grand pouvoir, soit pour le bien, soit pour le mal, plus grand pour le mal, surtout à l'égard du peuple qui est ou foible ou corrompu ; mais quand il vient d'une personne

considérable, ou par sa dignité, ou par son caractère, ou par sa capacité, il impose une espèce de nécessité dont on a peine à se défendre ; quelle impression ne doit donc pas faire l'exemple des prêtres sur l'esprit d'un peuple grossier, foible, et souvent corrompu, qui se persuade aisément qu'une action n'est pas fort criminelle, quand il la voit faire par un homme savant, éclairé, que Dieu lui a donné pour guide et pour pasteur ? De sorte, dit saint Bernard, qu'il ne faut plus dire avec le prophète, que tel est le peuple, tel est le pasteur : *sicut populus, sacerdos* ; mais que tel est le prêtre, tel est le peuple ; et que, si on voit aujourd'hui tant de corruption parmi les laïques, on le doit attribuer en partie au mauvais exemple des prêtres ; c'est ce qui faisait dire à saint Grégoire, que le plus grand préjudice que souffre aujourd'hui la gloire de Dieu, vient de la part des prêtres, lorsque ceux qui devoient plus contribuer à la conversion des pécheurs, semblent ne travailler qu'à les pervertir, et que ceux qui devoient faire tous leurs efforts pour arrêter les péchés des autres y portent par leurs exemples. Qu'ils écoutent ; dit saint Bernard, les menaces que Dieu fait aux prêtres scandaleux par la bouche du prophète Osée, et qu'ils tremblent : *Audite sacerdotes Domini, quia vobis judicium est, quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum*

super Thabor (*Osee, 5.*) Ecoutez, prêtres du Seigneur. Vous devez tout craindre dans l'attente du jugement terrible qui vous menace, parce que vous, qui deviez repaître mes brebis sur la montagne de Thabor, qui deviez les édifier par vos exemples, vous leur avez dressé des pièges; vous qui deviez les défendre, vous leur avez tendu des filets où vous les avez fait tomber.

La quatrième circonstance qui accompagne les péchés des prêtres, est un étrange opiniâtreté qui rend, ce semble, leur volonté inflexible, et leur conversion moralement impossible, dès-là qu'il sont engagés dans le désordre. 1° Comme les prêtres pèchent avec plus de connoissance et de malice, il leur est par conséquent bien plus difficile de sortir de leur péché. 2° Les laïques pèchent souvent par ignorance au moins de certaines vérités qui les auroient peut-être empêchés de tomber dans le crime, s'ils les avoient connues : de sorte qu'en les leur faisant connoître, souvent on les engage à s'en relever, au lieu que les prêtres, n'ayant point péché par ignorance, parce qu'ils ont connu ces vérités, on doit présumer que, si elles n'ont pas été capables d'arrêter leurs péchés, elles ne seront pas capables de les en détacher. 3° Rien ne rend un homme plus incapable d'éprouver la vertu des remèdes et de guérir, que d'être habitué aux

remèdes , parce que pour lors les remèdes ne sont plus remèdes et ne font presque plus d'impression : ainsi les prêtres , par le fréquent usage des sacremens et de tous les autres remèdes du péché , s'en étant fait une espèce d'habitude , ils ne font ordinairement plus d'effet sur eux , et leur deviennent inutiles. 4° Non-seulement ils se sont fait une habitude des remèdes , mais il en ont fait un funeste abus , et par la mauvaise disposition de leur cœur , les remèdes se sont changés en poison pour eux ; comme il arrive à un estomac gâté qui tourne la meilleure nourriture en bile. 5° Comme les péchés des prêtres enferment , ainsi que nous l'avons dit , une ingratitude particulière , l'ingratitude étant , selon saint Bernard , un vent brûlant , qui dessèche la source de la miséricorde de Dieu , et arrête le cours des grâces , qui doute que le Seigneur ne refuse aux prêtres les grâces fortes dont ils auroient besoin pour leur conversion , pour punir l'abus qu'ils en ont fait ? 6° Un prêtre qui est dans le péché mortel est dans une occasion continue de multiplier ses péchés par l'obligation où il se trouve , surtout s'il est pasteur , d'administrer les sacremens , commettant autant de péchés mortels qu'il administre de sacremens. Quelle multitude de péchés , en même temps ! quel trésor de colère n'amasse pas un mauvais prêtre ! Et étant aussi foible qu'il est , et acca-

blé d'un aussi grand poids , sera-t-il capable de se relever ?

Enfin , ce qui rend la conversion d'un mauvais prêtre moralement impossible , ce sont les communions sacrilèges , dont il se rend coupable , en célébrant assez ordinairement tous les jours en péché , rien n'étant plus capable d'aveugler un esprit , d'endurcir un cœur , et de le jeter dans le désespoir de son pardon , qu'une communion sacrilège , comme il parut dans Juda.

C'est pour cela que , comme rien n'est plus difficile que la conversion d'un mauvais prêtre , surtout s'il est sujet à l'intempérance ou à l'impureté , rien aussi n'est plus rare ; de sorte qu'on doit la regarder comme une espèce de miracle dans l'ordre de la grâce. En effet , on voit des voleurs , des homicides , des adultères se convertir , mais de mauvais prêtres changer de vie , en voit-on ?

Ces vérités , Seigneur , devraient me jeter non-seulement dans le tremblement , mais encore dans le désespoir , moi qui , ayant égalé les anges par ma dignité , les ai surpassés par ma malice , par mon ingratitude , et par mon opiniâtreté à vous offenser. Ne dois-je point craindre qu'ayant été autant ou plus coupable qu'eux , je ne sois autant ou plus sévèrement puni qu'eux , et que l'impénitence et le désespoir ne soient mon partage aussi-bien que celui des anges re

belles, et de Juda le premier mauvais prêtre? J'y tomberoîs sans doute, si vous ne me le défendiez; puisque le plus grand malheur de Juda n'a pas été d'avoir trahi son maître, quoique ce crime fût si horrible, mais d'avoir désespéré de sa miséricorde qu'il lui offrit avec tant de honte. J'espère donc, mon Dieu, malgré mes iniquités et mes ingratitude, dans votre miséricorde, et puisque vous m'avez accordé une grâce que vous n'avez pas faite aux anges, qui est de mourir pour moi, j'espère que, quoique je les aie imités dans leur révolte, vous m'accorderez une grâce que vous leur avez refusée, c'est-à-dire le temps et la volonté de me convertir et de retourner à vous par une sincère pénitence. Je vous la demande, Seigneur, par cette miséricorde même dont j'ai si souvent abusé : puisque rien ne la fera tant éclater que le pardon que vous accorderez à un aussi grand pécheur que moi.

V^e MÉDITATION.

De nos propres péchés.

APRÈS avoir considéré dans les autres les causes et les effets du péché, qui est un égarement de notre fin, il faut considérer nos propres péchés. La fin de cette méditation est de rentrer

en nous-mêmes , de nous connoître à fond , et de voir ce qui est le plus capable de nous jeter dans l'égarement.

PREMIER POINT.

De la multitude et de la qualité de nos péchés.

Je me présenterai devant Dieu , comme un criminel de lèse-majesté, chargé de mes crimes comme d'autant de chaînes, dans la crainte de ma condamnation ; et je lui demanderai ensuite la grâce de si bien concevoir l'état déplorable de mon âme, que je prenne des résolutions sincères d'en sortir.

Considérez ensuite, pour connoître l'état misérable de votre âme , et les méchantes habitudes qui y règnent, premièrement, quelles sont vos pensées, vos paroles, vos désirs, vos répugnances , vos inclinations, vos craintes les plus ordinaires ; quelles sont vos actions depuis le matin jusqu'au soir , et la manière dont vous les faites.

Secondement, comment vous vous comportez dans les choses qui regardent Dieu ; et de quelle manière vous en usez dans vos oraisons , dans vos confessions , dans vos communions, dans la participation des sacremens, dans la célébration des divins mystères, dans vos lectures, etc. Avec quelle lâcheté et quelle tiédeur, avec quelle

indévotion, quelle distraction, quelle irrévérence vous en acquittez-vous? Quel sujet de confusion de déshonorer Dieu par les actions mêmes par lesquelles nous prétendons l'honorer! Ajoutez à cela le bien que vous avez omis auquel vous êtes obligé par votre dignité et par votre caractère de prêtre, qui vous rend responsable de toutes les âmes qui vous sont confiées, coupable de tous les péchés qu'elles ont commis, et que vous avez pu et dû empêcher, de tout le bien qu'elles ont omis et qu'elles étoient obligées de faire, et que vous avez pu et dû procurer: tant de grâces méprisées, tant de moyens de salut négligés, tant d'intentions impures, de pensées vaines, de désirs déréglés, de péchés cachés, de péchés d'autrui dont vous êtes la cause ou l'occasion.

Considérez, en troisième lieu, de quelle manière vous vous comportez avec le prochain; si vous ne l'avez point offensé par vos injustices, par vos aversions, par vos aigreurs, par vos médisances, par vos impatiences, par vos jalousies, par vos jugemens téméraires, par votre méchant exemple, par votre lâcheté à corriger les autres dont on vous a commis le soin, comme vous y êtes obligé par votre emploi.

Considérez enfin de quelle manière vous en usez avec vous-même, avec quelle négligence et quelle immortification de vos passions et de

vos sens, avec quelle recherche de vos commodités, de vos intérêts, de votre vanité, de vos plaisirs, avec quel retour continuel sur vous-même en toutes choses; et combien de péchés même considérables vous avez commis en tout cela, auxquels votre passion vous a empêché de faire réflexion.

Que dois-je conclure de tout cela, mon Dieu, sinon que jusqu'ici je n'ai rien moins fait que de tendre à la fin pour laquelle vous m'avez créé; que toutes mes démarches ont été ou des détours, ou des égaremens de ma fin; que ma vie n'a été qu'une suite continuelle de péchés, dont je puis presque compter le nombre par le nombre de mes pensées, de mes paroles et de mes actions? Et après cela ne puis-je pas m'écrier avec le prophète : *Que mes iniquités se sont multipliées par-dessus le nombre de mes cheveux? Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei : Qu'elles m'ont accablé par leur poids et par leur multitude? Et sicut onus grave gravatæ sunt super me.* Et ce qu'il y a de pitoyable, c'est qu'elles m'ont rendu si misérable, que je n'ai point senti ce poids lors même qu'il m'accabloit, que je ne me suis point aperçu de cette multitude : *Et non potui ut viderem.*

Mais c'est à vous, Seigneur, qui par votre miséricorde m'ouvrez à présent les yeux pour voir la multitude et la gravité de mes péchés,

de toucher en même temps mon cœur pour lui en faire concevoir un regret proportionné à leur grièveté et à leur nombre ; de sorte que, comme il n'y a presque point eu de moment de ma vie passée où je ne vous aie offensé, il n'y ait désormais pas un moment de ma vie où je ne pleure mes péchés , et où je n'en fasse pénitence.

SECOND POINT.

De la grièveté de ces péchés.

CONSIDÉREZ quelle est la grièveté et l'énormité de tous ces péchés. 1° par la bassesse de celui qui les commet, qui est une misérable créature, un ver de terre, un néant ; 2° par la grandeur de celui qui est offensé, c'est-à-dire un Dieu en comparaison de qui toutes les créatures les plus parfaites ne sont rien ; et qu'est donc un pécheur comme vous , en comparaison de lui ? et pourtant vous l'osez attaquer ; 3° par la bassesse de la chose pour laquelle vous l'avez offensé, préférant une misérable créature, un vil intérêt, un plaisir abominable, à votre Dieu.

4° Par la multitude des obligations que vous lui avez. Il vous a créé à son image, il vous a racheté de son sang, il vous destine un bonheur éternel. Mais outre ces bienfaits communs à tous les chrétiens, en vous appelant au sacer-

doce par une distinction spéciale, il vous a en même temps comblé de tant de grâces si grandes et si particulières, et vous en comble encore tous les jours : et que lui avez-vous rendu jusqu'ici pour ses grâces innombrables, pour ses bienfaits infinis? des mépris, des ingratitude et des outrages. 5° Enfin, par l'opposition qu'ont tous ces péchés aux perfections de Dieu. Car, enfin par ces péchés vous avez abandonné Dieu qui est le souverain bien. Vous avez eu du mépris pour une redoutable majesté, devant laquelle les séraphins s'abîment de respect. Vous avez abusé de sa bonté toute-puissante en la faisant servir à vos désordres, en employant à l'offenser le concours sans lequel vous ne pourriez agir, vous servant de lui-même en quelque manière contre lui-même, comme il s'en plaint par ces touchantes paroles : *Vous m'avez fait servir à vos péchés; Servire me fecisti in peccatis tuis (Isa. 43)*. Vous avez outragé son immensité qui le rend présent partout, en péchant en sa présence, et pour ainsi dire dans son propre sein, ne craignant point de commettre vos abominations devant ses yeux si purs, qui ne peuvent souffrir l'impureté. Vous avez renversé tous les ordres de sa sagesse, en vous servant, pour vous égarer de votre fin, des moyens qu'il avoit établis pour vous y conduire. Vous vous êtes soustrait à son souverain domaine pour obéir à votre concu-

piscence, à votre passion, au monde, à la chair, au démon; enfin vous que Jésus-Christ n'avait établi dans l'Eglise en qualité de prêtre, que pour être l'ennemi déclaré et le destructeur du péché, vous en avez été l'auteur par votre exemple, et le défenseur par votre autorité. En vérité, conceviez-vous bien toutes ces choses, quand vous commettiez si aisément un péché mortel? Conceviez-vous bien l'outrage horrible que vous faisiez à Dieu, que vous vous attaquiez à tous ses attributs; que vous les détruisiez autant qu'il étoit en vous? auriez-vous jamais osé le commettre si vous l'aviez conçu?

Non, Seigneur, je ne l'ai pas bien compris; c'est ce qui fait mon malheur : mais que dois-je admirer davantage, ou mon aveuglement, ou votre patience à me souffrir dans un aveuglement volontaire et criminel? mais à présent, mon Dieu, que par votre grâce je le conçois, comment est-ce que je ne meurs pas et de confusion et de douleur? c'est que je puis bien vous offenser sans vous, mais je ne puis ni concevoir le regret de mes péchés, ni vous en demander le pardon comme il faut sans vous. C'est donc à vous, Seigneur, à pénétrer mon cœur d'une vive douleur, et à m'en accorder ensuite le pardon. Je vous le demande, mon Dieu, par cette bonté même que j'ai méprisée, par cette miséricorde dont j'ai abusé, par ce sang que

vous avez répandu pour moi, et que j'ai si souvent profané.

Væ nobis quia peccavimus (Thren. 5)! « Malheur à nous, parce que nous avons péché! »

Deum qui te genuit dereliquisti, et oblitus es Creatoris tui (Deut. 32). « Tu as abandonné le Seigneur qui t'avoit formé de ses mains; tu as oublié ton Créateur. »

Non est sanitas in carne meâ à facie iræ tuæ, non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum (Ps. 37). « La vue de votre colère a abattu toutes les forces de mon corps; la vue de mes crimes a porté le trouble et la crainte jusqu'à la moelle de mes os. »

Scito, et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum (Jerem. 2). « Reconnoissez que c'est un grand malheur pour vous, et le sujet d'une douleur amère, d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. »

VI^e MÉDITATION.

*Des obstacles qui nous détournent de notre fin,
ou du péché véniel.*

PREMIER POINT.

Le péché véniel regardé en lui-même.

CONSIDÉRONS premièrement que le péché, quoique véniel, est une offense de Dieu. De là il s'ensuit premièrement que c'est un mépris de cette souveraine majesté, une ingratitude envers cette infinie bonté, un abus indigne de sa toute-puissance, une résistance à sa volonté toute sainte, une diminution de sa gloire. Il est vrai que ce n'est pas un égarement de la fin dernière, mais c'est un détour qui mène à l'égarement; ce n'est pas une rupture entière avec Dieu, mais c'est un refroidissement qui aboutit souvent à la rupture; ce n'est pas une perte de la grâce, mais c'est un grand danger de la perdre.

Il est vrai qu'un péché véniel ne crucifie pas de nouveau Jésus-Christ, comme fait le péché mortel; mais on peut dire qu'au moins il le blesse sensiblement. Il est vrai que le péché véniel ne détruit pas Dieu, et n'anéantit pas ses

perfections autant qu'il est en lui , comme fait le péché mortel , au sentiment des Pères; mais au moins c'est un manque de respect pour ses grandeurs , et de déférence pour ses volontés. Il est vrai enfin que le péché véniel n'est pas une infidélité essentielle de l'âme à son divin époux ; mais c'est une froideur et une indifférence qui le blesse et qui l'outrage : et pour dire tout en deux mots , le péché véniel est une action qui déplaît à Dieu. Ah ! qu'une âme qui conçoit ce que c'est que Dieu , a de peine à concevoir comment une personne qui connoît, et qui fait profession d'aimer Dieu, peut accorder ces deux termes ensemble : déplaire à Dieu volontairement.

Dès-là que le péché véniel est une offense et un mal de Dieu, il s'ensuit en second lieu que c'est un plus grand mal que tous les maux des créatures joints ensemble : que les saints aimeroient mieux perdre mille vies , que d'en commettre un seul de propos délibéré ; qu'on ne pourroit pas en conscience dire le moindre mensonge pour rendre à Dieu la plus grande gloire , et que toutes les créatures devroient s'estimer heureuses, de sacrifier leur être pour empêcher le plus petit péché véniel.

Hélas ! Seigneur, que j'ai peu cru, ou au moins peu conçu cette vérité que la foi m'apprend ! Car si j'avois cru qu'en disant ce men-

songe, cette détraction légère, cette raillerie contre la charité, qu'en me laissant aller à cette jalousie, à cette impatience, à ce petit ressentiment, à cette négligence de la règle, à ce respect humain, à cette vanité, à cette sensualité, à cette distraction volontaire pendant la prière, je faisois un mal qui ne peut entrer en comparaison avec les plus grands maux du monde, un mal plus grand que ne seroit la désolation de tous les peuples, la ruine de toutes les créatures, la destruction de tout l'univers; si je l'avois conçu, aurois-je été assez aveugle, ou assez insensé, pour dire comme j'ai fait tant de fois : C'en'est qu'un péché véniel? Ah! Seigneur, puisque par votre grâce vous m'avez fait connoître mon erreur, faites, Seigneur, que je regarde le moindre péché, comme le plus grand de tous les maux, et que je sois dans la disposition de les souffrir tous, plutôt que de vous offenser même légèrement.

SECOND POINT.

Le péché véniel regardé dans ses effets.

PREMIÈREMENT, le péché véniel cause du refroidissement dans le cœur de Dieu. C'est ce qui fait qu'ensuite Dieu n'a pas pour une âme qui craint si peu de lui déplaire, cette providence spéciale qu'il a pour les âmes fidèles,

ni cette protection extraordinaire , et ce soin particulier , qui l'applique à elles pour éloigner les dangers , et pour empêcher ou affoiblir les tentations. Secondement , il ne communique point ses secrets à ces âmes tièdes ; il ne leur fait point part de ses faveurs particulières qu'il communique ordinairement aux âmes fidèles , comme sont un grand don d'oraison , un esprit de recueillement et d'union avec lui , une paix inaltérable , un esprit de ferveur , une abondance de consolations qui est suivie d'un goût merveilleux pour les choses de Dieu , et d'une grande facilité pour tous les exercices de la vie intérieure ; Dieu ne leur donne point cette ferme espérance que les âmes fidèles ont que Dieu leur fera miséricorde , l'esprit leur rendant témoignage qu'elles sont enfans de Dieu.

Il les prive aussi de ces lumières vives , et de ces grâces fortes sans lesquelles elles ne résisteront jamais aux tentations un peu pressantes ; parce que ces grâces étant des effets d'une bonté tendre et d'une libéralité extraordinaire , il ne les accordera pas à des gens qui chicanent , pour ainsi dire , avec lui , et se retranchent sur ce qui est d'obligation sous peine de péché mortel.

Troisièmement , Dieu punit le péché véniel des plus rigoureuses peines. Il n'y a qu'à considérer les vengeances qu'il en tire sur la terre et dans

le purgatoire. Moïse, le favori de Dieu, pour une légère défiance est exclu de la terre promise après laquelle il avoit tant soupiré. Dieu punit la curiosité moins respectueuse des Bethsamites par la mort de plus de cinquante mille de ces malheureux.

De quelle manière ne punit-il pas le péché véniel dans le purgatoire, puisque pour un seul il traite d'une manière si terrible, il tourmente par des peines qui ne cèdent en rien pour la violence à celles de l'enfer, des âmes qu'il aime et dont il est uniquement aimé? Il les bannit de sa présence tant qu'elles sont souillées d'un seul péché véniel.

Hélas ! Seigneur, une âme qui pénètre ces vérités, et qui considère ces exemples formidables de votre justice dans la punition du péché véniel, peut-elle l'appeler un petit péché? Peut-elle appeler petit un péché qui offense un Dieu si grand, et auquel vous, qui êtes la bonté même, imposez de si grandes peines? Ah ! Seigneur, le péché véniel ne paroît peu de chose qu'aux âmes qui ont peu de foi, qui connoissent peu vos grandeurs, qui craignent peu vos jugemens, qui aiment peu vos bontés ! Mais pour une âme qui vous aime, le moindre péché, dès-là qu'il vous déplaît, lui paroît plus à craindre que tous les plus grands maux de la terre. Faites donc, Seigneur, que je vous connoisse, et que

je vous aime, afin que j'entre dans ces sentimens, et que je prenne la résolution, comme je fais maintenant avec votre sainte grâce, de mourir plutôt que de commettre jamais un seul péché véniel de propos délibéré.

Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est (Luc. 16). « Quiconque est injuste dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes. »

Qui spernit modica, paulatim decidet (Eccl. 14). « Celui qui méprise les petites choses, viendra peu à peu à déchoir. »

Qui timet Deum, nihil negligit (Eccl. 7). « Celui qui craint Dieu, ne néglige rien. »

A minimis incipiunt, qui in maxima prouant. (Bern.). « Ceux qui se précipitent dans les plus grands désordres, commencent d'abord par les fautes les plus légères. »

II^e CONSIDÉRATION.

Sur l'office divin.

PREMIÈREMENT, l'office divin est une prière instituée par l'Eglise pour être récitée dans de certaines heures par ses ministres, c'est-à-dire par les prêtres, par tous les ecclésiastiques qui sont dans les grands ordres, et par les bénéficiers, pour honorer et louer Dieu, pour remer-

cier Dieu des grâces qu'il a faites , et qu'il fait continuellement à l'Eglise et à tous ses membres , et pour demander celles dont ils ont besoin ; et c'est pour eux une obligation si rigoureuse , qu'ils n'y peuvent manquer sans commettre un péché mortel , à moins que quelque forte raison ne les en dispense.

II. Les dispositions et les vertus qui doivent accompagner la prière du prêtre sont la pureté du cœur , l'attention de l'esprit , et le respect et la dévotion. La première disposition que doivent apporter les prêtres à la prière lorsqu'ils récitent leur office , est la pureté du cœur ; ils doivent pour cela penser qu'ils parlent à un Dieu qui est un esprit infiniment pur , au nom de Jésus-Christ qui est le Saint des saints , au nom de l'Eglise qui est l'épouse très pure d'un époux infiniment pur ; et quelle pureté ne doivent-ils pas avoir eux-mêmes ? C'est pourquoi ils doivent , autant qu'ils le peuvent , être sans péché , au moins qui soit mortel ; de peur que leur prière , selon la parole du prophète , ne devienne elle-même un nouveau péché par les défauts qui s'y rencontrent : *Oratio ejus fiat ei in peccatum* ; et que Dieu ne leur fasse le même reproche qu'il fait au pécheur par la bouche du psalmiste. Dieu a dit au pécheur : Pourquoi es-tu assez téméraire pour annoncer au peuple mes lois , et pour profaner mon Testament , en le mettant

dans ta bouche impure ? De peur qu'enfin , au lieu d'attirer sur eux et sur le peuple les grâces du Seigneur par leurs prières , ils n'attirent sur eux-mêmes ses malédictions. En effet , Dieu est-il bien disposé à exaucer les prières d'un homme qui se déclare son ennemi ?

III. La seconde disposition avec laquelle on doit réciter son office , est l'attention de l'esprit. Il y a trois sortes d'attention. La première est l'attention aux paroles qu'on récite en disant l'office ; la deuxième est l'attention au sens des paroles ; la troisième est l'attention à Dieu , à qui on parle dans la prière. La première attention est nécessaire , et exige qu'on prononce distinctement et sans trop de précipitation , et qu'on fasse réflexion qu'on prie ; mais si elle est nécessaire , elle ne suffit pas : on doit avoir attention au sens des paroles , quand on les entend ; et quand on ne les entend pas , il faut au moins faire attention à Dieu qu'on prie , et se tenir dans un grand respect devant sa Majesté , qui daigne bien écouter nos prières. On ne doit aussi rien négliger pour prévenir les occasions de distraction , et pour les repousser quand elles viennent.

IV. Plusieurs fortes raisons engagent les ecclésiastiques à avoir une grande attention en récitant leur office. Le défaut d'attention et la facilité qu'on a à se laisser aller aux distractions

volontaires, marquent, 1° peu de foi sur la présence de Dieu à qui on parle. Si je n'avais du tout point de foi, dit saint Jérôme, je ne prierois pas ; mais, si j'avais une foi vive, prierois-je avec tant de lâcheté et si peu d'attention ? 2° Ce défaut d'attention en récitant l'office marque peu de respect envers Dieu ; et peut-on en manquer, si on pense qu'on traite avec cette souveraine Majesté devant laquelle les séraphins, ces sublimes intelligences, s'abîment de respect et sont toujours dans un saint tremblement ? Quels doivent donc être nos sentimens, nous qui ne sommes que des vers de terre ! Que diriez-vous, dit saint Augustin, d'un courtisan à qui son roi donneroit une audience particulière, disposé à lui accorder toutes les grâces, si au milieu de l'entretien il lui tournait le dos pour s'entretenir avec un vil esclave ? en serait-il quitte pour ne point recevoir de grâces ? 3° Ce défaut d'attention est une marque d'indifférence pour Dieu. On n'est point distrait et on ne s'ennuie point, quand on s'entretient avec une personne qu'on aime beaucoup ; les heures paroissent des momens. 4° C'est encore une preuve de l'indifférence qu'on a pour l'affaire de son salut, dont on traite avec Dieu dans la prière, quand on se distrait volontairement. Quand un homme s'entretient avec son juge d'une affaire qu'il a bien à cœur, et où il y va du tout pour lui, s'occupe-

t-il d'autres pensées , lui parle-t-il de bagatelles ?

5° Les distractions volontaires de la prière , qui est un des principaux moyens de notre salut , en font un des plus grands obstacles , et d'un des plus excellens actes de religion un péché.

6° Un homme qui se distrait volontairement en récitant son office , renverse le dessein de l'Eglise dans l'obligation qu'elle impose aux ecclésiastiques de dire leur bréviaire , ayant prétendu par-là les rappeler souvent en la présence de Dieu , et les entretenir dans une grande union avec lui , comme ils y sont engagés par leur profession. La première , qui n'est qu'un égarement continuél de cœur et d'esprit , n'est-elle pas plus propre à les en éloigner qu'à les en approcher ? Enfin un ecclésiastique qui récite son office sans attention et sans dévotion , se prive du fruit qu'il recevrait des sentimens admirables qui sont renfermés dans les psaumes qui ont de vives expressions d'un cœur pénétré de Dieu , plein de son esprit , animé d'une vive confiance en lui , et embrasé de son amour , sentimens dans lesquels il ne peut entrer , quand il abandonne son esprit et son cœur aux égaremens de son imagination.

V. Les moyens d'avoir cette attention , sont ceux-ci. 1° Si on prie en particulier , il faut se tenir dans un lieu écarté et éloigné des objets et des discours qui peuvent distraire ; et si on

prie en public, il faut se recueillir quelque temps avant que de commencer l'office, et garder soigneusement ses sens. 2° Faire un acte de foi, mais d'une foi vive sur la présence de Dieu à qui on parle dans la prière, rien n'étant plus capable d'arrêter les égaremens de l'esprit. 3° Faire un acte de contrition pour purifier son cœur des péchés dont il pourroit être souillé, et qui sont souvent la cause des distractions. 4° Prononcer distinctement les paroles et sans précipitation, et pour cela il est plus à propos de ne point dire son office par cœur. 5° Réciter les heures aux temps marqués par l'Eglise, et se donner le soin de prendre assez de temps pour dire le bréviaire posément. Il est rapporté dans la vie de saint Séverin qu'il fut puni dans le purgatoire, pour avoir négligé de réciter l'office dans les temps prescrits par l'Eglise. 6° Veiller sur soi-même pour se rappeler de temps en temps dans la présence de Dieu, et se souvenir qu'on lui parle, et sitôt qu'on s'aperçoit de son égarement, se rappeler promptement, mais doucement à son devoir. Enfin, s'appliquer à avoir une intelligence parfaite des psaumes, et lire pour cela quelque bon interprète : car comment peut-on avoir attention au sens des psaumes, si on ne les entend pas ?

VI. La dernière disposition nécessaire pour bien réciter son office, est une grande dévotion

accompagnée de respect. Pour s'y exciter , 1^o il faut penser à la grandeur et à la majesté de Dieu à qui on parle , à notre bassesse et à notre néant , disant avec Abraham : *Loquar ad Dominum meum , cum sim pulvis et cinis*. 2^o Faire réflexion que , quand on dit son bréviaire , on fait l'office des anges , dont l'occupation continuelle dans le Ciel est de chanter les louanges de Dieu , et se bien persuader que , puisqu'on fait le même office qu'eux , on doit avoir les mêmes sentimens de respect et de dévotion qu'eux. 3^o Il faut bien se mettre dans l'esprit que , quand nous chantons ou récitons l'office divin , nous prions comme ministres de Jésus-Christ , que nous prions en son nom , que nous devons nous unir avec lui , prier avec lui et par lui ; puisque , comme dit saint Paul , assis qu'il est à la droite de son Père , il prie toujours avec nous et pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Il faut donc tâcher de s'unir avec lui , et d'avoir les mêmes dispositions de respect , de dévotion et de ferveur qu'il avoit lorsqu'il prioit son Père , et pour cela nous le représenter priant au jardin des Olives.

VII. Quand nous récitons l'office divin , non-seulement nous prions au nom de Jésus-Christ , et comme ses ministres ; mais encore comme les ministres de l'Eglise ; et , ainsi que nous devons nous souvenir en récitant l'office , du res-

pect, de la confiance, de l'amour, et de la ferveur avec laquelle elle prie son divin époux, et tâcher de l'imiter; puisque nous prions en son nom, nous devons entrer dans ses sentiments: et puisqu'elle nous députe de sa part, pour prier pour les pécheurs, qui sont ses enfans tout criminels qu'ils sont, et pour faire l'office de médiateurs entre Dieu et les pécheurs, afin de ménager leur paix avec Dieu, et de les réconcilier avec lui en obtenant le pardon de leurs péchés; avec quelle humilité, quelle confusion, quel respect, ne devons-nous pas nous comporter! car enfin, dès-là que nous traitons au nom des pécheurs, nous devons entrer dans les dispositions qui conviennent à des pécheurs, c'est-à-dire telles que les doivent avoir des sujets rebelles, ingrats et criminels de lèse-majesté, qui paroissent devant leur roi qu'ils ont cruellement offensé.

VIII. On doit marquer son respect en récitant l'office: 1° par la modestie extérieure dans laquelle on se doit maintenir; 2° en le récitant à genoux autant qu'on le peut, lorsqu'on dit son bréviaire en particulier; 3° ne regardant point ce devoir comme un relâchement d'esprit après ses affaires (ce qui n'arrive que trop souvent), mais comme une occupation très sérieuse; 4° ne l'interrompant point avec facilité, et ne permettant point qu'on nous interrompe, sans une né-

cessité absolue ; s'avise-t-on pour des bagatelles d'interrompre un ministre qui traite avec le roi d'affaires importantes ?

LECTURE POUR LE SECOND JOUR.

DE l'Ecriture sainte , le chapitre 1^{er} d'Isaïe , et le chapitre VII de l'Épître de saint Paul aux Romains.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chapitres XXI et XXII.

Du Mémorial de Grenade , le chapitre III du 11^e livre.

De la Perfection chrétienne de Rodriguez , le chapitre XXIII du Traité de la conformité à la volonté de Dieu , VIII^e traité, 1^{re} partie.

TROISIÈME JOUR.

DES MALHEURS OU S'ENGAGENT CEUX QUI S'ÉGA-
RENT DE LEUR FIN, OU DES FINS DERNIÈRES.

VII^e MÉDITATION.

De la mort.

Pour le premier prélude , imaginez-vous que vous êtes au lit de la mort , et qu'on fait pour vous la recommandation de l'âme.

Pour le second prélude , demandez à Dieu la grâce de si bien concevoir les conséquences de ce moment d'où dépend l'éternité , que vous preniez des mesures pour vous y préparer.

PREMIER POINT.

La mort regardée par rapport à cette vie.

CONSIDÉREZ donc que la mort , regardée par rapport à cette vie , est une séparation de toutes les choses du monde , comme dit Job : *Homo verò cum mortuus fuerit et nudatus*. Car elle sépare l'homme des grandeurs , des plaisirs , des parens , des amis , de tout ce qui nous est le plus

cher , enfin du corps même ; et fussiez-vous maître de l'univers , il ne vous restera qu'un linceul et un tombeau : *et solum mihi superest sepulcrum*. De cette vérité bien pénétrée on peut tirer des conclusions utiles pour le règlement de sa vie , et la réformation de ses mœurs.

La première est , qu'il faut absolument se séparer des choses auxquelles nous ne pouvons être attachés sans péché , ou sans un grand danger de péché. Car en vérité n'est-ce pas une folie de ne vouloir pas donner à la raison , à son salut , et à son Dieu , en méritant beaucoup , ce qu'il faudra donner à la nécessité et à la mort sans aucun mérite ? Hélas ! Seigneur , si je sonde mon cœur , n'y trouverai-je point quelque une de ces attaches criminelles ou dangereuses , que la passion me cache , mais que la vue de la mort me découvrira pour me remplir de regret , et peut-être de désespoir , parce que je ne connoîtrai mon malheur que quand il n'y aura plus de remède ?

La seconde conclusion est que , si vous devez vous séparer absolument des choses que vous ne pouvez posséder ou sans crime ou sans danger , vous devez aussi vous détacher de celles même que vous pouvez posséder sans dérèglement. Premièrement , par ce détachement nous y renonçons en quelque manière , et ainsi nous les quittons avec d'autant plus de mérite , que

c'est plus volontairement. En second lieu , nous nous en détacherons à présent avec bien plus de facilité et de douceur , le faisant peu à peu et comme insensiblement. Au contraire , il ne se peut faire que l'âme ne souffre une grande violence , quand il faut tout d'un coup , dans un moment , se séparer de tant choses qui nous sont si chères ; et c'est pour lors que le cœur s'alarme et s'écrie : *Siccine separas , amara mors ? Est-ce ainsi , cruelle mort , que tu m'arraches tout ce que j'aime ?* Enfin , la troisième raison qui nous oblige à nous détacher de toutes les choses pendant la vie , c'est que , si la mort nous surprend dans la force de ces attaches , peut-être nous occuperont-elles pour lors tellement le cœur et l'esprit , qu'elles nous ôteront le temps et la pensée de nous préparer à la mort , ne nous laissant ni la liberté de l'esprit , ni le dégagement du cœur , qui est nécessaire pour faire toutes les choses requises dans une si importante conjoncture. Combien de fois avons-nous vu cela arriver ? Que ne profitons-nous de l'exemple et du malheur d'autrui ? Faites donc résolution de mourir tous les jours , comme faisoit saint Paul , lorsqu'il disoit : *Quotidiè morior* (1. Cor.). En vous détachant chaque jour de quelque chose , c'est le moyen de n'avoir point de peine à mourir un jour. Il faut mourir tous les jours pour apprendre à bien mourir un jour. Ah !

qu'heureux sont ceux que la mort trouve morts à eux-mêmes et à toutes les créatures ! Malheur à celui que la mort trouve encore tout vivant à soi et aux créatures !

SECOND POINT.

La mort regardée par rapport à l'autre vie.

CONSIDÉREZ que la mort , si on la regarde par rapport à l'autre vie , est un passage à une éternité infiniment heureuse , si nous sommes dans la grâce ; infiniment malheureuse , si nous sommes dans le péché. C'est ce que Job exprime par ces paroles : *Homo cùm mortuus fuerit , abì quæso est ?*

Si l'arbre, dit le Sage, tombe ou du côté du midi, ou du côté du septentrion, il y demeurera pour toujours. (*Eccl. 11.*) O terrible moment de la mort, d'où dépend une éternité ! On ne meurt point deux fois. Ainsi quand un pécheur est mort une fois hors de la grâce de son Dieu, il n'y a plus de ressource pour lui : il sera éternellement malheureux. O mort dans le péché ! que les hommes conçoivent peu les maux qui te suivent, parce qu'ils conçoivent peu ce que c'est qu'une éternité et un enfer, c'est-à-dire un mal en quelque manière infini !

La première conclusion qu'il faut tirer de ce principe, est qu'il faut donc regarder comme la

plus importante affaire que nous ayons au monde , ou plutôt comme l'unique affaire, celle de bien mourir, puisqu'il s'agit d'une éternité. Il n'y a rien de grand que ce qui est éternel : tout bien ou tout mal, qui n'est pas éternel, est peu de chose , et par conséquent ne mérite pas nos empressemens ni nos inquiétudes. Il n'y a que ce qui est éternel qui doive exciter ou nos désirs ou nos craintes. N'est-ce donc pas un aveuglement inconcevable de ne penser qu'au temps , de ne s'empresser que pour ce qui doit passer dans un moment, et de ne pas penser à l'éternité? Voilà néanmoins l'aveuglement et la folie des sages du monde. Ne suis-je point de ces aveugles et de ces insensés, qui préfèrent les choses du temps à celles de l'éternité?

La seconde conclusion qu'il faut tirer de cette vérité, est que , puisque notre éternité dépend du moment de la mort , il faut mettre tout en œuvre, prendre toutes les précautions possibles, pour faire en sorte que nous soyons dans la grâce à ce dernier moment. Car enfin, quand j'aurois eu tous les avantages du monde, si je ne suis pas alors en la grâce de Dieu, tout est perdu pour moi et pour toujours. C'est donc là de quoi je me dois occuper principalement, c'est à quoi je dois travailler principalement, à m'assurer de la grâce pour ce dernier moment.

Mais c'est cette grâce finale que je ne puis mériter, et dont je ne puis m'assurer. Eh ! que peuvent donc servir toutes les mesures que je puis prendre ? Il n'est que trop vrai, mon Dieu, que je ne la puis mériter : mais, comme vous m'avez donné tant de grâces, lors même que j'en étois indigne, j'espère que vous me donnerez cette grâce de la persévérance, à laquelle est attachée une bonne mort, quoique je ne la mérite pas. J'espère même de votre miséricorde, que vous me donnerez le moyen de l'obtenir de la manière qu'on le peut, c'est-à-dire par une vie sainte et fervente, par la pratique des vertus chrétiennes, et par l'exercice des bonnes œuvres.

Il est vrai que je ne puis m'assurer de cette grâce, ni sur mes vertus qui sont si trompeuses, ni sur mes bonnes œuvres qui sont si imparfaites. Mais cette mort si cruelle que vous avez endurée, ce sang que vous avez répandu jusques à la dernière goutte pour moi, ces mérites infinis que vous m'avez acquis, m'inspirent des sentimens de confiance, et me font espérer que vous ne condamnerez pas à la mort éternelle un homme pour qui vous avez voulu mourir sur une croix.

O mors, quàm amara est memoria tua hominì pacem habenti in substantiis suis (Eccli. 41) ! « O mort ! que ton souvenir est cruel à un homme

qui met tout son bonheur dans la jouissance de ses biens ! »

Quoniàm, cùm interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus (Psal. 48).

« Quand le riche viendra à mourir, il n'emportera pas ses richesses avec lui, et sa gloire ne l'accompagnera pas jusques au tombeau. »

Exibit spiritus ejus, et revertetur in terram suam : in illâ die peribunt omnes cogitationes eorum (Psal. 145). « Quand l'âme se séparera du corps, elle changera bien de sentiment. »

VIII^e MÉDITATION.

Des différentes dispositions d'un prêtre lâche ou déréglé, et d'un prêtre fervent et réglé, quand il faudra mourir et paroître devant Dieu au jugement particulier.

PREMIER POINT.

Des dispositions d'un prêtre lâche et déréglé, à l'heure de la mort.

CONSIDÉREZ que la mort d'un prêtre lâche et déréglé sera accompagnée de remords, de frayeur, de trouble, et peut-être de désespoir. La cause de ces tristes dispositions sera : 1^o la vue de tant de lumières auxquelles il a résisté, de tant de grâces qu'il a méprisées. Il étoit,

pour ainsi dire , à la source des grâces , en offrant si souvent le sacrifice de la messe , il ne tenoit qu'à lui d'y puiser ; Jésus-Christ, qu'il immoloit tous les jours , les lui offroit , et il n'a pas daigné les recevoir , ou , s'il les a reçues , ç'a été pour en abuser. Une partie de ces grâces qu'il a reçues avec tant d'abondance , auroient été capables de sanctifier plusieurs laïques , et bien loin de faire de lui un saint prêtre , elles n'ont pas même fait de lui un bon chrétien. Ah ! que cette vue des grâces dont un prêtre a abusé sera terrible pour lui ! elle sera plus terrible pour lui que la vue de ses péchés , ou plutôt la vue de ses péchés ne sera si terrible que par la vue de ces grâces , parce qu'en ayant tant reçu , il en sera plus coupable.

Secondement , ce qui épouvantera un mauvais prêtre , sera la vue de tant de moyens de son salut qu'il a négligés , et dont il a fait des obstacles à sa sanctification , par la négligence qu'il a eue à s'en servir , de tant de sacremens profanés , de tant de remèdes qu'il a changés en poison par sa mauvaise disposition , de tant de communions , dont il a fait des sacrilèges , de tant d'instructions qu'il a données aux autres , et dont il n'a pas profité , qui obligeront son juge de lui dire : *Ex ore tuo te judico, serve nequam.*

Mais ce qui sera le plus terrible pour lui sera la multitude des messes qu'il a célébrées , non-

seulement sans préparation , sans respect , sans attention , sans dévotion , mais encore avec des sens égarés , un esprit dissipé , un cœur impur , et une conscience souillée de plusieurs péchés : représentant d'une manière admirable dans ces divins mystères la personne de Jésus-Christ , et y ayant les dispositions d'un démon , faisant paraître du plus auguste , du plus saint et du plus redoutable mystère de notre religion , un mystère de profanation. Le saint prêtre Avila , voyant un jour dans le cercueil un jeune prêtre qui étoit mort après avoir dit sa première messe , s'écria : Ah ! mon frère , que tu serois heureux d'être mort quelques jours auparavant ; parce que tu n'aurois point eu à rendre compte au jugement de Dieu de la célébration d'une messe ! Quoi ! si le compte à rendre d'une seule messe paroissoit une chose si terrible à cet homme si saint et si éclairé , que sera-ce d'avoir à rendre compte de plusieurs milliers de messes à des gens qui ont si souvent et si indignement célébré ?

La troisième chose qui remplira un prêtre lâche et déréglé de frayeur et de défiance à l'heure de la mort , sera la vue du mal qu'il a fait , de tant de péchés et si graves qu'il a commis. Son juge lui fera voir ses péchés non plus dans les fausses lumières de ses sens et de ses passions , mais dans les lumières de la vérité. Il en jugera

comme Dieu en juge : quel changement de scène ! il verra ses péchés non plus obscurois par son ignorance , déguisés par sa passion , excusés par de vains prétextes , justifiés même par une raison séduite , mais tels qu'ils sont dans eux-mêmes , tels qu'ils sont dans le jugement de Dieu : il les verra non plus d'une manière générale et confuse mais revêtus de toutes leurs circonstances les plus noires , les plus aggravantes , les plus distinctes.

Le quatrième article sur lequel répondra le prêtre au jugement de Dieu, sera le bien même, ou qu'il n'a pas fait , ou qu'il n'a pas procuré. On lui fera rendre compte du bien qu'il n'a pas fait , et qu'il étoit obligé de faire. On demandera beaucoup, dit Jésus-Christ , à celui à qui on a donné beaucoup. *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo. Prout crescunt dona augentur rationes donorum* ; et on rendra de plus grands comptes, quand on a reçu de plus grands dons, dit saint Grégoire : à proportion des bienfaits , on exigera la reconnoissance ; et quels dons , quels biens n'a pas reçus un prêtre de la part de Dieu ? Ils sont en si grand nombre que le Seigneur seul qui en est l'auteur en connoît le prix et la multitude ; on ne demanda qu'un talent de profit à celui qui n'en avoit reçu qu'un, mais il fallut que celui qui en avoit reçu cinq en rapportât dix. Et quels talens le Seigneur n'a-

t-il pas confié aux prêtres, et quels profits n'en doit-il pas attendre? Ils doivent faire tout le bien qu'ils peuvent, et leur devoir là-dessus n'a point d'autres bornes que leur pouvoir; et quelle matière de compte et quel sujet de frayeur pour eux, si on le juge sur cette règle!

Mais non-seulement les prêtres rendront compte du bien qu'ils n'ont pas fait, mais encore du bien qu'ils n'ont pas procuré. Comme ministres de Jésus-Christ, ils ont une obligation essentielle de ménager ses intérêts, de procurer sa gloire, qui consiste à le faire connoître et aimer des hommes. Comme ses coadjuteurs dans l'ouvrage de la rédemption du genre humain et du salut des hommes, ils ne doivent rien épargner pour y travailler, ils sont responsables de tout le mal que font ceux qui leur sont confiés et qu'ils n'ont pas empêché autant qu'ils l'ont pu, et de tout le bien qu'ils n'ont pas fait, y étant obligés quand ils l'ont pu procurer. Ils sont encore responsables de toutes les âmes qu'ils ont laissées périr par leur négligence et par leur faute, mais bien plus, quand ils les ont perdus par leur mauvais exemple.

La vue de tous ces terribles objets remplira un prêtre lâche et déréglé dans le moment de la mort près de paroître devant Dieu, d'une étrange frayeur; de la frayeur il passera au trouble, du trouble à la défiance, et peut-être au désespoir

de la miséricorde de Dieu : car c'est assez l'ordinaire des prêtres ou lâches ou déréglés, de présumer beaucoup de la miséricorde de Dieu pendant la vie, et de craindre peu sa justice : mais de se défier beaucoup de la miséricorde de Dieu à la mort, et de s'abandonner à des frayeurs immodérées, mais frayeurs stériles et infructueuses, qui serviront à les troubler, et non pas à les convertir ; qui n'auront point d'autre effet que de les désespérer ou au moins de les décourager, et de leur ôter peut-être la liberté d'esprit dont ils auroient besoin pour employer le peu de temps qui leur reste à tâcher de réparer les désordres de leur vie passée, par la pénitence, et assurer par-là leur éternité.

Mais ce qui sera le plus accablant pour un prêtre déréglé, sera le doute terrible, mais trop bien fondé, qu'il aura s'il est dans la grâce de Dieu et dans la voie du salut, lorsqu'il se dira à lui-même : Je suis sûr que, dans peu d'heures, je m'en vais mourir et paroître au jugement de Dieu : je suis sûr que, si je ne suis point en grâce, je m'en vais tomber dans une éternité infiniment malheureuse ; et non-seulement je ne suis pas sûr d'être dans cet état de grâce, puisque les plus saints n'ont pas même une entière certitude là-dessus, mais je trouve encore, quand je viens à m'examiner, dans l'abus de tant de grâces, dans la lâcheté et le dérégle-

ment de ma vie , dans la multitude et la gravité de tant de péchés que je n'ai point expiés par la pénitence , dans l'insensibilité de mon cœur , dans le trouble de ma conscience , dans le peu de confiance que j'ai en Dieu , des raisons très fortes de douter positivement si je suis dans l'état de grâce. Que ce doute est effroyable pour un homme qui en prévoit les conséquences, qui ne sont rien moins qu'un malheur infini , qu'un malheur éternel ! Quelle tiédeur , quelle lâcheté , quel endurcissement peut tenir contre une si terrible réflexion ? ce sera le mien, Seigneur , si vous ne m'animez par votre grâce toute-puissante , si vous n'employez toute la force de votre bras pour me tirer du déplorable état où je me suis engagé.

SECOND POINT.

Des dispositions d'un prêtre réglé et fervent à l'heure de la mort.

CONSIDÉREZ premièrement que les prêtres réglés et fervens ne seront point tourmentés de la vue de leurs péchés , ou parce qu'ils n'en auront point commis de considérables , ou parce qu'ils les auront effacés par la pénitence , l'esprit leur rendant ce témoignage , qu'ils sont enfans de Dieu. Secondement , ils ne seront point affligés par la séparation des créatures , parce qu'ils s'en sont détachés pendant la vie , et qu'ils sont en-

core ravis de faire ce sacrifice à Dieu dans leur mort. Troisièmement, toutes les bonnes œuvres qu'ils ont faites se présenteront pour lors à eux, non pour être un sujet de vanité, mais pour leur être un sujet de confiance, dans l'assurance que ce Dieu de bonté, qui leur fait tant de grâce pendant la vie, ne les abandonnera pas à la mort, et voudra bien couronner ses miséricordes en couronnant leurs bonnes œuvres. Quatrièmement, le souvenir de tant d'âmes dont un bon prêtre a procuré le salut, lui sera comme un gage assuré du sien, selon la promesse de Dieu même, et lui sera le sujet d'une grande consolation. Cinquièmement, d'un côté le crucifix qu'il tiendra alors, et auquel il a tâché de se conformer; et de l'autre, la vue des bontés de la sainte Vierge pour lui, et des faveurs qu'il a reçues par son intercession pour y avoir mis son espérance, sera un grand motif et un grand sujet de consolation. Sixièmement, Notre-Seigneur ne manque guère de donner en ce moment aux fidèles une paix intime et profonde qui diminue les frayeurs de la mort.

Enfin, comme les âmes ferventes ont un amour très ardent pour Jésus-Christ, auquel ensuite elles souhaitent passionnément d'être unies, cela fait qu'elles attendent la mort avec joie, et quelquefois avec une impatience qui va jusqu'aux transports, comme il est arrivé à tant

de saints , et disent avec l'épouse : *Veni , Domine Jesu.*

La conclusion qu'il faut tirer de tout ceci , est qu'il faut penser tout de bon à servir Dieu avec plus de ferveur , puisque c'est l'unique moyen de nous procurer une douce mort. Il n'y a personne qui , à ce dernier moment , ne voulût avoir vécu dans la mortification de ses passions et de ses sens , et dans un entier détachement et un parfait mépris du monde , dans la retraite , dans l'exercice de la pénitence , enfin dans la pratique continuelle des vertus chrétiennes et des bonnes œuvres propres de son état. Que ne faisons-nous donc à présent ce que nous voudrions avoir fait alors ? Hélas ! quel regret aurons-nous d'avoir si mal usé du pouvoir que nous avons de bien faire et d'acquérir les vertus qui nous seroient d'un si grand secours ! Quelle douleur , et peut-être quel désespoir , de nous voir dans l'impuissance de réparer notre faute , et d'être réduits à d'inutiles regrets !

Mettez-vous devant les yeux la mort de tant de saints dont vous avez lu l'histoire , et de tant de personnes ferventes , de tant de vertueux ecclésiastiques , que vous avez vus mourir saintement : quelle paix , quelle douceur , quelle joie ! Pouvez-vous , en voyant ces exemples , ne pas vous écrier avec le prophète : Que mon âme meure de la mort des justes , et que ma fin soit

semblable à la leur ! Mais est-il juste de vouloir vivre de la vie des pécheurs , et mourir de la mort des saints ? d'avoir la conduite des lâches, et prétendre à la récompense des fervens ? Faites-moi donc la grâce, Seigneur , de vivre avec ferveur , afin que je meure avec paix ; de vivre dans une vigilance et une crainte continuelles, afin que je meure dans une ferme confiance de vous posséder pendant toute l'éternité.

Timenti Dominum bene erit in extremis (Eccl. 1). » Celui qui craint Dieu , se trouvera heureux à la mort. »

Beati mortui qui in Domino moriuntur à modò jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus (Ap. 14). « Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur , puisque l'esprit de Dieu les assure que la mort ne sera pour eux qu'un repos !

Moriatur anima mea morte justorum , et fiant novissima mea horum similia (Num. 25). « Que mon âme meure de la mort des justes , et que ma fin soit semblable à la leur. » .

IX. MÉDITATION.

De l'enfer.

Pour premier prélude, vous vous imaginerez une grande caverne dans le centre de la terre,

toute remplie de feu , où vous regarderez les damnés qui y sont tous pénétrés de ce même feu : vous entendrez leurs cris , leurs hurlemens et leurs blasphèmes.

Pour second prélude, vous demanderez à Dieu qu'il vous fasse si bien concevoir la grandeur de ces peines , que vous preniez une résolution très forte de tout faire pour les éviter.

PREMIER POINT.

Des qualités des peines de l'enfer.

CONSIDÉREZ que toutes les qualités des peines des damnés se peuvent réduire à trois : elles sont universelles, elles sont continuelles, et elles sont éternelles.

Elles sont universelles : il n'y a ni partie dans leurs corps , ni faculté dans leurs âmes qui ne soit tourmentée. Leurs yeux sont tourmentés par ces ténèbres effroyables , auxquelles ils sont condamnés pour toute l'éternité ; leurs oreilles, par les cris de rage et de désespoir, par les hurlemens et les blasphèmes des damnés ; leur goût , par une faim et une soif enragées ; leur odorat , par des puanteurs insupportables ; leur toucher, par l'ardeur d'un feu qui les brûlera sans les éclairer, sinon autant qu'il faut pour leur faire voir les auteurs et les instrumens de leurs supplices ; d'un feu qui les dévorera sans

les consumer ; d'un feu , qui non-seulement brûlera leurs corps , mais qui portera son activité jusque sur leurs âmes ; d'un feu qui proportionnera son ardeur à la grandeur , à la multitude et à la qualité de leurs crimes ; enfin , d'un feu en comparaison duquel le feu d'ici-bas le plus ardent n'est qu'un feu en peinture.

Leur imagination sera tourmentée par des spectres horribles. Leur appétit sera déchiré de mille passions cruelles , de honte , de douleur , de crainte , de tristesse , de repentir , de rage et de désespoir. Leur mémoire sera tourmentée par le souvenir des grâces dont ils ont abusé , et des péchés qu'ils ont commis. Leur volonté sera tourmentée par une opposition continuelle de désirs contraires les uns aux autres. Quel plus grand malheur , dit saint Bernard , que de vouloir toujours ce qui ne sera jamais , qui est d'être délivré de sa peine ; et de ne vouloir jamais ce qui sera toujours , qui est de souffrir ? Enfin , l'entendement sera tourmenté par l'application qu'il aura sans cesse à son mal , par les tristes et inutiles réflexions qu'il y fera par la vue d'une éternité tout entière de supplices qu'il regardera continuellement , et dont il sera toujours occupé , mais surtout par la privation de Dieu. Sa possession devrait faire son souverain bonheur , et sa perte fera son souverain malheur. Il s'est volontairement séparé de lui pour s'atta-

cher à la créature , et c'est ce qui a fait son crime ; et il sera malgré lui attaché à la créature et séparé du Créateur, et c'est ce qui sera pendant toute l'éternité son plus grand supplice. Après cela ne puis-je pas bien m'écrier avec le prophète : *Quis novit potestatem iræ tuæ ?* Hé ! qui est-ce, Seigneur, qui pourra comprendre la grandeur et la puissance de votre colère ?

Secondement , ces peines sont continuelles , sans la moindre interruption : parce que ni Dieu, qui est l'auteur de leurs supplices, ni les démons, qui en sont les exécuteurs, ne se lassent point ; et qu'eux, qui en sont le sujet , subsistent toujours. L'enfer sera à chaque instant de l'éternité ce qu'il est au moment qu'une âme y est précipitée. On refusera pendant l'éternité entière à ce riche malheureux de l'Évangile une seule goutte d'eau pour soulager sa soif ; c'est cependant un bien léger soulagement.

Troisièmement , elles seront éternelles. Une piquûre d'épingle , une posture un peu gênante , enfin le moindre mal , deviendrait un grand mal , et un mal insupportable , s'il étoit éternel. Que sera-ce donc de l'assemblage des maux que nous venons de décrire , s'ils sont éternels ? C'est cette éternité proprement qui fait l'enfer , quand les damnés viennent à penser qu'après autant de millions d'années qu'il pourroit tenir de grains de sable entre le ciel et la terre , ils

ne feront encore que commencer à souffrir.

O éternité, abîme sans fond, étendue sans bornes ! O éternité d'un enfer ! que les hommes pensent peu à toi ! C'est pour cela qu'ils s'exposent si légèrement à tous les malheurs qui te suivent, et dont ils ne comprendront la grandeur, que quand ils en seront accablés sans ressource.

SECOND POINT.

Réflexions sur ces vérités.

PREMIÈRE réflexion. Il faut que le péché mortel soit quelque chose d'épouvantable, puisqu'un Dieu infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon, qui a aimé les hommes jusqu'à vouloir mourir pour eux sur une croix, condamne les mêmes hommes pour un seul péché mortel à des supplices si horribles, et cela pour une éternité. Aviez-vous conçu jusques ici ce que c'est qu'un péché ? Apprenez-le par la considération du feu de l'enfer :

Seconde réflexion. Y a-t-il un homme au monde qui, pour acheter un royaume, voulût s'exposer à endurer le supplice du feu pendant huit jours ? Y a-t-il un homme qui, après un quart d'heure de ce tourment, ne retirât sa parole, s'il l'avoit donnée ? Et néanmoins des gens qui croient être raisonnables s'exposent tous

les jours sans réflexion à brûler dans un feu dévorant, qui est le dernier effet de la colère de Dieu ; et à y brûler non pas pour un mois ou pour une année, mais pendant une éternité. Peut-on concevoir un aveuglement plus grand et une stupidité plus étrange ? Un plaisir d'un moment, un petit point d'honneur, un léger intérêt, nous touchent plus que la perte irréparable de notre âme. En vérité, ou les hommes ne croient pas l'enfer, ou ils sont insensés de craindre tant les moindres maux, de prendre tant de précautions pour les éviter, et de craindre si peu le souverain mal, qui est la damnation éternelle !

Troisième réflexion. Combien de fois avez-vous mérité l'enfer ? Autant de fois que vous avez commis un péché mortel. Combien y en a-t-il qui n'en ont jamais tant commis que vous, qui, actuellement brûlent dans les enfers ? D'où vient que Dieu a fait ce discernement entre vous et eux ? D'où vient qu'il les a traités avec tant de sévérité, et vous avec tant de miséricorde ? L'aviez-vous mérité ? non : vous n'aviez mérité que des peines, et des peines éternelles. Quelles obligations n'avez-vous donc pas à cette miséricorde ? Quels sentimens d'amour et de reconnaissance ne devez-vous pas concevoir ? Vous devez dire avec le prophète : *Misericordias Domini in æternum cantabo* : je bénirai à jamais les miséricordes du Seigneur ? Si , par impossible ,

Dieu délivroit un damné de l'enfer, quelle obligation ce damné n'auroit-il point à Dieu? Lui en avez-vous moins, de vous avoir empêché de tomber en enfer! Et seriez-vous moins obligé à un homme qui vous empêcheroit d'aller en prison, lorsqu'on vous y traîneroit, qu'à celui qui vous en délivreroit, après qu'on vous y auroit mis?

Ah! que la vue du feu d'enfer est capable d'allumer le feu du divin amour dans un cœur qui n'est pas tout-à-fait insensible!

Quatrième réflexion. Un homme que Dieu auroit délivré de l'enfer auroit-il de la peine à faire une pénitence qu'on lui imposeroit au lieu de l'enfer? quelque rude qu'elle fût, ne la trouveroit-il pas douce et légère? Et ne devez-vous donc pas avoir le même sentiment? Tout est léger et doux, dit saint Bernard, à un homme qui a mérité et médité l'enfer.

Cinquième réflexion. Dieu vous a tellement délivré de l'enfer, que vous êtes toujours en danger d'y tomber : et rien ne peut vous assurer que vous n'y tomberez pas ; les plus saints mêmes ne l'ont pas, cette assurance. Ne devez-vous donc pas craindre, veiller, et prendre toutes les précautions les plus sûres pour éviter ce malheur? On ne sauroit trop faire ni trop souffrir pour se garantir de l'enfer. Si on proposoit à un homme de se retirer dans une aspreuse solitude, de s'enfermer tout vivant dans

un tombeau , de s'y condamner à un silence et à un jeûne perpétuel, et à y passer sa vie dans les gémissemens , dans les larmes , et dans les exercices continuels de la pénitence la plus horrible , et qu'on lui ajoutât que c'est là un moyen sûr, mais aussi l'unique , d'éviter l'enfer, il n'y a point d'homme raisonnable qui dût balancer un moment pour accepter ce parti ; car enfin quelle comparaison y a-t-il entre ces pénitences et ces austérités, quelque excessive qu'elles paroissent , et des peines infinies , et des peines éternelles ? et on vous demande infiniment moins pour éviter ce malheur. On vous demande un peu de courage pour rompre avec cette personne dont le commerce vous est si funeste ; pour éviter cette occasion si dangereuse ; pour faire violence à cette passion qui vous engage dans tant de péchés ; pour mortifier un peu cette chair rebelle ; pour réprimer ces sens si déréglés ; pour vous exercer dans la pratique des bonnes œuvres et des vertus qui vous conviennent ; pour vous adonner à la pratique de la pénitence : et vous ne pouvez vous y résoudre ! Quel aveuglement ! quelle folie ! En a-t-on de pareilles dans d'autres matières ? et pourtant il s'agit d'une éternité.

Sixième réflexion. Un mauvais prêtre se doit bien persuader que l'enfer est un supplice plus inévitable pour lui que pour un laïque, et qu'il

sera beaucoup plus rigoureux. Il est plus inévitable pour lui : car comme ses péchés sont plus griefs , parce qu'ils sont accompagnés de plus de malice et de plus d'ingratitude , ils ne manquent pas d'attirer une plus grande soustraction de lumières et de grâces : cette soustraction est suivie de l'aveuglement de l'esprit et de l'endurcissement du cœur qui rendent la conversion très difficile, et mènent un prêtre à l'impénitence finale : et à quoi aboutit l'impénitence finale , sinon à l'enfer ?

Le supplice de l'enfer sera aussi plus rigoureux pour les prêtres que pour les laïques, parce que la rigueur des peines doit avoir rapport à la grièveté des péchés ; et puisque les prêtres sont plus coupables , ils doivent être plus sévèrement punis. La grandeur de leurs peines sera donc proportionnée et à la grandeur de leurs péchés , et à la grandeur de leur dignité qu'ils ont déshonorée, et à la grandeur des grâces qu'ils ont reçues, dont ils ont abusé, et à la grandeur de leurs obligations qu'ils n'ont pas remplies ; et si Dieu se sert de ces règles dans les vengeances qu'il tirera des prêtres dans l'enfer, jusqu'où n'iront pas leurs tourmens ?

Le caractère dont ils ont été honorés , qui, étant ineffaçable, subsistera toujours, ne servira qu'à animer l'ardeur des flammes et la rage des démons, qui leur insulteront et leur reproche

ront que, les ayant surpassés par l'élévation de leur dignité, et par la multitude des grâces qu'ils ont reçues, et par leur ingratitude, il est bien juste qu'ils les surpassent par la grandeur de leurs peines.

Ah ! Seigneur, ne permettez pas que ce malheur m'arrive, et que la bonté que vous m'avez témoignée, en m'appelant à un état si élevé et si saint, soit l'occasion de ma perte. Tranchez donc, Seigneur, coupez, brûlez, accablez mon âme et mon corps des maux les plus cruels dans cette vie, pourvu que vous m'épargniez les maux de l'éternité.

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis (Isai. 33, 34)? « Qui pourra demeurer dans un feu dévorant? Qui de vous autres pourra supporter les ardeurs d'un feu éternel? »

Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat (Greg.). « Le plaisir passe en un moment, mais la peine qui suit ce plaisir dure une éternité. »

Nulla ibi satis magna securitas, ubi periclitatur æternitas. « On ne sauroit trop prendre de sûretés, quand il s'agit d'une éternité. »

III^e CONSIDÉRATION.

Sur le sacrifice de la messe.

I. RIEN n'est plus important , si on veut entrer dans les dispositions requises pour célébrer dignement la messe, que d'avoir une haute idée de cet auguste et redoutable mystère , et pour cela d'en connoître la nature, la dignité et l'excellence, et quels en doivent être les fruits, et la fin ; et c'est ce que nous tâcherons de traiter un peu plus à fond dans cette considération.

II. Il ne peut y avoir de religion sans quelque culte qu'on rende à Dieu, ni de culte parfait sans sacrifice, ni de sacrifice parfait, si on n'offre à Dieu une victime digne de lui. L'homme pouvoit se sacrifier à Dieu; mais étant aussi vil qu'il est, il n'étoit pas une victime digne de Dieu; il n'y avoit qu'un Dieu qui pût être une victime digne de Dieu; mais Dieu ne pouvant ni souffrir ni mourir, il ne pouvoit pas être sacrifié; il falloit un Homme-Dieu pour être une victime digne de Dieu; et c'est pour cela que le Verbe éternel, qui est Dieu, s'est fait homme, et qu'en mourant sur la croix et se sacrifiant lui-même à la gloire de son Père il lui a offert une victime digne de lui, un sacrifice d'une

vertu infinie. *Semetipsum obtulit hostiam Deo*, dit saint Paul, ayant été dans cette disposition de demeurer sur la croix jusqu'à la fin du monde pour perpétuer son sacrifice, s'il eût été nécessaire pour la gloire de son Père : mais comme cela n'étoit ni nécessaire ni même expédient, il a trouvé le moyen de perpétuer en quelque façon son sacrifice, en instituant le sacrifice de la messe, par une invention admirable, qui ne peut être l'effet que d'une bonté, d'une sagesse et d'une puissance infinies.

III. La messe est donc un véritable sacrifice, et le même que celui qui a été offert sur le Calvaire. Il est un véritable sacrifice, puisque toutes les conditions qui se trouvent enfermées dans la définition du sacrifice lui conviennent. Car le sacrifice est une oblation d'un don visible offert à Dieu seul, par un ministre légitime, avec cérémonie et changement de ce don, selon l'institution divine, pour reconnoître le souverain domaine de Dieu et la dépendance absolue et universelle que nous avons de lui. Tout cela convient parfaitement au sacrifice de la messe.

1° L'oblation du don que nous offrons, qui est le corps et le sang de Jésus-Christ, est visible et sensible par les espèces du pain et du vin qui se voient et se touchent. 2° Il y arrivé du changement, puisque, par les paroles de la consécration, le pain se change au corps de Jésus-

Christ, et le vin à son sang par une véritable transsubstantiation. 3° Ce sacrifice est offert à Dieu seul ; car quoiqu'on puisse offrir le sacrifice en l'honneur des saints, on ne le peut offrir aux saints. 4° Celui qui peut offrir ce sacrifice est le seul prêtre qui, par l'ordination, devient ministre légitime de Dieu pour offrir ce sacrifice. 5° Il est institué de Dieu, c'est-à-dire par Jésus-Christ, Homme-Dieu, qui l'institua dans la cène, lorsqu'il dit à ses apôtres : *Hoc facite in meam commemorationem*. Enfin, la fin de ce sacrifice est d'honorer Dieu, de reconnaître son souverain domaine et la dépendance absolue et universelle que nous avons de lui ; ce qu'il opère d'une manière admirable.

IV. Le sacrifice de la messe est le même sacrifice que Jésus-Christ offrit à son Père sur le Calvaire ; c'est ce que nous enseigne saint Paul au chapitre 11 de sa première épître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne*. Car, 1° c'est la même victime qui est offerte et sur le Calvaire et sur l'autel. Ceci est mon corps, dit Jésus-Christ dans la cène, en instituant le sacrement d'eucharistie, le même qui sera livré pour vous à la mort. Ceci est mon sang, le même qui sera répandu pour vous. 2° C'est le même sacrificateur, Jésus-Christ,

Homme-Dieu; le même, dit saint Chrysostôme, qui a offert le sacrifice sur le Calvaire est celui qui l'offre sur l'autel. Nous ne sommes, nous autres prêtres, que les ministres de cet invisible sacrificateur; c'est lui-même qui offre le sacrifice, et qui opère le changement qui doit arriver en tout sacrifice. *Qui tunc fecit in illâ cœnâ, nunc quoque facit. Nos ministrorum tenemus locum; ipse est qui sanctificat et immutat. (Chrys.)* C'est pourquoi, ajoute ce Père, quand vous voyez le prêtre à l'autel, qui offre le sacrifice de la messe, ne vous arrêtez pas à ce qui frappe vos yeux, mais considérez la main du Seigneur qui opère invisiblement. 3° Le sacrifice de la croix et celui de la messe ont les mêmes fins, qui sont d'honorer Dieu, de satisfaire pour les péchés du monde, de demander à Dieu les grâces dont nous avons besoin, et de le remercier de celles que nous avons déjà reçues. 4° Le sacrifice de la messe a la même vertu que celui de la croix. Jésus-Christ sur la croix, dit saint Jean, est une victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais encore pour les péchés de tout le monde. Saint Chrysostôme, parlant du sacrifice de la messe, dit que le prêtre qui l'offre, l'offre pour tout l'univers en qualité d'ambassadeur de Jésus-Christ et de médiateur entre Dieu et les hommes : *Pro universo orbe terrarum legatus intercedit, et precatur-*

que apud Deum. Enfin , le sacrifice de la croix est la mort réelle de Jésus-Christ, qui est représentée dans la messe par un sacrifice non sanglant, et une mort que les théologiens appellent mystique , ou en représentation , parce qu'en vertu de la consécration, le corps est mis séparément sous les espèces du pain , et le sang séparément sous les espèces du vin , pour représenter la séparation réelle du sang de Jésus-Christ d'avec son corps, qui est arrivée dans sa mort.

V. Mais si la ressemblance et les rapports qui se trouvent entre le sacrifice de la messe et le sacrifice de la croix , nous convainquent de son excellence , et relèvent si fort sa gloire , les différences qui s'y trouvent , n'y contribuent guère moins. 1° Le sacrifice de la croix ne s'est offert que dans un lieu , c'est à-dire sur le Calvaire : le sacrifice de la messe s'offre dans tous les lieux du monde où Jésus-Christ est connu, selon la prophétie de Malachie : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio (munda Malach. 1)*. 2° Le sacrifice de la croix ne s'est offert qu'une fois : celui de la messe s'offre tous les jours et à tous les momens ; c'est ce sacrifice perpétuel dont parle Daniel, et qu'il appelle *juge sacrificium*. Et la raison de ceci est que le sacrifice de la croix étant suffisant pour la rédemption du monde entier , il n'est

point nécessaire de le réitérer; mais comme celui de la messe est une application de celui de la croix, il se peut et se doit souvent réitérer.

3° Le sacrifice de la croix n'a duré que peu d'heures, et celui de la messe durera jusqu'à la consommation des siècles, selon la promesse de Jésus-Christ qui, pour cela, est appelé le Prêtre éternel : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. 4° Dans le sacrifice de la croix le corps de Jésus-Christ, qui y fut immolé, étoit passible et mortel : dans le sacrifice de la messe il est impassible et immortel. 5° Le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, parce que la victime qui y fut offerte, fut, comme nous l'avons dit, immolée par une mort réelle, par l'effusion de tout son sang; et le sacrifice de la messe est un sacrifice non sanglant, parce que la victime qui y est offerte est toujours immolée et toujours conservée, pour pouvoir être toujours offerte à Dieu. Enfin, le sacrifice de la croix fut l'effet du crime le plus horrible qui se pouvoit commettre, c'est-à-dire du déicide : le sacrifice de la messe s'accomplit par l'action la plus sainte, la plus glorieuse à Dieu, la plus méritoire pour l'homme, qui soit dans notre religion.

VI. Il y avoit quatre sortes de sacrifices dans l'ancienne loi. Le premier étoit l'holocauste par lequel la victime étoit entièrement détruite,

qu'on offroit uniquement pour honorer Dieu , pour rendre hommage à sa grandeur , et reconnoître son souverain domaine. Le second étoit le sacrifice propitiatoire, institué pour demander pardon à Dieu de ses péchés , pour apaiser sa colère et satisfaire à sa justice. Le troisième étoit l'eucharistique, établi pour reconnoître la libéralité de Dieu et le remercier de tous les biens qu'on reçoit continuellement de lui. Enfin , le quatrième étoit impétratoire , institué pour obtenir de Dieu les biens dont on avoit besoin. Le sacrifice de la messe renferme d'une manière éminente la vertu et l'excellence de ces quatre sacrifices.

VII. Le sacrifice de la messe est un parfait holocauste où la victime est entièrement immolée pour honorer Dieu de la manière du monde la plus parfaite. Dieu est digne d'une gloire infinie , parce qu'il est infiniment grand et infiniment parfait. Il se rend à lui-même , au-dans de lui-même , cette gloire infinie , parce qu'il se connoît et s'aime infiniment ; mais les créatures ne pouvoient lui procurer au-dehors une gloire digne de lui , parce qu'étant très bornées dans leur essence , dans leur vertu , et dans leur action , elles ne pouvoient lui procurer qu'une gloire très bornée et par conséquent très imparfaite et très indigne de lui. Il a donc fallu qu'un Dieu se fit homme pour procurer à

Dieu au-dehors de lui une gloire proportionnée à sa grandeur, en lui offrant une victime digne de lui, c'est-à-dire un Homme-Dieu qui, par le sacrifice de sa vie et de sa gloire, l'honorât autant qu'il mérite d'être honoré. C'est ce qu'il a fait sur le Calvaire, et ce qu'il fait tous les jours sur nos autels. En effet, si la gloire que Dieu reçoit du sacrifice se tire de quatre choses, de la dignité de celui qui l'offre, de l'excellence de la victime qu'on offre, de la manière dont on l'offre, et enfin de l'affection avec laquelle on l'offre, combien Dieu n'est-il pas honoré par le sacrifice de la messe? Premièrement, celui qui offre le sacrifice, est un Homme-Dieu égal en toutes choses à son Père, qui est le principal sacrificateur, dont le prêtre n'est que le ministre. Secondement, il est en même temps lui-même et le sacrificateur et la victime. Troisièmement, il offre ce sacrifice de la manière du monde la plus parfaite, en se mettant dans un état de mort, et se réduisant à une espèce d'anéantissement. Enfin, il offre ce sacrifice à son Père avec un amour infini, avec un désir ardent de se sacrifier entièrement à la gloire de son Père et au salut des hommes : *Desiderio desideravi manducare hoc pascha*, dit-il lui-même.

VIII. Les conséquences qu'on peut tirer de là sont d'une grande instruction, et nous font

bien sentir quel est le prix, quelle est la vertu de ce sacrifice, et quel en doit être le fruit. Il s'ensuit de là : premièrement, que le sacrifice de la messe honore Dieu autant qu'il mérite d'être honoré; secondement, qu'une seule messe rend plus de gloire à Dieu que n'en peuvent rendre à Dieu tous les anges et tous les hommes unis ensemble, quand ils sacrifieroient à sa gloire tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils possèdent. Troisièmement, que les prêtres doivent s'estimer très heureux et très glorieux, de pouvoir honorer Dieu autant qu'il le mérite, en célébrant la messe. Quatrièmement, que les prêtres doivent faire tous leurs efforts pour se mettre en état de célébrer tous les jours la messe, puisque, y manquant, ils privent Dieu d'une si grande gloire. Cinquièmement, que c'est une indignité épouvantable de déshonorer Dieu dans l'action qui doit l'honorer davantage, comme font ceux qui célèbrent la messe ayant un péché mortel sur la conscience, ou au moins sans respect, sans dévotion, et sans attention. Il s'ensuit enfin, que les prêtres ne sauroient apporter trop de soin pour se préparer à la célébration de la sainte messe; qu'ils ne sauroient avoir trop de pureté, de respect, de ferveur et de charité, pour approcher de ces redoutables mystères. Et en effet, si Dieu ordonne aux prêtres de l'ancienne loi, quand ils approchoient du sanctuaire où

étoit l'arche d'alliance , d'être dans la frayeur et dans un saint tremblement : *Pavete ad sanctuarium meum* ; quelle doit être la frayeur et le tremblement des prêtres , quand ils approchent des saints autels dont l'arche n'étoit qu'une imparfaite figure ?

IX. Le sacrifice de la messe n'est pas seulement un holocauste institué pour honorer Dieu , mais encore un sacrifice eucharistique institué pour remercier Dieu de ses bienfaits. Nous avons des obligations infinies à Dieu , mais pauvres et impuissans que nous sommes , nous nous trouvons réduits à la nécessité d'être des ingrats ou au moins de ne lui pouvoir assez marquer notre reconnoissance : le sacrifice de la messe nous délivre de cette fâcheuse nécessité. Nous offrons à Dieu , en célébrant la messe , un présent digne de lui , puisque , pour lui marquer notre reconnoissance , nous lui offrons pour victime un Homme-Dieu : il s'ensuit de là premièrement , que ce présent non-seulement égale , mais surpasse tous les dons qu'il nous a faits , si ce n'est celui par lequel il nous a donné son Fils. Deuxièmement , que cette offrande que nous lui faisons de son propre Fils , étant véritablement à nous , puisque , comme il nous assure lui-même , le Père éternel nous l'a véritablement donné , nous pouvons le lui offrir comme un bien propre , pour lui marquer notre

reconnoissance. Troisièmement, que nous nous acquittons par-là non-seulement avec plénitude, mais encore avec surabondance, de toutes les obligations que nous avons à Dieu, quelque grandes et quelque nombreuses qu'elles soient. Que peut-il exiger de nous qui vaille mieux qu'un Homme-Dieu que nous lui offrons?

X. Mais non-seulement le sacrifice de la messe est eucharistique pour remercier Dieu de toutes les grâces que nous avons reçues de lui, mais encore impétratoire, pour obtenir celles dont nous avons besoin. Hélas ! jusqu'où ne vont pas nos besoins ? mais aussi jusqu'où ne va pas la vertu des mérites de Jésus-Christ, qui nous sont appliqués dans le sacrifice de la messe ? Si cela est, jusqu'où ne pouvons-nous pas porter les mouvemens de notre confiance ? si nous manquons de quelque chose, c'est que nous manquons de confiance dans les mérites de Jésus-Christ.

XI. Enfin, le sacrifice de la messe est propitiatoire, parce qu'il est offert à Dieu pour apaiser sa colère et attirer sa miséricorde, en satisfaisant à sa justice, et nous obtenir le pardon de nos péchés, par la vertu du sang de Jésus-Christ, que les prêtres offrent dans la messe, et de ses satisfactions qui sont d'une valeur infinie, et qui nous y sont appliquées. Il s'ensuit de là, 1^o que, quelque griefs et quelque nom-

breux que soient nos péchés, quand nous lui offrons le sacrifice de la messe, nous lui offrons une satisfaction non-seulement suffisante, mais encore surabondante; parce que, quelque grande que soit la malice de nos péchés, elle est absolument finie, et la vertu des satisfactions de Jésus-Christ est infinie, quoique l'application en soit toujours finie. Il s'ensuit, en second lieu, que, quand tous les hommes souffriraient jusqu'à la fin du monde tous les tourmens des martyrs pour l'expiation de leurs péchés, tous ces tourmens n'auroient pas tant de vertu pour satisfaire à la justice de Dieu qu'une seule messe dans laquelle les satisfactions de Jésus-Christ, qui sont d'une valeur infinie, nous sont appliquées. Il s'ensuit, troisièmement, que, quand le monde seroit rempli d'hommes coupables de tous les plus grands crimes, redevables à la justice de Dieu de toutes les peines, une seule messe aurait une vertu plus que suffisante pour expier tous ces crimes, pour satisfaire pour toutes les peines. Si Dieu n'abîme pas encore le monde par un déluge universel, pour arrêter le déluge des crimes qui semblent avoir inondé tout l'univers, c'est que Jésus-Christ, qui est tous les jours offert en qualité de victime dans le sacrifice de la messe, retient les effets de la colère de Dieu, et arrête les foudres qu'il est près de lancer sur les têtes

criminelles. Il s'ensuit, en quatrième lieu, qu'une seule messe honore plus Dieu que tous les crimes du monde ne le déshonorent. Quel sujet de consolation n'est-ce pas pour un vertueux prêtre, qui aime Dieu, de pouvoir contribuer à un si grand bien en célébrant la messe ! il s'ensuit enfin que c'est un grand crime, et l'abomination de la désolation dans le lieu saint, de voir un prêtre célébrer indignement, et faire l'outrage le plus sanglant qu'il puisse faire à Dieu, par l'action même qui est la plus propre pour l'honorer, et d'irriter Dieu dans le temps même que Jésus-Christ se sacrifie pour l'apaiser.

LECTURE POUR LE TROISIÈME JOUR.

De l'Écriture sainte, le chapitre v du livre de la Sagesse, et le chapitre xvi de saint Luc.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chapitres xxiii et xxiv du 1^{er} livre.

De la Manière de se préparer à la mort pendant la vie, du Père Nepveu, les 6^e, 7^e et 8^e vérités, et la 3^e considération.

De la Guide des pécheurs de Grenade, chapitres vii, viii et x du 1^{er} livre.

QUATRIÈME JOUR.

DU RETOUR DE L'ÂME A DIEU PAR LA PÉNITENCE.

IL est difficile qu'une âme qui a bien conçu l'obligation qu'elle a de tendre continuellement à Dieu comme à sa fin dernière , qui a considéré les obstacles qui l'en ont détournée , et qui a connu le malheur et les sujets funestes de ses égaremens , ne soit touchée d'un désir sincère de retourner à Dieu : ce qu'elle ne peut faire que par la pénitence. Et ce sera l'occupation de ce quatrième jour , et le sujet des trois méditations suivantes.

La première sera de la nécessité de la pénitence.

La deuxième fera voir combien cette nécessité de la pénitence est universelle.

Et la troisième apportera les motifs de la pénitence.

X^e MÉDITATION.

De la nécessité de faire pénitence pour retourner à Dieu.

LE sujet de cette méditation se prend de la parabole qui est au chapitre 13 de saint Luc , où il est dit que le père de famille , étant venu chercher du fruit dans un figuier qu'il avoit planté dans sa vigne , et n'y en ayant point trouvé , il ordonna au vigneron de le couper. Mais le vigneron lui répondit : Seigneur , laissez-le encore cette année , je le cultiverai ; et si mes soins sont inutiles , je le couperai.

Le premier prélude sera de repasser cette parabole dans son esprit.

Le second de demander à Dieu d'en pénétrer le sens et d'en profiter.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'ayant été mis au monde comme un arbre non-seulement stérile , mais encore gâté et corrompu par le péché originel , et qui n'étoit propre qu'à être jeté au feu de l'enfer , Dieu , par une miséricorde singulière , et par les secrets ressorts d'une providence tout aimable , vous préférant à une infinité d'autres créatures ,

vous a pour ainsi dire transplanté dans l'Eglise, non-seulement pour vous faire un de ses enfans, en vous faisant chrétien par le baptême, mais encore pour vous faire un de ses ministres, en vous élevant à la dignité de prêtre, en vous imprimant cet auguste caractère, et qu'il vous y a mis comme dans un champ fertile, pour y travailler non-seulement à votre propre sanctification, mais encore à celle des autres, en rapportant les fruits de toutes les vertus, et les faisant rapporter à tous les fidèles, dont le père de famille vous a confié la culture.

Considérez que cette terre où vous avez été transplanté, est une terre sainte, cultivée par les travaux, et arrosée des sueurs et du sang même d'un Homme-Dieu; continuellement échauffée des rayons de ce divin soleil de justice; enfin qui, avec la même culture que vous avez, a porté et porte encore tous les jours de beaux arbres, c'est-à-dire de grandes âmes, de bons prêtres, de vertueux pasteurs, de saints prélats, qui pratiquent d'excellentes vertus, qui font toutes sortes de bonnes œuvres, et travaillent avec un zèle infatigable à cultiver la vigne du Seigneur, et à y élever quantité de belles plantes, qui portent les fruits de toutes les vertus. Ensuite, repassant sur toute votre vie, vous reconnoîtrez que vous avez été semblable au figuier dont il est parlé dans la parabole; que votre âme est

stérile en bonnes œuvres ; que vous n'avez point acquis les vertus propres de votre état ; que vous avez négligé la plupart de vos devoirs ; que, bien loin de travailler au salut des autres, comme vous y étiez obligé par votre profession, vous avez abandonné le soin du vôtre ; que vous vous êtes contenté de porter des feuilles, c'est-à-dire d'avoir de beaux dehors, qui ont trompé les hommes, et qui vous ont peut-être trompé vous même, vous faisant prendre les effets du respect humain, ou d'un naturel heureux, ou d'une ambition cachée, pour une véritable vertu : enfin, que vous vous êtes comporté dans toute votre conduite, comme si vous n'aviez eu à contenter que les créatures, qui se prennent par les apparences, et non pas Dieu, qui pénétre jusqu'au fond du cœur. Jésus-Christ est venu souvent vous visiter, pour voir s'il ne trouveroit point en vous quelque fruit de pénitence ; il a toujours été trompé dans son attente, n'ayant trouvé que des feuilles ou des fruits semblables à ceux de Gomorrhe, qui sous une belle écorce, ne cachaient que de la pourriture et des cendres. N'a-t-il donc pas sujet de vous faire les mêmes reproches qu'il fait à sa vigne chez le prophète ? *Qu'ai-je pu faire à ma vigne, dit-il, que je n'aie pas fait ? Après le soin que j'avais apporté à la cultiver, j'avais sujet d'attendre d'elle de bons raisins ; et elle n'a produit que quelques méchants raisins*

sauvages (*Isa. c, 3*). Que pouvez-vous répondre à de si justes reproches ?

Ah ! Seigneur, je l'avoue, je n'y puis répondre que par une humble confession de mon ingratitude ; je n'y puis répondre que par ma douleur et par mes larmes. J'espère, Seigneur, que, comme c'est vous qui m'inspirez ces sentimens , vous ne permettrez pas qu'ils soient inefficaces : j'espère aussi que, comme c'est vous qui faites couler ces larmes, ces larmes, qui marquent que la dureté de mon cœur s'amollit, toucheront le vôtre, et l'obligeront à me faire miséricorde, et à me donner le temps de faire pénitence.

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ le tort que vous avez fait à Dieu et que vous vous êtes fait à vous-même, et les malheurs où vous vous êtes exposé en menant une vie si stérile et si criminelle. Non-seulement vous avez privé l'Eglise et tous les fidèles du bon exemple que vous leur devez, vous-même, d'un trésor infini de mérites que vous pouviez amasser ; mais encore vous avez déshonoré Dieu, crucifié de nouveau votre Sauveur, affligé le Saint-Esprit, scandalisé les fidèles et toute l'Eglise ; et vous vous êtes mis en danger d'attirer les vengeances de Dieu, et cette terrible sentence de réprobation qui est portée contre l'arbre infructueux.

Vous vous imaginerez ensuite qu'on va prononcer contre vous la sentence que le père de famille prononça contre le figuier : *Succidite ergò illam ; ut quid terram occupat ?* Qu'on coupe au plus tôt ce mauvais arbre, qu'on le jette au feu : à quoi bon le souffrir, plus long-temps occuper la place d'un autre qui apporteroit de bons fruits (Luc. 13) ? Hélas ! Seigneur, que cette sentence est terrible en elle-même ! mais qu'elle le doit être encore bien plus pour moi, puisqu'elle me regarde si fort ! Je suis un arbre non-seulement stérile et infructueux, mais encore gâté et corrompu, qui n'ai porté que des fruits de mort, et qui par conséquent ne suis bon qu'à être jeté au feu. Et que sais-je si, dans le secret de vos jugemens également justes et impénétrables, la sentence n'est point déjà prononcée contre moi, et si je ne dois point craindre le malheur qui est arrivé à tant d'autres personnes qui passoient dans le monde pour gens de bien, auxquelles une vanité secrète, un peu de soin de ménager leur réputation, une probité toute païenne, tenoient lieu de vertu : mais qui dans le fond étoient des arbres stériles et corrompus, et qui, sous de belles apparences, cachaient des passions déréglées ?

Ah ! le moyen d'éviter un si grand malheur, à moins que je ne trouve quelqu'un qui, imitant le zèle de ce charitable intercesseur de l'Evan-

gile , qui suspendit l'effet de la sentence portée contre le figuier infructueux , me rende le même office , en arrêtant ou suspendant la malédiction que j'ai méritée ? Et à qui me puis-je mieux adresser qu'à vous , mon saint ange gardien , qui , depuis le premier moment de ma vie , m'avez toujours gardé avec tant de bonté et protégé avec tant de zèle , malgré mes ingratitude et mes infidélités ! J'espère que vous voudrez bien vous rendre ma caution , et répondre en même temps de vos soins et de ma fidélité. Mais parce que je suis sûr de l'un , et que je me défie de l'autre , obtenez-moi de ces grâces fortes qui amollissent la dureté du cœur humain , et qui font faire aux plus grands pécheurs des fruits de pénitence.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum , excidetur , et in ignem mittetur (Matth. 7).

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits , sera coupé et jeté au feu. »

Nisi pœnitentiam egeritis , omnes similiter peribitis. (Luc. 13) « Si vous ne faites pénitence , vous périrez tous ainsi. »

XI^e MÉDITATION.

Que la pénitence n'est pas seulement nécessaire aux grands pécheurs, mais encore aux âmes tièdes.

Pour premier prélude, vous vous imaginerez que Notre-Seigneur vous dit ces paroles qui sont dans l'Apocalypse ; *Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud : mais, parce que tu es tiède, je te rejetterai de ma bouche.*

Pour second prélude, vous demanderez à Dieu la grâce de concevoir si fortement la vérité de ces terribles paroles, que vous puissiez prendre la résolution de sortir au plus tôt de cet état dangereux, si vous reconnoissez que ce soit celui de votre âme.

PREMIER POINT.

Du danger où est une âme tiède, si elle ne fait pénitence.

CONSIDÉREZ sérieusement les raisons qui obligent Jésus-Christ de préférer l'état d'une âme froide à l'état d'une âme tiède.

La première raison est que c'est un état d'aveuglement causé par les passions qui tyrannisent une âme tiède : par la dissipation continuelle

où elle vit, qui l'empêche de rentrer en elle-même; par la multitude des péchés véniels qu'elle commet; par la soustraction des lumières du Ciel, que sa résistance lui attire. Or, cet aveuglement est cause qu'on se fait une fausse conscience, à l'abri de laquelle une âme, qui d'ailleurs fréquente les sacremens, s'entretient plusieurs années dans des péchés assez considérables, mais que la passion lui cache ou lui déguise, parce qu'elle n'a pas ou la volonté ou le courage des'en corriger. Vous verrez quelquefois des âmes religieuses, ou des personnes ecclésiastiques et séculières, qui font profession de piété, nourrir des aversions secrètes, des jalousies envenimées, des attaches dangereuses et même criminelles, un esprit d'aigreur et de murmure à l'égard de leurs supérieurs, un fond d'amour-propre et d'orgueil qui se répand presque sur toutes leurs actions, un oubli de Dieu surprenant, une négligence pitoyable de tous les moyens de leur salut ou de leur perfection, et d'autres défauts de cette nature, au milieu desquels elles vivent tranquillement, se persuadant fausement qu'il n'y a rien de fort criminel en tout cela, et cherchant des raisons pour excuser des fautes que Dieu ne laisse pas de condamner comme des péchés griefs, et qu'elles condamneront elles-mêmes à l'heure de la mort, lorsque la passion ne les empêchera

plus de voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Hélas ! Seigneur, ce défaut de tendresse de conscience, cette facilité à retomber toujours dans les mêmes fautes et à m'en confesser toujours, sans jamais m'en corriger, n'est-ce point la marque de quelque péché secret, mais pourtant grief, qui soit le principe de cet aveuglement et de tous les désordres qui le suivent ?

La seconde raison est que les âmes que Dieu destine à l'état le plus relevé, tel qu'est celui du sacerdoce, doivent travailler avec plus d'ardeur à arriver à la perfection chrétienne. Il ne leur est point permis de se borner à une vertu médiocre et à une vie commune. C'est une vérité très solidement établie dans l'Écriture. Notre-Seigneur déclara à ses apôtres que, s'ils ne se convertissoient et ne renonçoient à ces désirs de préférence qui mettoient de la jalousie entre eux, ils n'entreroient jamais dans le royaume des Cieux. Dieu a eu de semblables vues sur moi. Vous m'avez élevé à une haute dignité en me faisant ministre de vos autels et dispensateur de vos trésors. Vous m'avez mis, par mon état, dans un engagement de me consacrer uniquement à votre service. Vous m'avez communiqué ces mouvemens si forts et si fréquens qui me sollicitent, Seigneur, de me donner tout de bon à vous, et de rompre pour cela tous les

liens qui m'attachent à la créature. Mais mon infidélité à y correspondre et ma lâcheté à les suivre, ne me doivent-elles pas faire craindre qu'en m'opposant aux desseins d'une bonté et d'une miséricorde particulières que vous avez sur moi pour ma sanctification, vous ne les changiez dans des desseins de justice et de rigueur, qui aboutissent à ma perte.

La dernière raison est que l'état de tiédeur est en quelque façon sans remède, premièrement, parce que les péchés que commet une âme tiède n'étant pas de ces péchés grossiers et scandaleux qui font horreur aux âmes un peu timorées, mais étant souvent purement intérieurs, et ne se passant ordinairement que dans le cœur, ils échappent aisément à la réflexion d'une conscience peu tendre, et d'une âme peu attentive à elle-même. Ainsi, comme elle ne connoît pas la grandeur de son mal, elle ne se met point en peine d'y remédier. Au lieu qu'un grand pécheur, comme il reconnoît aisément ses désordres, est plus en état d'en être touché et d'en concevoir de l'horreur. Et c'est en ce sens que Notre-Seigneur dit qu'il vaut mieux être froid que tiède.

Secondement, parce que la tiédeur rend tous les remèdes inutiles, soit que le peu de profit qu'en a tiré jusqu'alors une âme tiède lui ôte le désir de s'en servir, soit qu'étant accoutumée

à ces remèdes, ils fassent moins d'effet sur elle, et que les grandes et terribles vérités du salut, qui étonnent par leur nouveauté et ébranlent par leur force les plus grands pécheurs, ne fassent presque plus d'impression sur son esprit ; parce qu'elle en a été si souvent et si inutilement rebattue.

Mais, mon Dieu, si ce mal est sans remède, quelle espérance peut rester à un misérable comme moi qui s'en trouve atteint ? Il ne m'en resteroit plus, Seigneur, si je ne savois que ce qui est impossible aux hommes, ne vous l'est pas ; et qu'il n'y a point de mal, quelque incurable qu'il paroisse, qui le soit à un aussi grand et aussi charitable médecin que vous. C'est donc à vous, mon Sauveur, à appliquer les remèdes à mes maux, et à mettre en même temps dans mon âme les dispositions nécessaires pour en profiter.

SECOND POINT.

Des marques de la tiédeur.

APRÈS avoir vu dans le premier point le danger de la tiédeur, il faut examiner si ce n'est point l'état où se trouve à présent votre âme. Pour le voir, il faut vous donner les marques auxquelles on la peut reconnoître, et ce sont les effets qu'elle produit dans une âme. Le pre-

mier est une grande facilité à omettre ses exercices spirituels et ses devoirs de piété ; le moindre prétexte est une raison forte à une âme tiède pour s'en dispenser, ou une négligence pitoyable à s'en acquitter.

De là des oraisons sans respect, sans attention, sans dévotion, sans profit ; faisant de ses prières mêmes, de la lâcheté, de l'irrévérence et de l'indévotion avec laquelle on récite l'office divin, la matière la plus ordinaire de ses péchés et de ses confessions : des confessions sans douleur, sans résolution, sans amendement, de sorte qu'il semble qu'on ne se confesse que pour pécher, et qu'on ne pèche que pour se confesser.

Des messes célébrées par routine et par coutume, sans préparation, sans foi, sans respect, sans dévotion, sans fruit, mangeant tous les jours le pain des forts, et demeurant toujours dans les mêmes foiblesses, se repaissant continuellement de la chair de cet agneau immaculé, et menant une vie ou impure ou sensuelle ; s'unissant si souvent corporellement avec Jésus-Christ, et n'acquérant point cette conformité de cœur et d'esprit avec lui, qui, selon la promesse de Jésus-Christ, doit être l'effet infaillible d'une bonne communion.

Le second est une dissipation continuelle d'un esprit qui n'est presque jamais attentif ni à soi ni à Dieu, mais qui, par étrange liberti-

nage , se répand indifféremment sur toutes sortes d'objets inutiles, vains, dangereux, criminels, ne craignant rien tant que de rentrer en soi-même , parce qu'on y trouveroit beaucoup de désordres qu'on ne veut pas voir d'autant qu'on n'y veut pas remédier , et qu'on s'occupe de mille bagatelles. Le troisième est une méchante habitude de faire ses actions sans nul esprit intérieur , mais par humeur ou par coutume ; de manière que , si ces personnes veulent s'examiner , à peine trouveront-elles que , dans un jour, et peut-être dans un mois, elles fassent une action purement pour Dieu , et où l'habitude, l'humeur, la passion, le respect humain, n'aient point de part. Le quatrième est une paresse à acquérir les vertus propres de son état. Car enfin un prêtre doit être un modèle de toutes les vertus chrétiennes ; et peut-il les enseigner aux autres, s'il néglige de les acquérir ? et peut-il les acquérir sans les pratiquer ? Il fera beaucoup plus par ses exemples que par ses instructions. Le cinquième est un dégoût des choses spirituelles. Le joug de Jésus-Christ commence à paroître pesant , les exercices de piété deviennent à charge ; les maximes de l'Évangile sur la haine de soi-même , sur l'amour de la croix et des humiliations , sur la nécessité de se faire violence , de marcher dans la voie étroite, paroissent incon-

cevables : enfin , on trouve la pratique de la vertu presque impossible. Le sixième est une insensibilité de conscience pour toutes les petites choses. On se laisse aisément aller à commettre toutes sortes de péchés véniels avec vue et de propos délibéré ; ne faisant pas réflexion que, quoiqu'il y ait des fautes vénielles , on ne peut pas les appeler petites, dès-là qu'elles offensent un Dieu si bon , si grand , et à qui les prêtres ont de si grandes obligations ; que , selon la parole de Jésus-Christ , celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses, ne le sera pas dans les grandes ; que les fautes qui seroient légères à l'égard des laïques, ne le sont pas à l'égard des prêtres , parce qu'ils ont plus de lumières et qu'ils ont reçu plus de grâces : que les plus grands péchés commencent souvent par les plus légers, comme les plus grands incendies commencent souvent par une étincelle qu'on n'a pas eu soin d'étouffer ; et qu'enfin , ce qui empêche ordinairement le fruit de tant de messes , dont une seule serait capable de sanctifier les prêtres, est la multitude des péchés véniels qu'ils commettent, et dont ils n'ont pas soin de se purifier avant que de célébrer la messe.

Hélas ! mon âme, ne reconnois-tu point en toi quelque-une de ces marques de tiédeur ? mais plutôt ne les reconnois-tu point toutes,

et n'as-tu pas par conséquent à craindre tous les dangers qui en sont les suites? Oui, Seigneur, je les reconnois de bonne foi : car comment oserois-je dissimuler avec vous, ou pourquoi voudrois-je dissimuler avec moi pour me tromper et pour me perdre? Il est vrai que jusqu'ici j'ai vécu dans ce malheureux état de tiédeur, avec d'autant plus de danger que je le connoissois moins et que j'en craignois moins les funestes suites. Mais, puisque par votre grâce je connois le péril où j'ai été exposé, donnez-moi les secours nécessaires pour l'éviter, en me faisant changer de conduite : faites, Seigneur, que la crainte d'un si grand mal me fasse passer par-dessus toutes les vaines craintes qui pourroient m'empêcher de vous servir avec ferveur, et avec une ferveur qui surpasse la lâcheté que j'ai eue jusqu'ici dans votre service.

Spiritu ferventes, Domino servientes (Rom. 12).

« Soyons fervens, c'est le Seigneur que nous servons. »

Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter. (Jer. 48). « Celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment, attire sur soi sa malédiction. »

IX^e MÉDITATION.

De la miséricorde et de la bonté de Dieu à rechercher le pécheur, et à le recevoir à pénitence, pour servir de motif à la contrition ou à la pénitence parfaite.

PREMIER POINT.

De la bonté de Dieu à rechercher l'âme pécheresse.

CONSIDÉREZ la miséricorde infinie d'un Dieu, qui veut bien s'abaisser jusqu'à chercher le premier une vile créature, dont il a été offensé. C'est ce qui mettoit David dans l'étonnement, lorsqu'il s'écrioit : *Qu'est-ce que l'homme, que vous daigniez bien, Seigneur, vous souvenir de lui ? Et qu'est-ce que le Fils de l'homme, pour vous abaisser jusqu'à le venir visiter ?* Or, cette recherche que Dieu veut bien faire d'une âme pécheresse a quatre qualités qui la rendent infiniment aimable, et qui doivent bien toucher notre cœur.

La première, c'est qu'il nous recherche le premier, après que nous l'avons offensé. Car enfin nous ne pourrions pas faire un seul pas pour revenir à lui, s'il ne nous prévenoit par ses grâces. Nous pouvons bien de nous-mêmes

nous éloigner de Dieu , mais nous ne pouvons pas y retourner de nous-mêmes , s'il ne nous y attire. Quelle bonté ! Qui entendit jamais parler que ce fût à la personne offensée à rechercher celle qui l'a offensée ? et quel est l'homme qui le voulût faire ? Vit-on jamais un roi en venir jusqu'à supplier un criminel de lèse-majesté de recevoir sa grâce ? Et n'est-ce pas néanmoins ce que fait Dieu , quand il invite l'âme pécheresse à la pénitence ? Mais fût-il jamais un criminel qui refusât sa grâce ? Ah ! c'est ce que je fais , ô mon Dieu , autant de fois que je refuse de faire pénitence. Quel aveuglement ! quelle ingratitude !

La seconde qualité qui rend cette recherche si aimable , c'est que Dieu nous recherche avec empressement , n'ayant point besoin de nous. Quand nous serions tous damnés , Dieu n'en seroit ni moins grand , ni moins glorieux , ni moins heureux. Et néanmoins vous diriez , dit saint Thomas , à voir la manière dont Dieu recherche le pécheur , que l'homme seroit le Dieu de Dieu même ; et que son bonheur dépendroit de lui. C'est ce qui paroît dans la parabole du bon pasteur , qui quittant les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller chercher sa brebis égarée , sans être rebuté , ni par la difficulté , ni par la longueur , ni par la fatigue du chemin ; et qui l'ayant ensuite trouvée , au lieu de la menacer ,

l'embrasse, la charge sur ses épaules; la mène à son troupeau, et invite tout le monde à lui en faire des jouissances.

La troisième qualité qui rend aimable cette recherche, c'est que Dieu recherche l'âme pécheresse avec condescendance, étant son Seigneur et son Dieu. Il s'accommode à son humeur, à sa foiblesse, à son penchant; il observe les temps favorables; enfin il prend toutes sortes de postures et de formes pour entrer dans le cœur d'un pécheur. C'est cette condescendance qui paroît avec éclat dans l'histoire de la Samaritaine, et dont j'ai moi-même ressenti les effets.

La quatrième qualité qui rend cette recherche si aimable, est que Dieu recherche le pécheur avec constance, étant presque toujours rebuté. Combien de temps y a-t-il, ô mon Dieu! que vous me pressez par vos inspirations de revenir à vous? Combien de fois m'avez-vous recherché au milieu même de mes péchés et de mes désordres? Et ne vous ai-je pas presque toujours rebuté? Hé bien, ne faut-il pas enfin, mon Dieu, vous rendre les armes? J'aurois certes le cœur bien dur et bien insensible, si je ne me rendois à une aussi aimable recherche, et si je ne vous disois avec le prophète : Seigneur, je me suis égaré comme une brebis malheureuse : mais puisque vous avez bien voulu

me chercher avec tant de bonté, je me rends à vous, Seigneur, pour ne m'en éloigner jamais (*Ps.* 176).

SECOND POINT.

De la bonté de Dieu à recevoir le pécheur, marquée dans la parabole de l'Enfant prodigue.

CONSIDÉREZ comme l'enfant prodigue, s'en-nuyant dans la maison de son père, lui demanda son partage, et l'ayant eu, il s'en alla dans un pays éloigné, où il dissipa tout son bien en toutes sortes de débauches : tellement qu'étant réduit à la mendicité, il se vit contraint de servir un maître qui le mit à garder les pourceaux, sans lui donner d'autre nourriture que celle de ces animaux immondes ; encore n'en avoit-il pas autant qu'il eût voulu. Sa misère le fit rentrer en lui-même, et résoudre en même temps de retourner vers son père. Il le fit ; et se jetant à ses pieds, il lui dit : Ah ! mon père , j'ai péché contre le Ciel et contre vous ! je ne suis plus digne d'être du nombre de vos enfans ; je serai trop heureux , si vous me recevez parmi vos serviteurs. Mais son père, le voyant, court au-devant de lui ; et sans lui faire aucun reproche sur son libertinage, il l'embrasse en versant sur lui des larmes de tendresse ; il le fait revêtir d'une belle robe , et ordonne un festin

magnifique, où il invite ses amis, pour les obliger de prendre part à sa joie. Appliquez-vous cette parabole.

Considérez comme vous avez quitté Dieu, le meilleur de tous les pères, et que vous ne vous êtes servi des biens qu'il vous a faits que pour l'offenser. Considérez ensuite que Dieu, par une bonté spéciale, a permis que vous n'ayez pas trouvé toute la satisfaction que vous prétendiez parmi les créatures; et que, répandant de salutaires amertumes sur vos plaisirs, ou vous envoyant peut-être quelque affliction, il vous a obligé par-là de rentrer en vous-même. Il vous a fait concevoir, qu'étant né pour Dieu, vous ne deviez pas vous plonger dans des voluptés de bête, et vous a enfin inspiré le désir de retourner à lui. L'avez-vous fait avec autant de promptitude et de sincérité que l'enfant prodigue? Si vous ne l'avez pas encore fait, à quoi avez-vous pensé? Faites-le à présent. Allez à ce père plein de bonté et de miséricorde : ne craignez point qu'il vous rebute; quoique vous ne vous soyez pas comporté en fils, il est toujours demeuré votre père. Jetez-vous à ses pieds avec les mêmes sentimens et les mêmes paroles que l'enfant prodigue. Dites-lui : Ah ! mon père, j'ai péché contre vous, à la vue du ciel et de toutes les créatures ! vous étiez pour moi un père plein de tendresse, et je vous ai traité comme

mon ennemi. Je ne mérite pas après cela la qualité de votre fils ; c'est beaucoup que vous me receviez au nombre de vos esclaves : pourvu que je sois dans votre maison, c'est assez ; mais je n'y veux être que pour me souvenir de vos bontés et de mes ingratitude. J'espère même que vous serez toujours pour moi un père plein de bonté, quoique j'aie été à votre égard le plus dénaturé de tous les fils ; et que vous me recevrez encore au nombre de vos enfans, que vous me revêtirez , en cette qualité, de cette première robe de la grâce, dont je m'étois si honteusement dépouillé ; que vous m'inviterez même au sacré banquet, pour être nourri de la chair et du sang de votre Fils mon Sauveur.

Dixi, confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei (Psal. 34). « Aussitôt, mon Dieu, que j'ai pris la résolution de m'accuser moi-même devant vous de mes iniquités, vous avez eu la bonté de me les pardonner. »

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies (Psal. 50). « Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié. »

Deus, vita mea, qui persecutus es fugientem te et oblitum tuum non es oblitus (Aug.) « O mon Dieu, qui êtes ma vie, vous m'avez poursuivi avec tant de bonté lorsque je vous fuyois, et vous vous

êtes souvenir de moi lors même que je vous avois entièrement oublié. »

Talis vita mea, numquid vita, Deus meus (Aug.)?
« Telle a été jusqu'ici ma vie criminelle, Seigneur, si pourtant on peut l'appeler une vie. »

IV^e CONSIDÉRATION.

De la préparation à la messe.

I. COMME le sacrifice de la messe est le mystère le plus saint, le plus auguste et le plus redoutable de notre religion, c'est celui qui exige une plus grande préparation. Si Dieu accordoit aux prêtres la grâce de dire la messe une seule fois dans la vie, ils la devroient regarder comme une faveur très extraordinaire, et la vie la plus longue et la plus sainte ne seroit pas trop longue ni trop sainte pour s'y préparer. Que doit-on penser des prêtres qui ont le bonheur de célébrer la messe tous les jours, sinon que leur vie doit être une préparation continuelle à la célébration de la messe, et qu'ils doivent suppléer par leur ferveur à ce qui manque à la durée? Et cependant on trouve des prêtres de qui on ne peut pas obtenir qu'ils emploient au moins un quart d'heure pour se préparer à la messe, et qui approchent des saints autels avec un

cœur lâche, un esprit dissipé, des sens égarés, sans respect, sans attention ni réflexion sur la majesté des mystères qu'ils vont célébrer.

II. Il est de deux sortes de préparation : l'une est négative et l'autre est positive. La préparation négative consiste à être exempt du péché, soit mortel, ce qui est absolument nécessaire, soit véniel, autant que le permet la fragilité humaine, ce qui est aussi nécessaire pour en tirer un grand profit. La préparation positive consiste dans l'exercice et l'acquisition des vertus, que demande de nous un mystère si saint et si auguste.

III. Les prêtres doivent craindre surtout d'approcher jamais de ces saints et redoutables mystères, étant en péché mortel, de peur qu'étant les imitateurs du crime du perfide Juda, ils ne soient aussi un jour les compagnons de sa peine : et ils doivent faire réflexion que le sacrilège qu'ils commettent en communiant indignement est le péché qui offense Dieu plus grièvement, que Dieu punit plus sévèrement, et qu'il pardonne plus difficilement.

IV. Le sacrilège est le péché qui offense Dieu plus grièvement. Les autres péchés offensent Dieu, parce qu'ils violent ses lois; mais le sacrilège s'attaque à sa personne même, et rend l'homme criminel de lèse-majesté divine; mais non-seulement il s'attaque à un Dieu sauveur et

qui en fait l'office dans ce sacrement et en remplit tous les devoirs, il l'offense dans le sacrement qui est le plus grand témoignage de son amour, et le plus riche présent qu'il puisse faire à l'homme, puisqu'il s'y donne lui-même à lui avec tous ses biens : et de cet insigne bienfait même il en fait la matière de son ingratitude et de son crime. Quoi de plus horrible ? Aussi saint Paul ne trouve point de termes assez forts pour exprimer la noirceur de ce péché. Communier indignement, selon lui, c'est devenir coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est manger sa condamnation, c'est profaner son sang, c'est fouler aux pieds Jésus-Christ même. Peut-on rien dire de plus fort et de plus capable de faire trembler un homme qui approche indignement des mystères divins ?

V. Il n'est point de péché que Dieu punisse plus sévèrement que le sacrilège. Si la curiosité moins respectueuse des Bethsamites, à regarder l'arche d'alliance, l'indiscrétion d'Oza à la toucher, fut suivie d'une punition si terrible, avec quelle rigueur Dieu ne traitera-t-il pas ceux qui outragent si cruellement l'humanité sainte dans laquelle habite corporellement la plénitude de la divinité, dont l'arche d'alliance n'étoit qu'une imparfaite figure ? Car pour ne point parler des peines corporelles qui obligent saint Paul à attribuer les maladies fréquentes et les

morts funestes de quelques chrétiens de son temps à leurs mauvaises communions : *Idcirco inter vos imbecilles multi, et dormiunt multi* : les peines spirituelles, dont Dieu frappe les prêtres qui communient indignement, sont bien plus effroyables : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, et l'impénitence finale, en sont les suites les plus ordinaires. Cela ne parut que trop dans Juda. Son maître fait à sa vue deux miracles capables de le convertir, il en est ébloui sans en être éclairé. Quel aveuglement ! Jésus-Christ ne dédaigne pas de lui laver les pieds comme aux autres disciples. Quoiqu'il sût sa trahison, il ne l'exclut point de la communion, de peur de faire connoître son crime, et de le diffamer ; il ne le rebute point, quand il vient pour le trahir ; il reçoit son baiser, il l'appelle son ami, pour montrer qu'il étoit près de le recevoir en grâce. Juda est confus de tant de bonté, sans en être touché ; quelle dureté de cœur ! Enfin elle aboutit au désespoir, à l'impénitence finale et à la réprobation. Ce sont là les suites ordinaires des communions sacrilèges des prêtres, et qui rendent leurs conversions et si difficiles et si rares.

VI. Le sacrilège, dans un prêtre, est le péché que Dieu pardonne plus difficilement et plus rarement. Comme l'endurcissement du cœur, que nous avons dit être l'effet le plus ordinaire d'une

mauvaise communion, conduit infailliblement une âme à l'impénitence finale, il la rend dès-là incapable de pardon qu'on n'obtient que par la pénitence. C'est ce que nous donne à entendre saint Paul, lorsqu'il nous dit que, si quelqu'un est assez malheureux pour profaner le corps et le sang de Jésus-Christ, il n'y a plus d'hostie pour lui : *Non jam relinquitur pro peccatis hostia*. Jésus-Christ, cette victime adorable qui est tous les jours offerte pour nous sur l'autel, est seul capable d'apaiser la colère de Dieu. Son sang répandu est seul capable d'effacer tous nos crimes; mais si nous profanons cette victime adorable; si du sacrifice nous en faisons un sacrilège; si comme dit saint Paul, nous foulons aux pieds ce sang précieux; cette victime, ce sacrifice ce sang précieux, au lieu d'apaiser la colère de Dieu, ne crieront-ils pas vengeance contre nous? Et où sera notre ressource, si Jésus-Christ, notre unique médiateur, devient notre partie? Et à qui aurons-nous recours? Dieu proteste au grand-prêtre Héli, que tous les sacrifices du monde ne seront pas capables d'expier la lâcheté qu'il a eue à souffrir la profanation indigne que ses enfans ont commise dans les sacrifices; *Idcirco juravi domui Heli quod non expietur domus ejus victimis et sacrificiis usque in æternum*. Croyons-nous qu'il soit moins sensible à la profanation d'un sacri-

fice, où son Fils est lui-même le prêtre et la victime, et qu'il ne le punisse pas plus sévèrement ?

VII. Le sacrilège, ce crime si horrible, est pourtant plus commun parmi les prêtres qu'on ne pense. Voici la raison sur laquelle j'appuie ce sentiment. Il est certain que l'Eucharistie produit toujours par elle-même, et *ex opere operato*, comme parlent les théologiens, un effet particulier, quand on n'y met point d'obstacle par aucun péché mortel, ou par l'affection au péché véniel, et cet effet ne peut être ordinairement la première grâce sanctifiante ; parce que ce sacrement étant, comme parlent les théologiens, le sacrement des vivans, il suppose la vie de la grâce ; il faut donc que cet effet soit l'augmentation de la grâce sanctifiante et l'abondance des grâces actuelles sacramentales, qui ont pour but de produire, dans celui qui les reçoit, un grand détachement du monde et du péché, une grande estime et un amour sincère pour la sacrée personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, beaucoup de conformité de cœur et d'esprit avec lui, selon la promesse qu'il nous en a faite lui-même, et qui doit être infaillible : lorsqu'il nous dit que quiconque mange sa chair et boit son sang, demeurera dans lui, et ne vivra que pour lui, on doit donc voir dans un prêtre qui célèbre tous les jours, les effets infaillibles de ces grâces sacramentales : mais

si on ne voit point ces effets, si on en voit de contraires, c'est-à-dire beaucoup de lâcheté, beaucoup d'attachement au monde et au péché, une grande indifférence pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nulle conformité de cœur et d'esprit avec lui, n'a-t-on pas sujet de croire que ce prêtre y met quelque obstacle par quelque péché mortel, ou par l'affection au péché véniel, qui, pour n'être pas si grossier, n'en est pas pour cela moins grief, et en est toujours plus dangereux? Cette réflexion doit faire trembler les prêtres lâches ou déréglés.

VIII. Ce n'est pas assez, pour se préparer comme il faut à célébrer la messe et en recevoir les fruits, d'être exempt du péché mortel; il faut, autant qu'on le peut, se purifier des péchés véniels et de toutes les affections qui peuvent empêcher l'union avec Jésus-Christ. Les grands efforts que Jésus-Christ fait pour venir à nous dans l'eucharistie, et le nombre des miracles qu'il y opère, les promesses qu'il nous fait là-dessus, la vertu des mérites de Jésus-Christ, qu'il vient lui-même nous y appliquer, marquent de grands desseins sur nous, et qu'il nous veut donner de grands biens en se donnant lui-même à nous, et cependant le peu qu'il y fait dans tant de prêtres qui communient tous les jours, et qui d'ailleurs mènent une vie qui semble assez réglée, ne paroît-il pas un prodige

presque aussi surprenant, que ceux qu'il opère pour se donner à nous ? mais ne prouve-t-il pas en même temps qu'il faut que nous mettions des obstacles à ses desseins en arrêtant le cours de ses grâces ? On ne peut pas se persuader que des prêtres qui paroissent vertueux, et qui mènent une vie réglée, y mettent obstacle par quelque péché mortel ; il faut donc que ce soit par la facilité qu'ils ont à commettre des péchés véniels, surtout s'ils les commettent de propos délibéré, et s'ils y ont de l'attache. Il est vrai qu'étant aussi fragiles que nous sommes, nous ne pouvons pas être entièrement sans péché ; mais pour nous approcher tout-à-fait dignement de la communion, il faut être, autant qu'on le peut, sans attache au péché même véniel. C'est ce que Notre-Seigneur voulut nous donner à entendre, lorsqu'il dit à saint Pierre, avant la cène, que ceux qui étoient déjà purs, avoient encore besoin qu'on leur lavât les pieds, pour nettoyer la poussière qui s'y étoit attachée, c'est-à-dire, selon que l'expliquent les Pères, pour être purifiés des fautes les plus légères qui empêchent le fruit de la communion. C'est pour cela que saint Bonaventure assure qu'on peut dire en quelque façon que ce n'est pas communier dignement que de le faire avec un esprit dissipé, des sens égarés, un cœur lâche et tiède, plein d'attache aux créatures, et souillé de pé-

chés véniels ; parce que ce n'est pas faire le discernement que demande l'Apôtre, entre ce pain céleste et la nourriture ordinaire.

IX. La préparation positive à la communion consiste dans l'exercice des vertus ; elles y sont toutes nécessaires , mais surtout une foi vive, une ardente charité, une humilité profonde, une grande ferveur, et une ferme confiance. Une profonde méditation de ce que nous avons dit sur la fin et l'excellence du sacrifice de la messe est très propre à animer notre foi, et c'est cette foi vive qui met toutes les autres vertus en mouvement ; et on peut dire que c'est de la langueur de notre foi sur l'excellence de ces saints et redoutables mystères que vient notre langueur et notre lâcheté à nous y préparer. Une ardente charité est la principale préparation à ces divins mystères, qui nous fournissent de si puissans motifs pour l'animer, de grands moyens pour l'acquérir, et des occasions si avantageuses de la pratiquer ; puisque en même temps que nous offrons au Père éternel, dans ce sacrifice, un Homme-Dieu, nous le recevons par la communion ; puisque en même temps que nous représentons sa personne en qualité de ses ministres, nous nous unissons avec lui pour être embrasés des flammes de la charité dont il brûle, et dont il nous donne de si fortes preuves. L'humilité est la troisième vertu qui nous est

nécessaire pour nous préparer à la communion : c'est elle qui supplée aux autres vertus ; c'est elle qui , faisant que nous nous reconnoissons indignes de recevoir Jésus-Christ , nous en rend en quelque façon dignes ; c'est elle qu'il nous est plus facile de pratiquer ; car il ne paroît pas qu'il soit toujours dans notre pouvoir d'avoir cette foi vive , cette ferveur sensible , cette faim pressante de cette divine nourriture : mais nous pouvons toujours nous humilier de ne l'avoir pas , et par-là nous disposer à la mériter. La ferveur est la quatrième vertu nécessaire pour la communion. Les grands miracles que Jésus-Christ opère , les efforts incroyables qu'il fait pour venir à nous , nous engagent à ne rien épargner de notre côté pour y correspondre , et sont par conséquent de puissans motifs pour exciter notre ferveur. Pour la confiance , les promesses que Jésus-Christ nous fait de se donner tout entier à nous , de demeurer en nous , de nous unir à lui , de nous faire vivre de la même vie que lui , de ne vivre que pour lui , étant les promesses de Dieu qui ne peut nous tromper , ne sont-elles pas infailibles ? Et notre confiance , qui est appuyée sur un fondement si solide , peut-elle être trompeuse , peut-elle aller trop loin ?

X. Pour ce qui est de la préparation prochaine , qui consiste dans de certaines pratiques , on ne sauroit apporter trop de soin pour

s'y appliquer. Si, comme nous l'avons dit, on ne communioit qu'une fois dans la vie, la vie la plus longue et la plus sainte ne seroit pas trop longue et trop sainte pour se préparer à cette communion. Que ne doivent pas faire les prêtres qui célèbrent tous les jours? Quels efforts ne doivent-ils pas employer? Ils doivent au moins suppléer par leur ferveur à ce qui manque à la longueur du temps qu'ils y devroient employer. Il faut que, à l'exemple de saint François de Borgia, leur vie soit une préparation continuelle à la communion, ou une action de grâce continuelle pour un si grand bienfait. Il faut qu'ils aient continuellement dans l'esprit cet pensée : Je dois célébrer la messe aujourd'hui, ou je l'ai célébrée. Cette pensée sera pour eux un principe et un motif d'une vigilance et d'une reconnoissance continuelles, un frein pour arrêter les mouvemens déréglés de leurs passions et les égaremens de leur cœur, de leur esprit et de leurs sens, et un vif aiguillon pour animer leur ferveur. En vérité, disoit un saint prêtre, il faudroit que mes foiblesses fussent bien grandes et mes inclinations mauvaises bien fortes, si elles tenoient contre les efforts d'un Dieu qui vient à moi dans la communion, armé de toute sa bonté et de sa puissance pour emporter mon cœur.

XI. Mais pour entrer dans un plus grand détail, il faut que le prêtre qui doit célébrer, commence dès la veille à s'y préparer. 1° Qu'il tâche, s'il le peut, de faire sur le soir une visite du saint sacrement à cette intention, pour prier Notre-Seigneur de lui donner les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement, puisqu'il n'y a que lui qui puisse se recevoir comme il le mérite. 2° Qu'il demande la même chose à Notre-Seigneur avant que de se coucher, qu'il prie son ange gardien qu'il l'aide à recevoir Notre-Seigneur chez lui, et de faire les honneurs de la maison, puisqu'il en est le maître. Il faut aussi qu'il le prie de veiller pendant la nuit pour lui et sur lui, afin qu'il ne lui arrive rien qui puisse souiller la pureté de son cœur et de son corps, et l'indisposer à la communion. Enfin il doit tâcher de s'endormir dans cette pensée, qu'il doit demain célébrer.

XII. Il faut tâcher que la première pensée à son réveil ait pour objet la communion, et qu'il se persuade que son ange gardien le réveille pour lui dire : *Eccè sponsus venit, excite obviam ei*. Préparez-vous pour venir au devant de l'Époux, au devant de votre Dieu et de votre Sauveur, qui vient pour vous visiter. Il faut tâcher de se tenir jusqu'à la messe dans un grand recueillement, de garder, autant qu'on le peut, le silence, ou au moins de retrancher tous les discours fri-

voles ou inutiles ; toutes les affaires qui ne sont point nécessaires , et qui sont trop dissipantes ; enfin , avoir une grande vigilance sur soi , pour éloigner toutes les pensées vaines et mondaines , et réprimer tous les mouvemens qui pourroient le moins du monde souiller la pureté du cœur. Quand le temps de la messe approche , il faut prendre un quart-d'heure pour se préparer plus particulièrement à la messe. Car c'est un désordre scandaleux de voir des prêtres , après des occupations frivoles , des discours profanes , et quelque chose de pis , s'approcher immédiatement des saints autels , sans aucune préparation , sans recueillement , avec un air immodeste , un esprit dissipé , des sens égarés , comme s'ils alloient à une table profane ; encore iroient-ils avec plus de modestie , s'ils alloient à la table d'un homme de qualité , et pour qui ils auroient quelque respect.

XIII. Pendant ce quart d'heure , les prêtres doivent , 1^o commencer par faire un acte de foi sur la vérité et la réalité du sacrifice qu'ils vont offrir au Père éternel , comme ses ministres , dont un Homme-Dieu est la victime. 2^o Reconnoissant leur indignité par une petite revue qu'ils feront sur leurs fautes , ils tâcheront de former un acte de contrition des fautes dont ils se sentent coupables. 3^o Ils doivent prier Notre-Seigneur de leur accorder les grâces nécessaires.

pour offrir le sacrifice avec les mêmes dispositions et les mêmes intentions que lui, puisqu'il l'offre avec eux et qu'eux l'offrent avec lui et par lui. Ces dispositions sont une profonde humilité, un grand respect, un grand amour pour son Père, et un ardent désir de se sacrifier tout entier à la gloire de son Père. Les intentions sont d'honorer et de glorifier son Père par ce sacrifice, de satisfaire à sa justice pour tous les péchés du monde, de demander à Dieu pour tous les hommes les grâces dont ils ont besoin, et de remercier Dieu pour eux de toutes les grâces qu'il leur a accordées par le passé, qu'il leur accorde encore tous les jours. 4° Ils recommanderont à Dieu tous ceux pour qui ils prétendent offrir le sacrifice, parens, amis, et leurs ennemis mêmes. 5° Ils s'adresseront au Père éternel pour le conjurer de soutenir par sa toute-puissance leur foiblesse, élever leurs idées, et fortifier leur cœur et leur esprit, pour n'être pas accablés de la majesté de ces redoutables mystères. Ils s'adresseront au Fils pour le prier, par sa souveraine sagesse, d'animer leur foi, d'éclairer leur esprit des lumières nécessaires pour concevoir et pénétrer l'excellence de ces divins mystères qu'ils vont célébrer. Enfin, ils s'adresseront au Saint-Esprit, pour le conjurer par sa bonté et par sa charité qui lui est propre, d'embraser leur cœur des flammes du divin

amour, pour les rendre capables de célébrer ce mystère qui est l'invention la plus admirable, et le plus grand effort de l'amour d'un Dieu envers les hommes. 6° Ils s'adresseront ensuite à la sacrée Vierge, pour la supplier que, comme elle assista son Fils sur le Calvaire, lorsqu'il offrit au Père Éternel ce grand sacrifice qui devoit opérer la rédemption du monde et la destruction du péché, elle daigne bien les assister aussi pour offrir dignement le sacrifice de la messe, qui est la représentation du premier. 7° Après quoi ils produiront les actes de foi, d'adoration, d'humilité, de confiance, de désir de participer à la vertu de ce divin mystère, et surtout d'une charité ardente.

LECTURE POUR LE QUATRIÈME JOUR.

DE l'Écriture sainte, le chapitre II de Jérémie, et le chap. xv de saint Luc.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chapitres xix et xxv du 1^{er} livre.

De la Guide des pécheurs de Grenade, le chapitre xxv du 1^{er} livre.

Des exercices intérieurs sur les mystères de Jésus-Christ, du père Nepveu.

De l'Exercice intérieur pour le carême, sur Jésus pénitent.

Et la 4^e Considération de la Manière de se préparer à la mort pendant la vie.

CINQUIÈME JOUR.

DU GUIDE QUI NOUS REMET DANS LE BON CHEMIN.

APRÈS avoir connu dans la première semaine quelle est notre fin dernière, et après avoir vu et déploré nos égaremens, nous avons dû concevoir un grand désir d'entrer dans la voie du salut. Mais pour cela il nous faut un guide, et c'est ce guide que saint Ignace nous donne dans la seconde semaine, où il nous propose les vertus de la vie de Jésus-Christ à imiter, et surtout en cette première méditation du royaume de Jésus-Christ, où il nous le propose sous la figure d'un roi qui invite ses sujets à le suivre au combat.

XIII^e MÉDITATION.

Du royaume de Jésus-Christ, et de l'obligation qu'ont les prêtres de le suivre en l'imitant.

PREMIER POINT.

Parabole de saint Ignace pour engager tous les hommes à suivre et imiter Jésus-Christ.

REPRÉSENTEZ-VOUS UN roi sage, puissant, vaillant, heureux, riche et libéral, qui a été choisi de Dieu pour commander tous les princes chrétiens dans une guerre sainte, pour détruire l'infidélité et l'idolâtrie, qui exhorte tous ses sujets à le suivre dans une si glorieuse entreprise, et qui leur propose les conditions suivantes. La première, qu'il ne se distinguera en rien pour le traitement du moindre de ses sujets. La seconde, qu'il partagera avec eux toutes les fatigues et tous les travaux de la guerre. La troisième, qu'il sera toujours à leur tête quand il faudra combattre. La quatrième, qu'il leur donnera tous les secours et les moyens nécessaires, mais sûrs et faciles, pour vaincre, ne leur demandant qu'un peu de courage et de bonne volonté. La cinquième, qu'après la victoire il récompensera leur valeur au-delà de leur espé-

rance. Y a-t-il quelqu'un des sujets de ce prince qui fût ou assez injuste ou assez lâche pour refuser de suivre son prince à des conditions aussi avantageuses?

Jésus-Christ est notre véritable roi, et son Père l'a établi pour commander à tous les hommes, et surtout aux chrétiens qui sont tous ses sujets. Il nous l'apprend par la bouche du prophète, lorsqu'il nous dit : *J'ai été établi roi sur la sainte cité de Sion*, c'est-à-dire sur l'Eglise; et il le protesta à Pilate dans le temps même de sa passion. Mais considérez les qualités de ce roi. Il est infiniment puissant, sage, bon, riche, libéral, miséricordieux, indépendant, immortel. Comparez ce roi avec les rois de la terre. Ceux-ci imposent des tributs à leurs sujets, celui-là satisfait pour les siens à la justice de son Père; ceux-ci épuisent leurs sujets pour s'enrichir, celui-là se fait pauvre pour enrichir les siens; ceux-ci exposent tous les jours la vie de leurs sujets ou pour leur propre gloire, ou pour leur propre conservation, celui-là donne la sienne et répand son sang jusqu'à la dernière goutte pour leur salut; ceux-ci imposent des lois quelquefois très-rudes aux autres, auxquelles ils ne se soumettent pas eux-mêmes, celui-là n'établit aucune loi dont il n'enseigne la pratique par son exemple; ceux-ci laissent beaucoup de belles actions sans récompense, ou

parce qu'ils ne les connoissent pas, ou parce qu'ils n'ont pas ou la volonté ou le pouvoir de les récompenser : celui-là ne laisse pas la moindre action faite pour lui, sans la récompenser d'un bonheur éternel ; enfin, ceux-ci sont mortels et entraînent en tombant avec eux tous ceux qui s'appuient sur eux ; mais celui-là est immortel, et son règne ne doit jamais finir : *Et regni ejus non erit finis.*

Considérez que Jésus-Christ, ce Roi si accompli et si digne de votre attachement, vous déclare qu'il est venu du Ciel en terre pour faire la guerre au monde, à la chair et au démon, ses ennemis, et par leur défaite, rétablir la gloire de son Père qu'ils avoient presque entièrement ruinée, et qu'étant chrétien, il vous invite à le suivre dans une si glorieuse entreprise. Voici et les motifs qu'il vous apporte, et les conditions qu'il vous propose pour vous y engager. Les motifs sont, 1^o la dignité et le mérite de celui qui vous invite : quel honneur et quel bonheur de suivre un aussi bon et un aussi grand roi qu'est Jésus-Christ ! *Magna est gloria sequi Dominum.* 2^o La justice et l'importance de la cause, c'est pour combattre les ennemis de Dieu : qu'y a-t-il de plus grand et de plus juste ? C'est pour combattre vos propres ennemis, qui ont conspiré votre perte et votre damnation éternelle ; qu'y a-t-il de plus pres-

sant et de plus avantageux pour vous ? Il vous propose les conditions les plus justes et les plus avantageuses , pour vous obliger à le suivre dans cette sainte guerre. 1° Il ne se distinguera en rien , qu'en prenant ce qui est le plus rude pour lui. 2° Il partagera tous les travaux avec vous pour vous en soulager. 3° Il marchera toujours à la tête , et ne vous engagera dans aucune action de vertu dont il ne vous donne lui-même l'exemple ; dans une matière plus difficile , il vous fournira abondamment tous les secours nécessaires pour vaincre. 4° Il vous assure de la victoire , pourvu que vous ayez le courage de combattre. Enfin , pour fruit de votre victoire , il vous promet un bonheur infini dans sa grandeur , et éternel dans sa durée.

Quelle gloire pour vous , ô mon Sauveur , d'être le Roi des anges et des hommes , et le maître de l'univers ! quel honneur et quel bonheur pour moi de vous suivre , et de vivre sous un si doux et si heureux empire ! mais quel sujet de confusion pour moi d'avoir jusqu'ici refusé de vous suivre , quoique la qualité de chrétien m'y engageât , et que j'y dusse être animé de si puissans motifs , et que j'y trouvasse tant d'avantages , pour suivre le monde , votre ennemi et le mien ; le monde , ce cruel et indigne maître ?

O souverain Roi de l'univers ! je me soumets

de tout mon cœur à votre saint empire avec tout ce qui dépend de moi. Je m'offre, tout indigne que je suis de vous suivre pendant toute ma vie, je m'estime trop glorieux, non-seulement d'être votre sujet, mais encore le dernier de vos esclaves. Je vous proteste, à la vue du Ciel et de la terre, que je renonce à la chair, au monde, et à toutes ses maximes; que je leur déclare une guerre immortelle, que je me dévoue entièrement à vous, et que je ne veux plus désormais avoir d'autre modèle de ma vie, ni d'autres règles de ma conduite, que vos exemples et vos maximes.

SECOND POINT.

De l'obligation particulière qu'ont les prêtres de suivre et d'imiter Jésus-Christ.

CONSIDÉREZ que, si tous les chrétiens sont obligés de suivre et d'imiter Jésus-Christ, les prêtres et les ecclésiastiques en ont encore une obligation plus indispensable; parce qu'ils sont ses ministres; ils sont revêtus de son autorité et de son pouvoir; ils ne parlent pas en hommes mais en dieux, quand ils disent : *Je vous absous. Ceci est mon corps.* S'ils représentent Jésus-Christ par leur ministère, ils doivent encore le représenter par leur vie, et par leurs mœurs; s'ils sont revêtus de l'autorité et du

pouvoir de Jésus-Christ, ils doivent être revêtus de l'esprit de Jésus-Christ. Ils doivent comme dit saint Paul, se revêtir par une parfaite imitation de cet homme nouveau. L'union avec Jésus-Christ, et la conformité de cœur et d'esprit avec lui, est la disposition la plus nécessaire à la célébration de la messe, et l'effet le plus infailible de la communion : elle suppose cette union au moins par la grâce, et elle la perfectionne par les vertus de Jésus-Christ, qu'il produit dans l'âme en y venant, et par la force de son esprit dont il la remplit. Il faut que le prêtre ait déjà quelque conformité avec Jésus-Christ pour le recevoir dignement : il faut qu'il soit humble comme lui, charitable comme lui : mais quand il a eu le bonheur de le recevoir, il faut que ces vertus, qui n'étoient encore que foibles et imparfaites, se fortifient et se perfectionnent. Ainsi s'accomplit la promesse de Jésus-Christ, que quiconque mange sa chair et boit son sang, demeure en lui ; qu'il ne vit que pour lui, de la même manière qu'il ne vit que pour son Père : de sorte qu'il doit dire avec l'Apôtre, après la communion : Je vis, mais ce n'est pas moi ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi, qui pense, qui veut, qui parle, qui agit en moi ; et si on ne voit point ces effets, qui, selon la parole de Jésus-Christ, doivent être infailibles à l'égard de tous ceux qui commu-

nient dignement, dans la plupart des prêtres, qui cependant communient tous les jours; si on en voit de tout contraires; si, plus ils communient, plus ils sont lâches, vains, orgueilleux et sensuels, attachés au monde et au péché, et par conséquent dissemblables à Jésus-Christ, qu'en doit-on penser? et quelle frayeur cette réflexion ne doit-elle pas jeter dans l'esprit d'un prêtre qui a un peu de foi?

Les prêtres doivent donc être les copies de Jésus-Christ et les modèles du peuple, à qui leur vie doit servir de règle. Ils doivent pouvoir dire, aussi-bien que saint Paul aux fidèles: Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ; et peuvent-ils le dire, si, bien loin d'être semblables à Jésus-Christ, ils mènent une vie inutile, lâche, sensuelle, mondaine, et tout opposée à ses maximes et à ses exemples?

Hélas! Seigneur, quand je viens à me comparer avec Jésus-Christ, ce divin modèle, dont je dois être la copie fidèle, dont je dois exprimer tous les traits dans ma vie et dans ma conduite, que je trouve dans cette comparaison de grands sujets de confusion, de douleur et de crainte pour moi! puisque, bien loin d'y trouver de la ressemblance, je n'y trouve qu'une opposition presque universelle, et par conséquent un sujet de condamnation; car mon Sauveur est humble, et je suis vain et or-

gueilleux ; il est doux et patient , et je suis un emporté et peut-être vindicatif : il a été mortifié et sa vie n'a été qu'une pratique continuelle de cette vertu , et je suis un homme sensuel , et ma vie n'est qu'une recherche continuelle de mes commodités , de mes plaisirs les plus sensuels et les plus dangereux , et peut-être les plus criminels : il a été pauvre jusqu'à naître dans une crèche , et à mourir tout nu sur une croix ; et moi qui , par mon état , ai pris le Seigneur pour partage , et dois être au moins détaché des biens de la terre , j'y ai plus d'attache que les gens du monde , et les amasse avec plus d'avidité qu'eux , et les répands avec moins de libéralité. Que cette comparaison , ô mon Dieu , me confond , et que j'ai sujet de craindre , que le crucifix qu'on me présentera à la mort , au lieu d'être pour moi un sujet de confiance , ne soit pour moi un sujet de frayeur , et peut-être de désespoir , par l'opposition que je trouverai dans moi à Jésus-Christ , qui doit être mon modèle , et dont je dois être la fidèle copie. Car enfin , mon Jésus , vous ne serez point mon Sauveur , si vous n'êtes mon modèle ; votre mort ne sera point mon salut , si votre vie n'a été ma règle. Je ne profiterai point de vos mérites , si je n'ai profité de vos exemples : vous ne serez point l'objet raisonnable de ma confiance , si vous n'avez été l'objet de mon

imitation. Enfin, je ne serai point semblable à Jésus-Christ glorieux après ma mort, si je n'ai été semblable pendant ma vie à Jésus-Christ crucifié, qu'on me présentera à la mort. Helas! quand je m'examine, je ne vois dans ma personne et dans ma conduite que des traits tout opposés à ce divin modèle, et par conséquent des signes visibles et certains de ma réprobation. Ah! Seigneur, je vous demande, par cette bonté infinie qui vous a engagé à vouloir bien être mon modèle, de me préserver d'un aussi grand malheur, que je veux tâcher, avec votre grâce, de prévenir par ma pénitence. Je veux désormais m'appliquer uniquement à étudier ce divin modèle et à en exprimer tous les traits dans ma vie, afin qu'ayant été maintenant semblable à Jésus-Christ crucifié, je mérite d'être semblable à Jésus-Christ glorieux.

Magister, sequar te quocumquē ieris (Matth. 8).

« Mon divin Maître, je vous suivrai partout où vous me voudrez conduire. »

Trahe me post te, et curremus in odorem unguentorum tuorum (Cant. 1). « Attirez-moi, Seigneur, par l'odeur de vos vertus, comme par autant de parfums, et me faites courir après vous.

Magister, ad quem ibibus? verba vitæ æternæ habes (Joan. 6). « Qui dois-je suivre que vous, mon Sauveur, qui avez les paroles de la vie éternelle? »

XIV^e MÉDITATION.

De l'humilité de Jésus-Christ dans l'incarnation.

APRÈS avoir formé en général le dessein de suivre et d'imiter le Sauveur, il faut voir en particulier en quoi il veut que vous l'imitiez, et quels sont les moyens qu'il juge les plus propres pour réparer la gloire de son Père, ce qui est le dessein de son incarnation, et celui auquel vous devez vous être engagé dans la méditation précédente. C'est ce que nous allons voir dans les exemples de sa vie cachée. Or, quoiqu'il n'y ait point de mystère dans la vie du Sauveur, qui ne nous puisse fournir des exemples de toutes les vertus, il semble néanmoins qu'il y a dans chaque mystère une vertu particulière qui y éclate. L'humilité paroît particulièrement dans son incarnation, la pauvreté dans sa naissance, la mortification dans sa circoncision, l'abandon à la volonté de son Père dans la fuite en Egypte, l'obéissance dans la dépendance qu'il eut de Marie et de Joseph pendant les trente années de sa vie cachée. Ce sont ces cinq vertus opposées aux cinq principaux obstacles qui empêchent le rétablissement de la gloire de Dieu et de son règne dans le cœur de l'homme, c'est-

à-dire à l'orgueil ou au désir excessif de la gloire, à l'avarice ou au désir insatiable des richesses, à la sensualité ou à l'amour déréglé du plaisir, à l'ambition ou au trop d'empressement pour l'élévation et pour la grandeur; enfin, à l'esprit d'indépendance, qui fait qu'on veut toujours suivre sa propre volonté : ce sont dis-je, ces cinq vertus directement opposées. ces cinq vices, qui feront le sujet des méditations suivantes.

PREMIER POINT.

De l'humiliation du Sauveur dans l'incarnation.

CONSIDÉREZ que saint Paul, parlant de l'incarnation, dit que *Jésus Christ s'est anéanti : Exinanivit semetipsum (Philipp. 2)*, pour nous marquer la plus profonde humiliation qui fut jamais. Sur quoi vous remarquerez qu'il n'y a proprement qu'un Homme-Dieu qui se puisse humilier. L'homme ne se peut pas humilier, parce qu'il ne sauroit se mettre plus bas qu'il doit être. Il a pour principe le néant et le péché, pour terme le tombeau et l'enfer : peut-il se mettre au-dessous ? Dieu ne peut pas s'humilier non plus, parce que la majesté, la gloire et la grandeur, lui sont essentielles. Il n'y avoit donc qu'un Homme-Dieu qui fût capable d'humiliation, parce que Dieu s'unissant à l'homme en unité

de personnes , toutes les foiblesses de l'homme convenoient à Dieu. Et ainsi par-là le Tout-Puisant est devenu foible ; l'immense s'est renfermé dans le sein d'une vierge ; l'Éternel est devenu un enfant d'un jour ; l'Immortel est devenu sujet à la mort : enfin un Dieu indépendant , un Dieu infiniment heureux , a subi toutes les foiblesses et toutes les misères de l'homme ; excepté le péché. Quel profond anéantissement ! confondez-vous , âme orgueilleuse : faisant réflexion que n'étant de vous-même que néant et que péché , vous avez peine cependant à vous humilier , pendant qu'un Dieu s'anéantit.

Considérez , en second lieu , que rien ne vous fait mieux voir de quel prix est la gloire de Dieu , et quel attentat c'est de la violer , que de voir un Homme-Dieu se dépouiller de sa grandeur , ou plutôt s'anéantir pour la réparer. *Exinanivit semetipsum (ibid.)*. Avez-vous conçu jusqu'ici cette vérité ? Si vous l'aviez conçue , auriez-vous tant de peine à sacrifier à Dieu un petit point d'honneur , pendant que vous voyez un Homme-Dieu qui lui sacrifie toutes ses grandeurs et tout son Être ?

Considérez , en troisième lieu , que Jésus-Christ , qui est la sagesse éternelle , ayant choisi les humiliations et l'anéantissement pour réparer la gloire de son Père , il faut nécessairement

que ce soit le moyen le plus propre pour glorifier Dieu. Non , mon Dieu , vous n'avez jamais été si glorifié que quand votre Fils a été plus humilié. Vous n'avez jamais eu plus de complaisance pour aucun objet , que vous en avez eu pour Jésus enfant , pauvre , anéanti. C'est pour lors que vous avez dit : *Voici mon Fils , mon bien-aimé (Marc. 9).* C'est pour lors que les anges ont chanté : *Gloire soit à Dieu au plus haut des Cieux (Luc. 2).* Je ne deviendrai donc aussi l'objet de vos complaisances , ô mon Dieu , et je ne vous glorifierai , qu'autant que je serai dans l'humiliation , et dans l'anéantissement.

SECOND POINT.

De la gloire de l'homme dans l'anéantissement depuis l'incarnation.

CONSIDÉREZ que, depuis que l'Homme-Dieu s'est anéanti dans l'incarnation , la véritable grandeur de l'homme consiste dans les humiliations , qu'il recherche ou qu'il accepte pour Dieu. Car premièrement , l'homme ne pouvant rien faire de plus grand que de procurer ou de réparer la gloire de Dieu , tout ce qui peut lui servir pour une fin si noble et si excellente , est ce qui fait sa véritable grandeur. Or , Jésus-Christ , qui n'est venu au monde que pour réparer la gloire de son Père , ayant choisi les

humiliations et les abaissemens , nous ne pouvons douter que ce soit le moyen le plus propre pour procurer de la gloire à Dieu , et par conséquent que ce ne soit aussi ce qui fait en même temps la véritable gloire de la créature.

Ainsi une âme inconnue , méprisée et rebutée des hommes , qui reçoit avec soumission les humiliations que Dieu lui envoie , qui s'y plaît , qui les recherche , est , au jugement des saints et de Dieu même , dans l'état le plus élevé et le plus glorieux où puisse être une créature. Le croyez-vous ? En êtes-vous persuadé ? C'est cependant un article de foi , aussi certain qu'il est vrai que Dieu s'est incarné pour vous. Si les ecclésiastiques étoient bien pénétrés de cette vérité , se comporteroient-ils de la même manière que s'ils étoient persuadés que c'est par l'orgueil qu'on soutient une dignité qui est fondée sur les humiliations de Jésus : que vouloir dominer sur les autres et l'emporter partout , c'est conserver son rang ; et emploieroient-ils , comme ils font , les biens ecclésiastiques , qui sont le patrimoine des pauvres et le prix de la mort et de l'anéantissement de Jésus , à entretenir une vanité et un luxe qu'on ne pardonneroit pas à des gens du monde ? Mais quoi ! sommes-nous donc infidèles ? On le diroit à voir notre conduite , et l'horreur que nous avons de l'humiliation. Quelques-uns il est vrai , croient

cette vérité spéculativement ; mais qu'il s'en trouve peu qui en soient pénétrés et touchés au fond du cœur ! Il y en a encore moins qui en fassent la règle de leur vie et de leur conduite. N'êtes-vous point de ceux-là ? Si cela est , reconnoissez votre erreur , et vous confondez devant Dieu.

Une seconde raison qui fait voir que la véritable grandeur et la véritable gloire d'un chrétien consiste dans l'anéantissement et dans l'humiliation , est que Jésus-Christ étant , comme on n'en peut douter , le principe de toute la grandeur et de toute la gloire d'un chrétien , nous ne pouvons être véritablement grands , qu'autant que nous approchons de lui et que nous lui sommes semblables. Et n'est-ce pas l'amour de l'anéantissement et de l'humiliation qui nous rend semblables à Jésus-Christ, dont toute la vie n'a été qu'humiliation et anéantissement ?

Ces raisons ne sont-elles pas fondées sur les premières vérités du christianisme ? D'où vient donc que nous ne nous laissons pas convaincre ? Quoi ! si un roi , dans un siège de ville , se mettoit à faire les fonctions des simples soldats , les actions les plus basses deviendroient honorables par-là ; et il n'y auroit personne , de quelque qualité qu'il fût , qui ne se fit un honneur de suivre en cela l'exemple du roi. Hé quoi !

mon Sauveur, vous n'aurez pas le même pouvoir sur l'esprit des chrétiens ? vous ne serez pas assez puissant pour ôter la bassesse qui étoit attachée aux humiliations ? vous ne pourrez les rendre glorieuses , après les avoir consacrées par votre exemple ? nous estimerons indigne d'un homme, ce qu'un Homme-Dieu a jugé digne de lui ? En vérité, avons-nous de la foi, ou croyons-nous que Jésus-Christ soit Dieu , puisque nous nous laissons si peu émouvoir à ses exemples ? Ah ! mon âme , ne faisons pas cet affront à Jésus-Christ ! Oui , opprobres , humiliations , quelque horreur que la nature ait de vous , vous serez désormais les plus chères délices de mon cœur, puisque vous avez été celles du cœur de Jésus, puisque ce n'est que par vous que je me puis rendre semblable à Jésus, que je puis lui témoigner mon amour, que je puis mériter le sien. Que les gens du monde mettent leur gloire dans les pompes et dans les grandeurs ; pour moi, je veux mettre la mienne à m'humilier, à m'anéantir avec Jésus , pour Jésus et dans Jésus.

Quod altum est hominibus , abominatio est ante Deum (Luc. 16). « Ce qui est grand devant les hommes est abomination devant Dieu. »

Reges gentium dominantur eorum : vos autem non sic ; sed qui major est in vobis , fiat sicut minor (Luc. 22). « Les rois des nations les traitent

avec empire : mais qu'il n'en soit pas de même parmi vous, car le plus grand est celui qui se fait le plus petit. »

Intolerandæ superbix est ubi exinanivit se Majestas, vermiculus infletur atque intumescat Bern. « C'est un orgueil insupportable de voir un ver de terre s'élever et s'enorgueillir, lorsqu'il voit la majesté d'un Dieu s'anéantir. »

XV^e MÉDITATION.

De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa naissance.

POUR premier prélude, nous nous imaginerons être dans l'étable de Béthléem, et nous y considérerons un Dieu enfant couché dans une crèche, sur de la paille.

Pour second prélude, nous demanderons à Notre-Seigneur qu'il nous fasse si bien concevoir les grands mystères qui paroissent dans la crèche, que nous en puissions profiter pour la réforme de nos mœurs.

PREMIER POINT.

De la pauvreté de Jésus-Christ dans la crèche.

CONSIDÉREZ comme le Fils de Dieu, ayant dessein de se faire homme, voulut naître dans la plus grande pauvreté qui se puisse conce-

voir. Il avoit dans le Ciel tous les trésors et toutes les grandeurs, dit saint Bernard : mais il n'y trouvoit point la pauvreté, qui renferme en elle-même de si grands biens. C'est pour la chercher qu'il est descendu du Ciel, celui qui étoit infiniment riche, comme dit l'Apôtre, s'étant fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir, et de remédier à notre convoitise par sa pauvreté (2. *Cor.* 2).

Voyez jusqu'où va cette pauvreté de Notre-Seigneur. Ce seroit trop pour lui que de naître dans la boutique d'un charpentier : il dispose tellement les choses par sa providence, que sa mère est obligée de faire un voyage à Bethléem, sur le point de faire ses couches. Lorsque le temps en est arrivé, elle demande un lieu de retraite dans une hôtellerie. Il est le maître des cœurs, et il pouvoit bien inspirer des sentimens de compassion pour celle qui le portoit dans ses chastes flancs : mais il permet qu'on la refuse partout. Enfin, elle est contrainte de se réfugier dans une étable abandonnée et exposée à toutes les injures de l'air. C'est là que le Fils de Dieu veut naître, dans le manquement de toutes choses ; de sorte qu'il n'y eut jamais un enfant au monde plus pauvre que le Fils de Dieu : car la charité ou l'humanité ne délaisse guère les plus misérables dans ces rencontres. Voilà la pauvreté extrême d'un Dieu nouvelle-

ment né. Puisqu'il est tout-puissant, il n'est né de la sorte que parce qu'il l'a voulu; c'est un effet de son choix, et non pas de la nécessité. Puisqu'il est infiniment sage, et qu'il sait juger du prix des choses, il ne se peut pas faire que ce qu'il a choisi ne soit le meilleur. Il faut donc que l'état de pauvreté soit préférable aux richesses et à l'abondance. L'avez-vous cru jusqu'à présent? Cette attache que vous avez aux biens de la terre, cet empressement pour en amasser, ce chagrin, cette inquiétude où vous vous laissez aller, quand vous êtes en danger de les perdre, cette recherche si empressée de vos aises et de vos commodités, ne fait-elle pas voir que vous êtes dans un sentiment tout contraire à celui de Jésus-Christ? Qui se trompe de vous deux, ou la sagesse éternelle, ou vous? Qu'en pensez-vous? Reconnaissez votre erreur; confondez-vous de ce que, faisant profession d'être chrétien, vous avez des sentimens si opposés à ceux de Jésus-Christ. Priez-le que, puisqu'il est la lumière qui est venue éclairer les aveugles, il dissipe l'aveuglement dans lequel vous avez vécu à cet égard, priez-le qu'il vous fasse voir la vanité et le danger des richesses, qu'il vous en détache le cœur; enfin que vous soyez au moins pauvre de cœur et d'esprit, si vous ne l'êtes pas d'effet. Faites une forte résolution et lui demandez sa grâce pour cela.

SECOND POINT.

Comment les ecclésiastiques doivent imiter la pauvreté de Jésus-Christ.

IMAGINEZ-VOUS que le Père éternel , à la vue de Jésus-Christ dans la crèche, vous dit ce que Notre-Seigneur dit à une autre occasion à ses disciples : *Si vous ne devenez semblables à cet enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des Cieux* (*Math. 18*). Il faut qu'un ecclésiastique, pour être sauvé, imite nécessairement la pauvreté de Jésus-Christ, la pauvreté évangélique étant une vertu nécessaire à tous, mais d'une manière différente selon la diversité des conditions.

Vous qui êtes prêtre ou ecclésiastique, si vous êtes riche, ou par votre patrimoine, ou par la possession de quelque bénéfice, vous devez premièrement vous humilier, parce que votre état est un état d'opposition à l'état de Jésus-Christ pauvre. Jésus-Christ, qui est dans la crèche la consolation des pauvres, est en même temps la terreur des riches, puisqu'il leur dit déjà par son exemple ce qu'il leur dira un jour par ses paroles : *Væ vobis divitibus!*

2° Vous devez reconnoître le danger de votre état, parce qu'ordinairement parlant, l'état des riches est un état de vanité, de luxe, de sen-

sualité , de convoitise , de dureté envers les pauvres , et par conséquent un état de damnation par les obstacles qu'il met au salut , et le pouvoir qu'il donne aux riches , et les occasions qu'il leur fournit de contenter leurs passions mêmes les plus déréglées. 3° Il faut se détacher des biens de la terre , afin que , selon le commandement de l'Apôtre , nous les possédions avec le même détachement que si nous ne les possédions pas. Que si ce détachement , en quoi consiste la pauvreté d'esprit si recommandée dans l'Évangile , est si nécessaire à tout chrétien , que Jésus-Christ donne sa malédiction à tous ceux qui ne l'ont pas , lorsqu'il dit : *Vae vobis divitibus !* elle est encore bien plus nécessaire aux ecclésiastiques qui , en s'engageant dans cet état , ont protesté , à la vue des sacrés autels , qu'ils prenoient Dieu pour leur partage et pour leur unique héritage. 4° Un ecclésiastique est obligé de retrancher tout ce qui sent la vanité du siècle et le-luxe , et tout ce qui est contraire à la modestie chrétienne. Car enfin , si tout chrétien est obligé par les engagements de son baptême de renoncer au monde et à ses pompes , et de retrancher le luxe , à plus forte raison les ecclésiastiques , qui sont obligés d'aspirer à la perfection , y sont-ils plus obligés que les gens du monde , et d'une manière plus particulière : car ce qui seroit modestie dans un homme du

monde , devient criminel dans un ecclésiastique par la sainteté et l'humilité qui lui conviennent. En effet c'est une espèce de sacrilège , une injustice criante, et en quelque manière un larcin, dit saint Bernard , d'employer les biens ecclésiastiques , qui sont le prix du sang du crucifix et le patrimoine des pauvres , à entretenir son luxe, son ambition , sa sensualité , et encore de plus grands dérèglemens. *Quidquid præter necessarium victum et simplicem vestitum de altari retines, tuum non est : rapina est , sacrilegium est* (*S. Bern. ep. ad Falconem*). On vous permet, ajoute-t-il, selon la doctrine de l'Apôtre , de tirer de l'autel de quoi entretenir votre vie , mais non pas votre luxe, votre orgueil et votre sensualité ; et on ne vous permet pas de regorger de délices, et de vivre dans une abondance criminelle, pendant que les pauvres meurent de faim. *De altari cui servit clericus vivat, non luxurietur, non superbiat, non ditetur* (*Bern*). La coutume et les vains prétextes, de conserver son rang, de maintenir son autorité , et faire honneur à l'Église, sont des abus qui ne peuvent prescrire contre la loi de la charité, contre les sentimens des saints Pères , contre les canons de l'Église et les décisions des conciles. 5° Les ecclésiastiques ne doivent ni désirer le bien avec trop d'ardeur, ni le posséder avec attache , ni l'amasser avec avidité, mais le distribuer aux pauvres avec cli-

béralité , se persuadant que, selon les sentimens des saints Pères , ils ne sont point les maîtres des biens ecclésiastiques , mais les économes ; qu'ils sont obligés, sous peine de péché mortel, de donner le superflu aux pauvres ; qu'ils ne peuvent le retenir sans injustice , et que de ne le donner pas aux pauvres dans leur besoin , c'est le voler. Malheur à un ecclésiastique qui veut thésauriser ! c'est amasser des trésors de colère, qui à la mort viendront fondre sur sa tête. Malheur à un ecclésiastique qui meurt riche ! il entendra à la mort cette même sentence que prononça saint Pierre contre Ananias : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*. Vos richesses seront la cause de votre perte ; vous ne les emporterez pas avec vous , mais vous emporterez avec vous la malédiction de Dieu dans l'enfer, dont vous ressentirez les effets pendant toute l'éternité. Ah ! Seigneur , délivrez-moi des effets de cette terrible malédiction , mais détachez mon cœur des biens de la terre pour ne m'attacher qu'à vous et aux biens éternels ; donnez-moi des entrailles de charité , qui, en me rendant sensible à la misère des pauvres , m'engagent à me dépouiller des biens que j'ai reçus de vous pour subvenir aux besoins des pauvres ; et que , pour vous imiter , je me rende pauvre des biens de la terre , mais riche des biens spirituels qui sont promis aux pauvres de cœur ; qu'enfin je

mérite les biens éternels que vous destinez aux miséricordieux.

Divitiæsi affluant, nolite cor apponere (Ps. 61).

« Si vous avez de grandes richesses, n'y attachez pas votre cœur. »

Amen, dico vobis, quia dives difficile intrabit in regnum Cælorum (Matth. 19). « Je vous dis en vérité qu'il est difficile qu'un riche soit sauvé. »

V^e CONSIDÉRATION.

Du règlement de la journée et des actions du chrétien.

I. IL est important de se bien mettre dans l'esprit que le bonheur de notre éternité dépend de la sainteté de notre vie ; et que la sainteté de toute notre vie dépend du règlement de notre vie ; et que le règlement de notre vie dépend du règlement de chaque jour en particulier : parce que toute notre vie n'étant qu'une suite de chacun des jours qui la composent, on peut dire que régler chaque journée d'une manière chrétienne, c'est régler toute sa vie, et s'assurer par-là une heureuse éternité.

II. Il est donc de la dernière conséquence de

régler toutes les actions du jour, et de les faire avec ordre. Car, ce n'est pas assez de faire le bien, mais encore il faut le bien faire : et pour le bien faire, il faut le faire avec ordre et avec règle. On peut faire le bien par honneur, par passion, par coutume, par nécessité, par respect humain, faire le bien de la sorte, c'est n'en point faire, ou au moins c'est ne le point faire chrétiennement, et c'est ensuite ne le point faire utilement pour son salut. Mais quand on fait le bien avec règle, on le fait avec mérite, on le fait avec perfection, on le fait facilement, et on le fait constamment. Mais si tous les chrétiens doivent tâcher de vivre avec règle, les prêtres, qui doivent être eux-mêmes la règle vivante des laïques, y sont encore bien plus obligés.

III. Il faut donc régler, 1° la nature ou la substance de nos actions, pour voir celles que nous devons faire, et celles que nous ne devons ni ne voulons pas faire. 2° Il faut régler le temps de nos actions, pour déterminer dans quel temps nous les devons faire, et combien de temps nous y voulons employer. 3° Il faut enfin régler la manière dont nous les voulons faire, et la méthode que nous y voulons garder.

IV. Pour la nature de nos actions, il y en a de trois sortes. 1° Celles de piété et qui regardent Dieu, comme sont la prière, la méditation,

la lecture spirituelle, la messe, l'usage et l'administration des sacremens, la pratique des bonnes œuvres, l'exercice des vertus. 2° Nos affaires, les devoirs attachés à notre état et à notre condition, nos occupations, nos emplois. 3° Nos divertissemens. Nous devons nous faire une loi indispensable des premières, pour ne les jamais omettre que pour un plus grand bien, tel que le peut faire la seule charité. La raison doit régler les secondes, en nous engageant à faire notre plaisir de notre devoir, et une nécessité de nos obligations; en préférant toujours les affaires d'obligation à celles qui sont de surrogation; et ne prenant de celles-ci, qu'autant que le soin que nous devons avoir de notre principale affaire, qui est celle du salut, nous le permet; et retranchant absolument celles qui sont incompatibles avec la dignité et les fonctions du sacerdoce. Un trafic sordide, un assujétissement servile au service des grands et à l'administration de leurs biens temporels, qui convient mieux à des valets, qu'à des ministres du Dieu vivant, sont incompatibles avec la dignité de prêtre, et les prêtres doivent se souvenir du commandement de l'Apôtre, de ne point se mêler des affaires séculières : *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus*. C'est pour cela que les canons imposent de grièves peines aux clercs qui les violent. Les affaires trop em-

barrassantes et non nécessaires détournent le prêtre de la prière, de l'étude, de la prédication de la parole de Dieu, et de l'instruction des ignorans : étant incompatibles avec les fonctions du sacerdoce, il ne doit point s'en charger.

La nécessité enfin doit régler nos divertissemens, parce que, ne devant prendre les divertissemens que comme des remèdes, on ne les doit prendre qu'autant qu'ils sont nécessaires et salutaires; par conséquent ils doivent être et innocens et modérés.

Ils doivent être innocens, tels que ne sont point les jeux de hasard, si sévèrement défendus aux ecclésiastiques par un si grand nombre de canons, et si souvent frappés d'anathème dans les conciles. Ils doivent être modérés, ne prenant de divertissement, qu'autant qu'il est nécessaire pour relâcher son esprit de la trop grande application, délasser son corps fatigué du travail, et conserver sa santé et ses forces, pour les employer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

V. Il faut régler le temps de ses actions, pour savoir en quel temps on doit les faire, et combien de temps on y doit employer. Pour cela, après avoir considéré ce que peuvent nous permettre notre état, notre condition, notre santé, nos forces, nos devoirs d'obligation; après avoir consulté Dieu et son directeur, il faut se pres-

erire à soi-même un ordre du jour, pour régler le temps du lever, qui est d'une grande conséquence, puisque le reste du jour en dépend, et qu'on doit bien prendre garde de ne pas commencer la journée par un acte d'immortification : et ensuite le temps de l'oraison, de la messe, de la lecture, etc. De cette manière on fera les choses avec ordre ; on les fera sans confusion, et sans l'ennui que cause ordinairement, ou l'oisiveté, ou l'incertitude de ce qu'on doit faire, et on participera au privilège qui sembloit particulier aux religieux, qui est d'être toujours sûr qu'on fait la volonté de Dieu, lorsqu'on n'agit point par humeur, mais qu'on suit sa règle.

VI. On doit s'attacher à suivre si exactement et si constamment cet ordre, qu'on ne s'en départe ni par légèreté, ni par inconstance naturelle, ni par le dégoût qu'on trouve quelquefois à faire toujours les mêmes choses, ni enfin par ce que le démon nous suscitera l'embarras de cent bagatelles et de cent petites occupations de nulle conséquence, purement pour nous divertir et nous dérégler. Mais on ne doit pas aussi s'y assujettir d'une manière servile, ni se faire une peine ou une matière de scrupule d'interrompre ou de changer cette ordre, quand la nécessité, ou la charité, ou l'obéissance, nous y obligent : car, quitter la règle par raison, ou par

nécessité , ou par charité , ou par obéissance , c'est suivre la première et la souveraine règle.

VII. Après avoir réglé la nature et le temps des actions , il faut régler la manière dont on les doit faire , qui consiste en deux choses : 1° dans la méthode qu'on doit garder en les faisant ; 2° dans l'esprit intérieur dont on les doit animer.

VIII. Pour la méthode , il faut que chacun embrasse celle qu'on jugera être plus conforme à son âge , à son tempérament , à sa condition , à son état , à ses emplois , à ses dispositions et à son attrait. Car , quoiqu'elles puissent être toutes fort bonnes en elles-mêmes , elles ne sont pas bonnes pour tout le monde. Car , tel qui convient à l'un ne convient pas à l'autre , et ce n'est pas une raison pour nous attacher à une méthode , de savoir qu'une personne s'en est bien trouvée. Les livres en sont pleins , et ainsi on peut choisir : mais le mieux est de consulter son directeur là-dessus ; car , comme il connoît mieux , et les besoins et les dispositions d'une âme , il est aussi plus capable de juger quelle méthode lui est le plus propre . Les prêtres trouveront dans ces considérations une méthode pour les principales actions , à laquelle ils pourront s'attacher s'ils n'ont rien de meilleur.

IX. Pour ce qui est de l'esprit intérieur dont on doit animer ses actions , il consiste princi-

pablement, et dans l'intention, qui est comme l'âme des actions, qui les vivifie, et dans la ferveur, qui leur donne toute la beauté et toute la perfection dont elles sont capables.

X. L'intention générale qu'on doit avoir dans toutes ses actions, doit toujours être la plus grande gloire de Dieu, comme nous l'apprend saint Paul. On peut en avoir aussi de particulières, comme de satisfaire pour ses péchés, d'obtenir de certaines grâces et les vertus dont on a besoin, et de suivre les intentions que Jésus-Christ a eues, en nous excitant par sa grâce à faire ces actions. C'est une excellente pratique, de ne commencer jamais aucune action qu'on ne l'offre à Dieu par une intention actuelle, et qu'on ne l'unisse avec celles de Jésus-Christ, afin que, par le mérite des siennes, il supplée au défaut des nôtres. Il faut de temps en temps renouveler cette intention pendant l'action, surtout quand elle est un peu longue. On ne peut expliquer de quelle importance et de quelle utilité est cette pratique, et quelle perte l'on fait en la négligeant ; puisque par-là les actions les plus indifférentes et les plus naturelles deviennent bonnes, deviennent surnaturelles et par conséquent méritoires d'un bonheur éternel.

XI. Ce n'est pas assez de faire ses actions avec une intention pure, il faut encore les faire

avec ferveur; car le Saint-Esprit lance sa malédiction contre celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment. Pour vous exciter et vous aider à faire vos actions avec ferveur, il faut : 1° faire vos actions comme si c'étoient les dernières de votre vie, comme en effet elles peuvent être. 2° Vous persuader que de chaque action en particulier dépend toute la sainteté de votre vie, et ensuite le bonheur de votre éternité. 3° Penser que Dieu vous or donne de faire cette action; qu'il considère la manière dont vous la faites; qu'il vous offre son secours pour la bien faire; qu'il ne vous promet rien moins qu'une éternité de gloire pour la récompenser; et qu'ainsi, autant de bonnes actions que vous omettez ou que vous faites avec lâcheté, ce sont, en quelque manière, autant d'éternités que vous perdez. Enfin, il faut vous mettre bien dans l'esprit, que nous ne pouvons rien faire qui plaise plus à Dieu et qui le glorifie davantage, que de bien faire l'action que vous êtes obligé de faire, ou par votre règle, ou par le conseil de votre directeur, ou par l'engagement de votre état, ou par l'ordre de vos supérieurs; et que vous ne pouvez rien faire qui déplaie plus à Dieu que de l'omettre, ou de ne la pas bien faire, et qu'enfin votre salut ou votre perfection y est peut-être attachée.

LECTURE POUR LE CINQUIÈME JOUR.

DE l'Ecriture sainte , les chapitres VIII et IX d'Isaïe , et les chapitres I et II de saint Luc.

De l'Imitation de Jésus-Christ, le chapitre 1^{er} du II^e livre , et le XLI^e du III^e livre.

Du Mémorial de Grenade, le chapitre III du V^e livre.

De Rodriguez , le chapitre 1^{er} du Traité de la pauvreté , III^e partie , et le chapitre II de l'humilité , II^e partie.

SIXIÈME JOUR.

LA SUITE DES VERTUS DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST.

De la mortification de Jésus-Christ dans la circoncision.

PREMIER POINT.

De l'exemple de mortification que nous donne le Sauveur dans sa circoncision.

CONSIDÉREZ que la véritable mortification renferme deux choses : la peine du corps, et la gêne de l'esprit.

1° Il faut mortifier le corps en le faisant souffrir. 2° Il faut mortifier l'esprit en se faisant violence. Le Fils de Dieu pratique admirablement la mortification dans sa circoncision, selon ces deux points.

1° La circoncision fut très douloureuse au Sauveur, pour plusieurs raisons. Il étoit dans un âge tendre, il avoit une complexion délicate, la saison étoit très-fâcheuse; et comme il avoit une connoissance parfaite, il sentoit vivement toute la violence d'une si cruelle opération. Néanmoins le fils de Dieu embrasse cette peine

avec ardeur et avec plaisir : il veut souffrir dès qu'il commence à vivre, et dans l'impatience qu'il a de témoigner à son Père et aux hommes son amour, il ne peut attendre jusqu'au temps de sa passion à répandre pour eux son sang. Est-ce ainsi que vous en usez à son égard ? La moindre peine vous alarme ; quelle lâcheté ! Jésus-Christ n'est que depuis huit jours au monde, et il brûle déjà du désir de souffrir pour vous : il y a tant d'années que vous y êtes ; qu'avez-vous souffert pour Jésus-Christ ?

2° La circoncision étoit une cérémonie très-humiliante, et pour laquelle le Sauveur du monde devoit avoir une fort grande répugnance, puisqu'elle le confondoit non-seulement avec tous les autres hommes, mais même avec les pécheurs. Dans les autres mystères de sa vie il paroît à la vérité foible, pauvre, sujet à la douleur : mais dans celui-ci il paroît pécheur, en prenant le remède qui supposoit le caractère infâme du péché. Cependant, sans y être obligé, il se soumet pour nous à toute l'humiliation de cette cérémonie. Il n'écoute point toutes les raisons qui le dispensoient de l'observation de cette loi : il passe par-dessus tout ce qui pouvoit lui en rendre la pratique difficile : enfin il se fait violence jusqu'à prendre pour nous la ressemblance du péché. Cette humilité du Sauveur ne fait-elle pas honte à notre orgueil ? C'est une

chose étrange ! dit saint Bernard ; Jésus-Christ est le Saint des saints, et il veut paroître pécheur ; nous sommes des pécheurs , et nous voulons paroître des saints. Jésus n'a eu le nom de Jésus , la qualité de Sauveur , qu'en souffrant , et nous voulons avoir le bonheur d'être sauvés , sans qu'il nous en coûte rien.

SECOND POINT.

La mortification du Sauveur doit être le motif et le modèle de la nôtre.

CONSIDÉREZ l'obligation que vous avez d'imiter la mortification de Jésus-Christ dans sa circoncision. Puisqu'il s'est soumis à cette cérémonie pénible pour vous , il mérite bien que vous souffriez quelque chose pour lui. Mais ce n'est pas seulement la reconnoissance que vous devez au Sauveur qui vous y engage ; c'est votre propre intérêt qui vous y oblige , puisque, comme nous avons dit , si Jésus-Christ n'a mérité la qualité de Sauveur que par la mortification de la circoncision , vous ne pouvez aussi mériter le bonheur d'être sauvé que par la mortification.

1. 1° La qualité de pécheur vous oblige de souffrir à l'exemple de Jésus-Christ. Il n'a souffert les douleurs de la circoncision que parce qu'il avoit un corps , qui portoit non pas le carac-

tère , mais la ressemblance du péché : et vous, qui avez imprimé si souvent dans votre corps le caractère du péché, que ne devez-vous pas souffrir pour l'effacer , et pour punir ce corps qui a été la cause et l'instrument de vos désordres ? Qu'est-ce qu'un pécheur ? dit Tertullien. Un homme né pour la pénitence , c'est-à-dire pour souffrir , pour mortifier ses sens , pour crucifier sa chair ; car c'est en cela que consiste la pénitence. Est-ce ainsi que vous la pratiquez ? Non, sans doute. Quelques prières que vous dites sans attention , vous en tiennent lieu , et sont toute la satisfaction que vous offrez à Dieu pour une infinité de péchés : quel abus ! Si cela est , les saints nous ont bien trompés quand ils nous ont enseigné une autre manière de faire pénitence ; et ils se sont bien trompés eux-mêmes , quand ils se sont crus obligés de la pratiquer d'une manière si différente.

II. La qualité de prêtre ne l'engage pas moins à la mortification. 1° Il est le ministre d'un Dieu crucifié , d'un Dieu mort sur la croix ; il doit donc mener une vie crucifiée , une vie de mort. 2° Il offre tous les jours à Dieu ce grand sacrifice , où un Homme-Dieu est lui-même la victime. La meilleure disposition et la plus nécessaire qu'il y puisse apporter , est de vivre lui-même en esprit de victime. 3° Comme Jésus-Christ dans le sacrifice de la messe meurt

continuellement d'une mort mystique , cela engage le prêtre à mourir à lui-même par une mortification continuelle de ses passions , de ses sens et de ses désirs déréglés , se persuadant que c'est aux prêtres particulièrement que conviennent ces paroles de l'Apôtre, que nous portions toujours la mortification de Jésus-Christ dans nos corps , afin que la vie de Jésus-Christ se fasse voir dans ces mêmes corps. Enfin sans mortification , comment les prêtres , et surtout les pasteurs , pourront-ils s'assujétir à des devoirs pénibles , gênans , humilians , auxquels les engage nécessairement leur ministère , s'ils veulent s'acquitter de toutes les fonctions qui y sont attachées ? Que doit-on donc penser des prêtres immortifiés , sensuels , impurs , qui , en même temps qu'ils offrent à Dieu cette victime infiniment sainte , sacrifient au démon d'impureté par leur vie sensuelle et impure , sinon , comme dit l'Apôtre , qu'il ne reste plus désormais de victime pour leurs péchés , mais une attente formidable du jugement , et un feu jaloux qui doit les consumer ?

III. La mortification vous engage à vous faire violence ; et c'est une obligation si essentielle , que vous ne pouvez être sauvé sans cela. Cette vérité nous est trop souvent expliquée dans l'Évangile , pour en pouvoir douter. Vous avez des passions déréglées à dompter , des devoirs pén-

bles à remplir , des occasions délicates à éviter ; et tout cela ne se peut faire sans veiller continuellement sur soi , sans réprimer les mouvemens de son cœur , en un mot sans se faire violence. Quel a donc été votre aveuglement jusqu'ici ? Lorsqu'on a voulu vous engager à faire quelque chose pour votre salut ou pour votre perfection , pour le salut et la perfection des âmes confiées à vos soins, vous avez cru apporter une excuse légitime pour vous en défendre, en disant que cela est pénible, qu'il faudroit pour cela se faire une grande violence ; c'est par cette même raison que vous devez le faire, parce qu'il est de la foi qu'on ne peut se sauver sans se faire violence.

Aviez-vous bien conçu jusqu'ici que la mortification est nécessaire pour le salut ? Et aviez-vous bien conçu à quoi cette vertu vous engage ? Rougissez de votre délicatesse et de votre lâcheté ; déplorez votre peu de foi ; et craignez que, si vous ne voulez point avoir de part à la mortification de Jésus circoncis , vous n'ayez point de part aux mérites, et à la qualité de Sauveur qu'il n'a méritée qu'en souffrant , et dont vous ne pouvez recevoir les fruits qu'en souffrant avec lui. C'est à quoi, mon Sauveur, je suis résolu de travailler. Mais comme vous connoissez ma foiblesse, surtout quand je combats contre moi-même , et que vous savez que per-

sonne ne hait sa chair, si vous-même ne lui inspirez cette sainte haine; je vous demande par ce sang que vous répandez aujourd'hui pour moi, tout enfant que vous êtes, avec tant de courage, de fortifier le mien. Je vous demande par ce saint nom de Jésus, et cette qualité de Sauveur que vous achetez au prix de votre sang, de m'en appliquer le fruit, en me faisant participer à vos souffrances.

Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiiis et concupiscentiis (Gal. 5). » Celui qui est à Jésus-Christ, doit crucifier sa chair avec ses passions et ses désirs déréglés. »

Si secundum carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis (Rom. 8). « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous mortifiez par l'esprit les inclinations de la nature et de la chair, vous vivrez.

Mortificate ergo membra vestra quæ sunt super terram (Coloss. 3). « Mortifiez continuellement les membres du vieil homme, de l'homme terrestre qui vit dans vous. »

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris (2. Cor. 4). « Portons toujours la mortification de Jésus en notre corps, afin que la vie de Jésus paroisse dans ce même corps. »

XVII. MÉDITATION.

De la fuite de Jésus-Christ en Egypte, ou du parfait abandon à la Providence.

PREMIER POINT.

De l'exemple que Notre-Seigneur nous donne de ce parfait abandon dans le mystère de la fuite en Egypte.

CONSIDÉREZ premièrement que le Sauveur fuyant en Egypte, s'abandonne entièrement à la conduite de la Providence, sans avoir égard à toutes les difficultés qui se présentent dans ce voyage. Car il falloit quitter son pays, ses proches, et toute la consolation qu'il en pouvoit attendre, sa maison et toutes les petites commodités que la pauvreté lui permettoit d'en tirer : il falloit aller dans un pays éloigné et barbare, parmi les idolâtres, avec lesquels il ne pouvoit avoir de commerce, et desquels il ne devoit espérer nul soulagement. Il falloit entreprendre ce voyage dans la plus rude saison de l'année, à un âge incapable de supporter la fatigue, et très sensible à la douleur : il falloit partir promptement, et sans qu'on eût le loisir de faire nulle provision pour le voyage. Enfin, on ne détermine point le temps que doit durer

ce fâcheux exil ; on lui ordonne seulement d'y demeurer jusqu'à ce qu'on le rappelle. Jésus et ceux qui sont chargés de sa conduite n'envisagent point ces difficultés , ou du moins ils passent par-dessus : ils obéissent à l'ordre du Seigneur , et malgré tant d'obstacles ils s'abandonnent à sa conduite sans réserve.

Considérez en second lieu que cette fuite sembloit être contre toutes les lumières de la raison. Car enfin , quelle foiblesse Jésus-Christ ne faisoit-il pas paroître en fuyant ? Ne pouvoit-on pas lui faire pour lors , avec justice , les mêmes reproches que lui firent depuis ses ennemis , qu'il ne pouvoit pas sauver les autres , puisqu'il ne pouvoit pas se sauver lui-même ? D'ailleurs qu'y avoit-il de plus aisé à Dieu que d'arrêter la fureur d'Hérode , ou en changeant son cœur , ou en punissant sa témérité ? Et celui qui avoit pu attirer de si loin trois rois pour venir adorer l'enfant nouvellement né , ne pouvoit-il pas obliger ce roi , tout fier qu'il étoit , à lui rendre le même hommage ? Que s'il falloit sortir de la Judée , pourquoi aller dans l'Égypte parmi les idôlatres ? Pourquoi ne pas aller chez les mages , où il eût été reçu avec joie , adoré avec respect , soulagé avec tous les soins imaginables ? mais Jésus , mais Joseph et Marie , à qui il inspiroit ses sentimens , ne raisonnent point sur tout cela. Dieu le veut , il l'ordonne ,

c'est assez pour eux : c'est là leur souveraine et leur unique raison. Il faut se soumettre à ses ordres , il faut s'abandonner à sa conduite : Dieu est le maître de son honneur , de sa vie , de ses biens , de son repos ; Jésus lui abandonne et lui sacrifie tout avec joie.

Que l'exemple que vous me donnez dans ce mystère est admirable , ô mon Sauveur ! qu'il est digne de vous , et de ce parfait amour que vous avez pour votre Père ! Mais qu'il condamne mes vaines inquiétudes , mes craintes inutiles , mes empressemens déréglés , mes précautions excessives , et tant de raisonnemens si peu chrétiens que l'amour-propre me fait faire sur tout ce qui regarde mon état , ma fortune , et mon établissement ! Ah ! Seigneur , la peine que j'ai eue jusqu'à présent à me confier à la conduite de votre Providence , ne vient que de mon peu de foi , et de mon peu de confiance en vos bontés , quoique cependant j'en aie ressenti si souvent les effets.

SECOND POINT.

Des motifs qui nous portent à imiter l'exemple de Jésus dans ce parfait abandon.

CONSIDÉREZ qu'il y a trois motifs qui nous engagent particulièrement à nous abandonner entièrement aux soins de la Providence. 1° Rien

n'est plus raisonnable. 2° Rien n'est plus glorieux à Dieu. 3° Rien n'est plus avantageux à l'homme.

Rien n'est plus raisonnable que de s'abandonner à la conduite de celui qui connoît nos besoins, qui y peut pourvoir, et qui a la volonté de le faire. Le Sauveur nous exhortant à nous confier entièrement à la providence de son Père, se sert de cette raison pour nous y engager, et l'explique en ce peu de paroles : *Scit Pater vester cœlestis quia his indigetis*. Dieu sait vos besoins, il est votre père, et votre père céleste. S'il sait vos besoins, vous ne devez point craindre qu'il manque d'y pourvoir faute de les connoître. S'il est votre père, vous ne pouvez douter qu'il n'ait pour vous assez de bonté et de tendresse pour vous soulager. Enfin, s'il est votre père céleste, c'est-à-dire qu'il a tout pouvoir sur la terre et dans le Ciel, et par conséquent qu'il peut vous combler des biens d'ici-bas, et de ceux de l'autre vie.

Rien n'échappe à la connoissance de Dieu; ses vues s'étendent aux petites choses comme aux grandes, sans que la multitude des événemens cause aucune confusion. Il porte même sa prévoyance jusque dans l'avenir; et tout ce qui doit arriver dans les siècles futurs, lui est aussi présent que ce qui se passe maintenant dans l'univers. Or, s'il est vrai que Dieu connoisse

tout, prévoie tout, dispose tout ; si, comme le Sauveur nous en assure lui-même, il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa connoissance et sans son ordre ; croyez-vous que sa providence néglige les affaires qui sont les plus importantes, comme sont celles qui regardent votre repos, votre établissement, ou votre salut, et qu'il y ait rien là-dessus que Dieu puisse ignorer ?

Mais s'il est votre père, peut-il manquer de tendresse et de soin pour vous ? Quoi ! il aura eu la bonté de vous créer, de vous donner la vie, et il ne vous donneroit pas de quoi la conserver ? Il aura répandu tout son sang pour vous racheter, et il vous refusera les grâces nécessaires pour profiter du prix de la rédemption ? Il vous aura procuré le droit à un bonheur éternel aux dépens de sa propre vie, et il négligera votre établissement temporel, qu'il peut vous procurer à si peu de frais ? Vous vous abandonnez sans crainte à la conduite d'un père que vous savez qui vous aime tendrement, et vous ne ferez pas le même honneur à Dieu qui est le meilleur de tous les pères ? *Nemo tam pater* : et vous aurez de la peine à croire que tout ce qu'il ordonne est pour votre bien, ou dans le temps, ou dans l'éternité ?

Enfin, il est votre père céleste : ainsi rien ne peut résister à sa volonté. Les créatures les plus

insensibles sont obéissantes à sa voix, et soumises à ses ordres. Vouloir à son égard, et faire, est la même chose. Que c'est un grand sujet de consolation et de confiance pour une âme, lorsqu'elle se dit à elle-même : Je suis assurée que Dieu sait et ordonne tout, qu'il peut tout ; je suis assurée qu'il m'aime, et qu'il m'aime de l'amour le plus tendre et le plus sincère qui fut jamais. Après cela, ne puis-je pas bien me confier à lui sans craindre qu'il m'abandonne ? *Non enim, amas, et deseris*, dit saint Augustin.

Considérez, en second lieu, que rien n'est plus glorieux à Dieu que la parfaite confiance de la créature en son Créateur. Car si la gloire n'est rien autre chose qu'une estime accompagnée d'amour et de louange, y a-t-il rien qui marque mieux l'estime que nous avons de la bonté, de la sagesse et de la puissance de Dieu, que de nous abandonner à sa conduite ? Y a-t-il rien qui marque mieux l'amour que nous avons pour lui, que la confiance que nous avons en sa bonté ? Comme il n'y a que vous, mon Jésus, qui nous ayez pu donner l'exemple d'une parfaite soumission à la volonté de Dieu, il n'y a que vous aussi qui puissiez nous donner les grâces nécessaires pour y arriver. Il faut pour cela avoir une grande idée de votre pouvoir, et une grande confiance en vos bontés : et je ne

puis avoir l'un et l'autre parfaitement sans vous aimer, ni vous aimer si vous-même ne me donnez cet amour que je vous demande, mon Jésus, à vous-même par vous-même.

Dominus regit me, nihil mihi deerit (Psal. 22).

« Puisque Dieu a soin de moi, puis-je manquer de quelque chose ? »

Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi est cura de vobis (1. Pet. 5).

« Jetez toutes vos inquiétudes dans son sein, parce qu'il aura soin de vous. »

Non dabit in æternum fluctuationem justo (Psal. 54). « Dieu ne souffrira pas que le juste soit toujours dans l'agitation et dans l'inquiétude. »

Projice te in eum ; non se subtrahet, ut cadas (Aug.). « Jetez-vous entre les bras de Dieu, il ne se retirera pas pour vous laisser tomber. »

XVIII^e MÉDITATION.

De l'obéissance de Jésus dans sa vie cachée.

PREMIER POINT.

De l'obéissance parfaite qu'il rend à son Père.

CONSIDÉREZ que l'Évangile renferme toute la vie du Fils de Dieu depuis douze ans jusques à trente, dans ces paroles : *Et erat subditus ;*

il étoit obéissant. Mais avant que de méditer l'obéissance qu'il rendoit à saint Joseph et à sa sainte Mère, considérez comme le Sauveur, pour obéir à son Père, se soumet à demeurer dans une boutique, caché dans l'obscurité d'une vie basse, et ce semble inutile, inconnu presque à tout le monde, et méprisé de ceux qui le connoissent, et qui le regardent comme le fils d'un charpentier ; quoique pendant ce temps-là il eût pu parcourir l'univers, instruire les hommes par sa doctrine, les étonner par ses miracles, les édifier par ses exemples, et les attirer à la connoissance du vrai Dieu. Tâchez de pénétrer les mystères admirables de cette vie cachée, et les grandes vérités que le Sauveur vous y apprend par son silence même.

La première est que notre perfection ne consiste pas seulement à dire, à faire, à souffrir de grandes choses pour Dieu, mais surtout à accomplir sa volonté ; et que nous pouvons même glorifier Dieu en acceptant l'impuissance où il nous met, quand il ne veut pas se servir de nous. Le Fils de Dieu glorifioit autant son Père dans la boutique de Nazareth, par les bas emplois auxquels il s'occupoit, qu'il fit depuis dans Jérusalem, par les prédications admirables et les miracles surprenans qu'il y faisoit, parce que dans l'un et dans l'autre il faisoit également

la volonté de son Père. Ainsi les personnes que divers obstacles empêchent de vaquer à de longues prières , à l'exercice de l'aumône, ou aux pratiques de la pénitence, ne doivent nullement s'inquiéter, comme il arrive ordinairement; ils font la volonté de Dieu , et cela suffit.

La seconde vérité que nous apprend ici le Sauveur, est que la vie cachée est pour bien des gens une source de grâces très abondantes, et un moyen beaucoup plus sûr de glorifier Dieu et de pratiquer d'excellentes vertus, que ne le seroit la vie apostolique : parce qu'elle fait mourir dans nous la passion de paroître, et d'être dans l'estime des hommes, à laquelle sont sujettes les personnes mêmes qui s'occupent dans les emplois les plus saints, pour peu qu'ils soient éclatans, l'amour-propre nous suggérant continuellement ce que les parens de Jésus lui disoient : *Manifesta te ipsum mundo* ; faites-vous un peu connoître, vous en serez plus capable de faire connoître Dieu. Ainsi il est à craindre que ce ne soit l'amour-propre qui nous produise au-dehors, plutôt qu'un zèle sincère de la gloire de Dieu , et une charité désintéressée pour le prochain : ou du moins , que nous ne rapportions pas toujours à Dieu les applaudissemens que les hommes nous donnent , quand il plaît au Seigneur de bénir nos travaux. Tout cela n'est point à appréhender dans la vie cachée.

Aviez-vous pénétré jusques ici ces mystères de l'obéissance du Sauveur dans sa vie cachée? Combien votre conduite en est-elle éloignée! Ce désir de vous produire au-dehors, et d'avoir part à toutes les bonnes œuvres d'éclat, qui se cache souvent sous un faux prétexte de la gloire de Dieu; cet amour de la nouveauté et de la distinction dans les choses de piété, comme dans tout le reste; ces vaines inquiétudes, lorsque vos dévotions sont troublées par l'ordre de la Providence, trouvent bien ici leur condamnation. Confondez-vous là-dessus, et implorez le secours de ce Dieu caché, pour vaincre cette passion que vous avez pour l'éclat et pour l'estime des hommes.

SECOND POINT.

De l'obéissance que Jésus rend à Marie et à Joseph.

CONSIDÉREZ que tout ce que l'Évangile nous apprend de Jésus pendant dix-huit ans, tout ce que le Père éternel a voulu que nous apprissions de son Fils, c'est qu'il a obéi à Marie et à Joseph. Voilà son occupation pendant tout ce temps, voilà ses miracles, voilà sa prédication. Mais examinez un peu toutes les circonstances de cette obéissance pour votre instruction, soit que vous soyez dans le monde, soit que vous soyez dans la religion; car, en quelque état

qu'on soit, on a des supérieurs à qui il faut obéir.

Considérez, 1° qui est celui qui obéit, et qui se laisse gouverner comme un enfant. C'est le Verbe éternel ; c'est la Sagesse increée ; c'est celui qui gouverne le monde, et à qui toutes les créatures obéissent. Quoi ! un Dieu qui est infiniment sage, se soumet à l'obéissance pour l'amour de moi ; et moi, dont la volonté est si corrompue et l'entendement si aveugle, j'aurai de la peine à me soumettre pour l'amour d'un Dieu ! quel dérèglement !

2° A qui obéit-il ? à Marie et à Joseph, c'est-à-dire véritablement aux créatures les plus saintes qui fussent au monde, mais qui, après tout, étoient infiniment éloignées des lumières et de la sagesse de Jésus. Néanmoins il leur obéit de la même manière qu'il feroit à son Père, parce qu'il les regarde comme tenant la place de son Père. Et après cela vous aurez de la peine à vous soumettre à vos supérieurs ? C'est qu'au lieu de ne regarder que Dieu dans leurs personnes, comme faisoit Jésus-Christ, vous n'avez égard qu'au mérite et aux qualités naturelles de celui à qui vous obéissez ; et c'est pour cela, ou que vous avez de la peine à obéir, ou que votre obéissance est purement naturelle et humaine, et dont ensuite vous ne devez attendre de récompense que des hommes.

3° Comment obéit-il ? promptement, sans différer, sans murmurer, prévenant même la volonté de Marie et de Joseph ; exactement, sans rien omettre des choses qu'on lui prescrit ; parfaitement, ne se contentant pas d'accomplir extérieurement ce qu'on lui commande, mais y soumettant sa volonté, et s'en dépouillant en quelque manière, pour n'en avoir point d'autre que celle de Marie et de Joseph ; relevant son obéissance par le motif de la gloire de son Père, dont il respecte les ordres dans ceux de ses supérieurs. Est-ce ainsi que vous obéissez, à l'exemple de Jésus-Christ ? Ces murmures, ces difficultés, ces remontrances inutiles, cette lâcheté, cette négligence, ces respects humains, ces vœux de contenter la créature plutôt que Dieu, et tant d'autres défauts qui accompagnent votre obéissance, montrent assez combien vous êtes éloigné d'imiter la perfection de l'obéissance de Jésus.

4° Considérez en quoi il obéit, dans les choses du monde les plus basses et les plus pénibles ; rendant à Joseph et à Marie tous les services que rendent les valets à leurs maîtres, les enfans des pauvres à leur père et à leur mère, travaillant du métier de saint Joseph, l'accompagnant et portant ses outils. Quel emploi pour un Dieu !

Que cet exemple doit confondre mon orgueil

et ma délicatesse ! car je suis obligé de l'avouer : j'ai de la peine à obéir dans les choses pénibles et humiliantes ; je voudrois presque toujours accommoder l'obéissance à mes inclinations ; n'obéir que dans les choses qui sont conformes à mon humeur, ou qui flattent même ma vanité, et avoir ainsi le mérite de l'obéissance, sans en avoir la peine. Ah ! qu'il se trouve au monde peu de parfaits obéissans, quoique tant de gens en fassent profession ? Je le reconnois de bonne foi, mon Sauveur, que j'ai ignoré jusques ici le mérite de la vertu d'obéissance, et encore plus sa pratique, quoique vous m'en eussiez donné un si bel exemple, et que j'aie perdu par là le fruit de la plupart de mes actions, et de celles même qui paroissent les meilleures, puisqu'elles ne vous ont pu être agréables, dès-là que ma propre volonté, et non pas la vôtre qui m'est marquée par celle de mes supérieurs, en a été le principe. Je vous demande, Seigneur, que, puisque vous m'animez si fortement à cette vertu par votre exemple, vous me donniez en même temps le secours de votre grâce pour le suivre.

Verè tu es Deus absconditus (Isai. 45). « Il faut l'avouer, Seigneur, que vous êtes un Dieu caché. »

Descendi de Cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me (Joan. 6).

« Je ne suis pas descendu du Ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. »

Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me (Joan. 4). » Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. »

VI^e CONSIDÉRATION.

De l'élection.

I. L'ÉLECTION est une invention admirable, que nous a enseignée saint Ignace dans le livre de ses Exercices spirituels, qu'il a réduite en méthode, et dont il nous a donné les règles pour connoître la volonté de Dieu sur le choix de notre état, ou sur quelque autre affaire de laquelle nous voulons délibérer, et pour nous mettre dans la disposition de la suivre, quand nous l'aurons connue.

II. Rien n'est plus utile que la pratique de l'élection, parce que rien n'est plus important que de connoître et de suivre la volonté de Dieu sur le choix de l'état de notre vie. De là dépend notre repos et notre salut : Dieu ayant attaché les grâces et les bénédictions qui nous sont nécessaires pour l'un et pour l'autre, à un certain état où il nous veut selon les desseins de

sa providence. De sorte qu'il ne nous donne jamais ses secours, si nous n'embrassons cet état; et s'il nous les refuse, que pouvons-nous attendre, que notre damnation et que des pertes de biens, des renversemens de fortune, des inquiétudes continuelles, des chagrins mortels, et toutes sortes de misères pour le temps et pour l'éternité?

III. Mais si la vocation de Dieu est si importante et si nécessaire pour entrer dans quelque état que ce soit, elle est encore bien plus nécessaire pour entrer dans l'état ecclésiastique.

1° A cause de la dignité et de l'élévation de cet état. Si un officier de nulle conséquence se glisse dans la maison d'un grand prince sans son agrément, ou souvent il n'y prend pas garde, ou il ne s'en met pas en peine; mais s'il avoit la hardiesse de s'ingérer dans les principaux emplois sans son choix, ou au moins sans son consentement, il s'attireroit infailliblement son indignation, et il se devoit croire bien légèrement puni, s'il se contentoit de l'en exclure.

2° A cause de la grandeur et de la multitude des obligations que renferme cet état, des devoirs pénibles qu'il faut remplir et des dangers où on est exposé : car enfin ils ont les mêmes obligations qu'ont les religieux de tendre à la perfection, et d'aspirer à une sainteté plus grande que celle des laïques, et ils n'ont pas

les mêmes moyens qu'eux de l'acquérir. Ils ont les mêmes obstacles à vaincre, les mêmes dangers à courir que les laïques parmi lesquels ils sont obligés de vivre, et ils n'ont pas les mêmes remèdes qu'eux. Les ecclésiastiques ont donc besoin de plus de vertu, et de grâces plus abondantes et plus fortes que les religieux et les laïques : or, ces grâces plus fortes et plus abondantes sont l'effet d'une bonté particulière de Dieu, d'une providence spéciale. Mais Dieu aura-t-il cette bonté particulière, cette providence spéciale, pour des gens qui, bien loin de le consulter sur les desseins de sa providence à leur égard, les renversent entièrement, en s'ingérant dans un état aussi élevé qu'est l'état ecclésiastique, sans vocation de sa part, et même contre ses ordres ?

IV. C'est pour cela que saint Paul défend si expressément aux fidèles de s'ingérer dans un état aussi élevé et aussi honorable qu'est le sacerdoce, s'ils n'y sont appelés comme Aaron, par une vocation particulière ; puisque Jésus-Christ même, quoiqu'il fût le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, ne s'est ingéré dans le sacerdoce qu'après y avoir été appelé par son Père : et nous voyons que les plus grands saints et les plus grands docteurs de l'Église, les Ambroise, les Chrysostôme, les Augustin et les Grégoire, quand on a voulu les engager dans

le sacerdoce , ont tremblé à la seule vue d'un poids qui , comme ils le disent , seroit formidable aux anges mêmes ; et quand on a voulu les en charger , ils ont fait tous leurs efforts pour l'éviter ; et lors même que la vocation de Dieu leur a été marquée par les signes les plus certains , ils ne sont entrés dans cet état qu'avec répugnance et avec tremblement.

V. Aussi peut-on dire que la source des désordres qui règnent parmi les ecclésiastiques , est le défaut de vocation de la part de Dieu. On entre dans cet état par l'instigation des parens , ou ambitieux , ou intéressés , ou incommodes , qui veulent décharger leur famille d'un enfant qui les embarrasse : on y entre par esprit d'avarice , pour avoir un bénéfice , qui non-seulement nous donne le moyen de subsister , mais encore de mener une vie aisée et commode , ou même molle et voluptueuse. Et faut-il ensuite s'étonner si des gens qui sont entrés dans un état si saint et si élevé , sans vocation , sans vertu , sans capacité , sans talens , sans les dispositions nécessaires pour remplir leurs devoirs , étant privés des grâces particulières qui sont attachées à la vocation de Dieu , manquent à la plupart de leurs obligations , tombent souvent dans les plus grands désordres , sont une occasion de scandale à ceux qu'ils devroient édifier par la sainteté de leur vie , et contribuent

à la perte et à la damnation des âmes, dont ils devroient procurer le salut aux dépens même de leur propre sang ?

VI. Les dispositions pour bien faire l'élection, et pour connoître la vocation de Dieu, sont : 1° une connoissance claire et vive de la fin pour laquelle nous sommes créés. 2° Une forte détermination de ne rien épargner pour arriver à cette fin, d'éloigner tout ce qui peut nous en écarter, d'embrasser tout ce qui peut nous y conduire, enfin, de vouloir, à quelque prix que ce soit, se sauver. 3° Il faut tâcher d'être pour cela dans la retraite, et d'être dégagé de tous les vains embarras, et de toutes les passions violentes, pour se tenir, autant qu'on peut, dans une parfaite indifférence, comme dans l'équilibre, prêts à pencher du côté où l'esprit de Dieu nous poussera.

VII. Pour ce qui est du temps propre à faire l'élection, saint Ignace nous apprend qu'il y a trois temps auquel on peut la faire. Le premier est lorsque Dieu éclaire l'entendement, de sorte qu'il ne peut pas douter de la vocation de Dieu, et entraîne tellement la volonté, qu'elle n'a pas le temps de délibérer. C'est ainsi qu'il appela saint Mathieu et saint Paul. Le second est quand, par des lumières moins vives, mais pourtant assez claires, il fait connoître à l'homme sa volonté; et quand, par des grâces

moins fortes , mais pourtant fort engageantes , et par l'abondance de ses consolations, il l'attire avec douceur et avec force à le suivre. Enfin , le troisième est lorsque , sans être prévenu d'une si grande abondance de lumières et de grâces , l'homme se trouve dans une assez grande liberté d'esprit, pour pouvoir , avec le secours ordinaire de Dieu , après s'être proposé la fin pour laquelle il est créé , s'appliquer à connoître la volonté de Dieu sur le choix de son état.

VIII. Pour ce qui est de la manière de l'élection , 1° ce ne peut-être une chose mauvaise ; car l'objet de l'élection doit être non-seulement ce qui est bon , mais encore ce qui est le meilleur comme nous l'apprend le philosophe. 2° La fin ne peut être la matière et le sujet de l'élection , car la philosophie nous apprend qu'on ne délibère jamais de la fin ; et ainsi on ne met pas en délibération , si on veut être heureux , si on veut se sauver , parce que la volonté se porte par un mouvement nécessaire vers sa fin. 3° Les choses qui ne sont plus dans notre pouvoir ne sont plus la matière de l'élection ; et ainsi ceux qui sont engagés dans un état immuable , comme est celui du mariage ou de la prêtrise , n'ont plus besoin de faire l'élection , si ce n'est pour trouver les moyens de réparer, autant qu'il se peut, les fautes qu'ils ont faites en s'enga-

geant dans ces états , sans consulter Dieu , et sans y être appelés par son ordre.

IX. La matière donc de l'élection doit être premièrement et principalement l'état de vie, pour ne nous y point engager , ni par hasard , ni par respect humain , ni par passion , ni par intérêt , ni par aucune vue humaine , mais seulement par la vocation de Dieu. 2^o Toutes les affaires de quelque conséquence , comme lorsqu'il s'agit d'entrer dans quelque charge , d'avoir quelque bénéfice , de faire son testament. 3^o. Toutes celles qui regardent le bon ordre de notre vie , comme sont le règlement de sa dépense et de sa famille , de son temps , de ses occupations et de ses actions ordinaires de la journée , l'usage de son bien , la quantité des aumônes qu'on veut faire , et ce qui regarde l'usage et la fréquentation des sacremens , et la manière de s'en approcher. On peut aussi s'en servir pour choisir ou le vice qu'on veut particulièrement combattre , ou la vertu qu'on veut acquérir.

X. Pour ce qui est de la manière dont on doit faire l'élection , et de la méthode qu'on doit y garder , il faut suiye exactement les règles que saint Ignace nous a données. Il faut se proposer la chose dont on veut délibérer ; et se mettant en même temps devant les yeux quelle est la fin pour laquelle nous sommes au

monde , qui est de servir Dieu et de se sauver ; et tâchant d'en bien concevoir l'obligation , l'importance et la nécessité ; il faut se mettre dans l'indifférence , et comme dans l'équilibre , pour ne pencher pas plus d'un côté que de l'autre , si ce n'est pour prendre le parti que nous jugerons le plus propre à avancer la gloire de Dieu , et à assurer notre salut. Il faut ensuite demander instamment à Dieu les lumières pour connaître sa volonté sur l'affaire dont on délibère , et les grâces capables de nous inspirer le courage et la force de la suivre.

XI. Il faut de plus considérer quels avantages nous tirerons de cet état , par exemple de celui de l'état ecclésiastique , de cet emploi , de cet office , soit pour notre salut , soit pour la gloire de Dieu ; car ce sont toujours les deux uniques règles qui doivent nous diriger dans cette délibération ; et il ne faut pas regarder les choses en général , mais en particulier , et par rapport à nous , à notre condition , à notre âge , à notre tempérament , à nos inclinations. Ou bien il faut considérer , au contraire , quels seront les désavantages qui nous en reviendront , les obstacles de notre salut , et les dangers où nous nous exposerons en prenant cet état ou cet emploi. Il faut marquer par écrit ces avantages , et puis faire la même chose pour le parti contraire ; et après avoir comparé les avantages

ou les désavantages de l'état ecclésiastique , par exemple , ou de l'état religieux , ou de l'état du mariage , il faut se déterminer à prendre le parti où nous trouvons plus de moyens pour faire notre salut , et moins d'obstacles.

XII. Pour être encore plus assuré de la volonté de Dieu , il faut , 1^o considérer ce que nous conseillerions dans cette occasion à une personne que nous aimerions , et dont nous souhaiterions sincèrement le salut et la perfection , si elle nous consultoit là-dessus , et prendre pour nous-mêmes le conseil que nous lui donnerions. 2^o Il faut sonder notre cœur , et voir ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort , et lorsqu'il nous faudra paroître devant Dieu notre souverain juge ; car l'on juge pour lors des choses , non pas selon les fausses lumières de la passion , mais selon les lumières de l'éternité : et se déterminer à faire à présent ce qu'on voudroit avoir fait pour lors.

XIII. Il faut ensuite avoir recours à la prière , pour demander à Dieu que , si le parti que nous avons pris est véritablement celui qui est le plus avantageux et pour sa gloire et pour notre salut , comme nous l'avons cru de bonne foi , il nous y affermisse de telle manière , que rien ne soit capable de nous le faire quitter.

XIV. Il ne faut pas manquer , après cela , de communiquer à son directeur tout ce qu'on a

fait , pour savoir ses sentimens ; il faut recevoir ses lumières , lui déclarer celles que Dieu nous a données , et les soumettre à sa conduite , de peur de nous égarer.

XV. Mais si par malheur on est entré dans un état immuable, comme est l'état ecclésiastique, sans vocation, les règles de l'élection n'étant pour lors d'aucun usage, le mal est-il sans remède? et doit-on s'abandonner au désespoir? On ne le doit pas, mais il faut tâcher de le réparer autant qu'on peut. 1° Par son humilité : se regardant comme un homme intrus, comme un officier qui s'est ingéré dans la maison du Seigneur, non-seulement sans son agrément, mais contre son gré. 2° Par une salutaire crainte, dans la pensée que, s'étant engagé dans un état où les obligations sont si grandes et les dangers si continuels, on ne peut remplir les unes et éviter les autres sans des grâces extraordinaires, qu'on n'a pas lieu d'espérer ; parce que, dans la conduite ordinaire de la Providence, ces grâces sont attachées à la vocation de Dieu, qui manque. 3° Par une véritable et généreuse pénitence, en tâchant de rentrer par un humble et sincère repentir dans les voies de la Providence, dont on s'étoit écarté, et de mériter par son humilité, par ses larmes, par sa ferveur et par ses bonnes œuvres, les grâces dont on s'étoit rendu indigne, en se retirant des ordres

de la Providence pour entrer dans un état si élevé sans vocation , et souvent sans les talens nécessaires pour en remplir les devoirs. Il faut, outre cela, travailler à acquérir les vertus , et, autant qu'il se peut, les talens qui manquent. Enfin , on ne doit point aspirer aux degrés les plus élevés dans l'ordre ecclésiastique, comme sont ceux qui ont la charge des âmes. Il faut, si on veut nous y engager, s'en défendre absolument ; et si on y étoit déjà engagé, faire tous ses efforts pour en sortir, surtout quand on s'aperçoit, qu'outre le défaut de vocation, on manque encore des vertus et des talens nécessaires pour s'acquitter dignement d'un emploi aussi élevé et aussi difficile, et qu'on sent bien, si on veut se faire justice, qu'on n'est pas en état d'acquérir ces talens.

LECTURE POUR LE SIXIÈME JOUR.

De l'Écriture sainte, le chapitre xvii de la Genèse, et le chapitre ii de saint Luc.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chapitres iii, xvii et xviii du livre iii.

De Grenade, la continuation du chapitre iii, ou livre iv du Mémorial.

De Rodriguez, le chapitre x du Traité de la conformité à la volonté de Dieu, viii^e traité, 1^{re} partie ; le chapitre v du Traité de la mortification, traité 1^{er}, partie ii.

SEPTIÈME JOUR.

DE L'OBLIGATION DE SE DÉCLARER HAUTEMENT
POUR JÉSUS-CHRIST, ET DE L'IMITER DANS
SA VIE PUBLIQUE.

XIX^e MÉDITATION.

*Des deux étendards, ou de l'obligation de se
déclarer hautement pour Jésus-Christ.*

CETTE méditation est ainsi appelée , parce que saint Ignace s'y forme l'idée de deux capitaines qui veulent enrôler des soldats. L'un est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les invite à combattre sous ses enseignes, l'autre est le démon. Ce fut dans cette méditation que Dieu lui inspira le dessein d'instituer un ordre sous le nom de Compagnie de Jésus , qui est un nom militaire , dont la fin fût de combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et de déclarer la guerre à ses ennemis. On met cette méditation à propos dans ce lieu , parce qu'après avoir conçu le désir d'imiter les vertus de la vie cachée de Jésus , il faut , à son exemple , sortir de la retraite, pour faire profession publique de le suivre,

en se déclarant sans crainte pour le parti de la vertu , et en y portant les autres.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ Lucifer qui a usurpé le nom de prince du monde , assis dans un trône de feu , entouré d'une multitude innombrable de démons , comme autant de soldats qu'il anime à suivre ses ordres , et à engager tous les hommes , autant qu'ils pourront , dans son parti. Son dessein n'est autre que de lever l'étendard de la rébellion contre Dieu , de déclarer la guerre à Jésus-Christ , et d'attirer les hommes à soi , afin que , les ayant rendus compagnons de sa révolte , il les rende aussi compagnons de son malheur éternel. Les moyens dont il se sert sont l'amour du plaisir , l'amour des richesses , l'amour des honneurs , qui sont comme les trois devises de son étendard , et qui correspondent aux trois concupiscences dont parle saint Jean , par le moyen desquels il engage presque tous les hommes dans son parti , les sensuels par l'espérance des plaisirs , les avares par l'espérance des richesses , les ambitieux par l'espérance des honneurs.

Considérez combien il y en a peu qui soient capables de tenir contre quelqu'une de ces tentations quand elles sont un peu fortes , mais combien il y en a encore moins qui s'en dé-

fendent, quelque vertu qu'ils paroissent avoir, quand le démon se sert de toutes les trois pour attaquer leur cœur, et qui puissent résister à l'attrait d'un grand plaisir, d'un grand intérêt et d'un grand honneur.

Déplorez l'aveuglement de la plupart des hommes, qui, ne considérant pas que l'enfer est le terme où aboutit cet amour déréglé des plaisirs, des richesses et des honneurs, s'y précipitent en vrais insensés. Gémissiez sur la perte de tant d'âmes rachetées du sang d'un Dieu, qui, malgré ses grâces et tous ses bienfaits, l'abandonnent pour suivre le démon, et dans sa rébellion et dans ses peines. Priez Dieu qu'il éclaire ces malheureux, et qu'il donne à son Église des ouvriers pleins de zèle, qui retirent tant d'âmes malheureuses de leur égarement. Offrez-vous vous-même, comme vous y êtes engagé par votre état, à travailler au salut des âmes, et à la conversion de tant de pécheurs qui, trompés par le démon, et attirés par l'appât des faux biens, suivent son parti, et s'engagent dans un malheur éternel. Priez le Seigneur qu'il vous donne le zèle et les talens nécessaires pour cela. Rentrez un peu en vous-mêmes, et voyez si vous n'avez point suivi le parti du démon malgré les engagements du baptême dans lequel vous avez renoncé au démon et à ses œuvres, à la chair et à ses plaisirs,

au monde et à ses pompes : et si , au lieu de détourner les autres d'un aussi mauvais parti par vos exhortations , vous ne les y avez point engagés par votre mauvais exemple. Cette attache excessive au plaisir , au bien et à l'honneur , ne marque-t-elle point que vous combattez vous-même sous l'étendard du démon , et que , devenu un lâche déserteur , vous avez quitté le parti de Jésus-Christ , malgré le double engagement que vous aviez de le suivre en qualité de chrétien et de prêtre , pour suivre celui du démon ? Si cela est , confondez-vous , gémissiez sur votre aveuglement , demandez-en pardon à Dieu , renouvelez les protestations que vous avez faites au baptême de renoncer au démon , à la chair et au monde .

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ 1° d'un autre côté , Notre-Seigneur Jésus-Christ assis dans un trône de lumière , avec un visage plein de majesté et de douceur , de beauté et de modestie , qui , levant un étendard opposé à celui du démon , invite tous les hommes à le suivre avec ces aimables et charmantes paroles : *Venez à moi , vous tous qui gémissiez sous la captivité du démon , et je vous soulagerai ; et apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur : car mon joug est doux , et mon fardeau est léger (Math 11)*.

Comme il vient pour détruire la tyrannie du démon , aussi a-t-il des desseins , des motifs et des moyens tout opposés à ceux du démon. Son dessein est , en engageant les hommes à se ranger sous son étendard , de les obliger à combattre tous les ennemis de la gloire de son Père et de leur salut , et par la victoire qu'ils remporteront se procurer un bonheur éternel. Les moyens qu'il leur propose sont, le renoncement effectif aux plaisirs , aux richesses , aux grandeurs et aux honneurs , pour les âmes religieuses : le détachement de toutes ces choses , pour tous les chrétiens ; détachement si nécessaire , que , sans cela , il n'y point de salut à espérer. C'est ce que saint Paul recommande à tous les fidèles , lorsqu'il leur dit que ceux qui possèdent les biens les doivent posséder comme s'ils ne les possédoient pas ; que ceux qui jouissent des plaisirs , en doivent jouir comme s'ils n'en jouissoient pas ; que ceux enfin qui vivent dans le monde y doivent vivre avec un aussi grand dégagement de cœur que s'ils n'y étoient point.

Hé bien , sentez-vous en vous-même ce détachement ? L'empressement que vous avez pour vos plaisirs , ce chagrin quand on les trouble , cette attache aux biens de la terre , si vous êtes dans le monde ; et cette attache à des bagatelles qui vous tiennent lieu de grands biens , si vous

êtes dans la religion ; ce désir d'être estimé , distingué , considéré ; ces inquiétudes , ces dépits quand on vous préfère quelqu'un , quand on vous humilie , ne marquent-ils pas que votre cœur n'est point détaché des choses du monde , et qu'au lieu de suivre l'étendard de Jésus-Christ , vous suivez celui du démon ? en un mot , que vous ne méritez pas le nom de chrétien ? car enfin ceux qui sont chrétiens suivent Jésus-Christ et embrassent ses maximes : le faites-vous ? Ne rougissez-vous pas de l'Évangile ? N'avez-vous pas honte de vous déclarer pour Jésus-Christ , et de faire profession de la vertu ? Mais ne craignez-vous point aussi que Jésus-Christ n'ait honte de vous au jour du jugement , qu'il ne vous désavoue comme vous le désavouez , et enfin qu'il ne vous punisse comme un lâche déserteur , qui , malgré les engagemens de votre baptême , l'avez honteusement abandonné pour suivre le monde et le démon , ses cruels ennemis ? Oui , je le crains , Seigneur , avec beaucoup de raison ; et je le craindrais encore davantage , si le regret que j'ai d'avoir eu honte de suivre votre parti et de paroître chrétien , et la résolution que je prends de réparer cette lâcheté par une sainte audace à me déclarer hautement pour vous , et à rompre ouvertement avec le monde , ne me faisoit espérer que vous , mon Dieu , qui m'avez inspiré ce dessein , me

donnerez le courage et la force de l'accomplir.

Considérez 2° que non-seulement Jésus-Christ vous invite à le suivre et à combattre sous son étendard, comme il y invite tous les chrétiens, mais qu'en qualité de prêtre il vous oblige à travailler de toutes vos forces à détourner et à retirer tous les hommes du parti du démon pour les engager dans le parti de Jésus-Christ, et qu'il vous dit aussi-bien qu'aux apôtres, dès-là qu'il vous a honoré du même caractère qu'eux : *Sicut misit me Pater et ego mitto* (Joan. 26). Je vous envoie pour la même fin que mon Père m'a envoyé, c'est-à-dire pour travailler au salut des âmes, pour retirer les hommes de l'égarement où la malice du démon et leur propre foiblesse les engagent, et les remettre dans le bon chemin. C'est pour vous une obligation indispensable, à laquelle vous ne pouvez manquer sans trahir votre ministère, sans être un lâche prévaricateur. Sondez votre cœur, examinez votre conduite : n'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus ? Pouvez-vous dire avec saint Paul : comme votre caractère vous y engage : *Ego autem libentissimè impendar, et super impendam ipse pro animabus vestris* (Cor. 12). Je sacrifierai tout très volontiers, et je me sacrifierai moi-même pour vos âmes. Hélas ! combien êtes-vous éloigné de ce zèle, vous qui ne voudriez

pas sacrifier le moindre intérêt, le moindre plaisir aux âmes dont le salut vous est confié et pour lequel Jésus-Christ n'a pas fait difficulté de sacrifier sa vie ! Quel sujet de confusion et de crainte pour vous ! quand il faudra rendre compte à Jésus-Christ, votre juge, de ces âmes rachetées de son sang, qu'il vous avoit confiées, et qu'il vous dira : *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram*. Rends-moi compte de mon sang que j'avois répandu pour les âmes que tu as si fort négligées, et que peut-être tu as contribué à perdre, par tes sollicitations ou par tes mauvais exemples.

Qui non pro me contra me est (Luc. 11).
« Je regarde comme mon ennemi celui qui ne se déclare pas pour moi.

Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate suâ (Luc. 9). « Si quelqu'un rougit de moi et de mes maximes, le Fils de l'homme rougira de lui quand il viendra dans sa gloire. »

XX^e MÉDITATION.

Des trois degrés d'humilité.

APRÈS avoir résolu dans la méditation précédente de suivre l'étendard de Jésus-Christ, saint Ignace propose trois degrés de perfection,

qu'il appelle degrés d'humilité. Il entend par-là l'humilité, la soumission de la volonté de l'homme à celle de Dieu, en quoi consiste l'humilité essentielle. Il en propose donc trois degrés, pour voir dans lequel nous voulons entrer.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le premier degré d'humilité ou de perfection consiste à nous soumettre tellement à la loi et à la volonté de Dieu, que nous aimions mieux perdre les biens, la santé, l'honneur et la vie même, que de violer un de ses commandemens, et que de perdre sa grâce.

Considérez ensuite que rien n'est plus raisonnable que la créature obéisse à son Créateur, de qui elle tient tout, de qui elle dépend en tout; et qu'elle soumette sa volonté, qui est foible, corrompue et aveugle, à la volonté de son Dieu, qui est toute-puissante, sage, juste et sainte, et qu'enfin elle préfère la gloire de son Dieu qui est un bien en quelque manière infini, à son plaisir, à son honneur, à sa vie, qui n'est rien en soi, ou qui est si peu de chose.

Considérez 3° qu'il n'y a rien de si avantageux à l'homme que cette soumission. Il y trouve sa paix, il s'attine par-là l'amitié et la protection de Dieu; enfin il se procure un bonheur éternel.

Considérez 4^o que Jésus-Christ nous a fait voir par son exemple jusqu'où devoit aller cette obéissance à Dieu, puisqu'il lui a sacrifié ses biens, ses plaisirs, son repos, sa gloire, sa vie même, qui étoit d'un mérite infini, ayant mieux aimé, dit un saint Père, perdre la vie, perdre tout, que de perdre l'obéissance. C'est sur cet exemple que les martyrs ont subi volontairement la mort, et enduré les tourmens les plus cruels, plutôt que de violer la loi de Dieu, et de commettre un seul péché mortel. C'est sur cet exemple que tant de saints ont quitté le monde et tout ce qu'ils avoient de plus cher, de peur d'être exposés aux dangers de manquer à l'obéissance qu'ils devoient à Dieu et de perdre ensuite sa grâce.

Voilà le premier degré de l'humilité ou de la perfection nécessaire au salut : y avez-vous toujours été ? Hélas ! si cela étoit arrivé, auriez-vous si facilement commis des péchés mortels en telle et telle occasion ? Si vous y êtes à présent, remerciez Dieu, mais ne vous en élevez pas ; puisque vous n'êtes encore qu'au premier degré dans lequel tout chrétien est obligé d'être sous peine de damnation, et que, peut-être, si vous ne vous flattez point, vous avez sujet de douter si vous y êtes, quoique en qualité de prêtre vous y soyez encore plus obligé que le commun des chrétiens.

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que le second degré d'humilité ou de perfection consiste à se soumettre si parfaitement à la volonté de Dieu, qu'on aime mieux perdre les biens, la santé, l'honneur et la vie, que de déplaire à Dieu en la moindre chose et que de commettre un seul péché véniel de propos délibéré.

Considérez qu'il est bien raisonnable qu'une créature soit soumise en tout à son Créateur; qu'un fils soit si attaché au bon plaisir de son père, qu'il le préfère à toutes choses, et qu'il en fasse la règle de toutes ses actions; qu'il est juste enfin que l'homme ait une si grande appréhension de déplaire à Dieu, qu'il évite de le faire dans les petites choses aussi-bien que dans les grandes. C'est là le second degré de perfection ou d'humilité.

Y êtes-vous arrivé? Cette facilité que vous avez à commettre le péché véniel, ce peu de soin que vous avez d'éviter les occasions qui vous le font commettre, ce peu de douleur que vous ressentez après que vous l'avez commis, marquent que vous êtes encore bien éloigné de ce degré de perfection : ce n'est pourtant pas là le dernier : car on peut être dans ce degré, et être dans la disposition de ne pas faire difficulté de jouir des plaisirs, pourvu qu'ils soient innocens;

des richesses, pourvu qu'elles soient légitimement acquises ; de l'estime des hommes et de la gloire, pourvu qu'elles ne soient point contraires à la gloire de Dieu. Or, cet état ne laisse pas d'être sujet à des inconvénients. Car, 1^o il est difficile qu'on ne s'attache à ces biens ; ce qui est fort contraire au dégagement de cœur d'une âme qui veut être tout à son Dieu. 2^o Cela engage assez souvent à commettre des fautes vénielles, avec quelque sorte de vue qui donne lieu de douter si elles ne sont point de propos délibéré. Enfin, cet état n'est point un état de conformité avec Jésus-Christ. C'est pour cela que celui qui veut être entièrement parfait, doit passer jusqu'au troisième degré d'humilité.

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ que le troisième degré de perfection ou l'humilité consiste à être dans cette disposition ; que quand même on n'offenseroit pas plus Dieu dans la jouissance des richesses, des plaisirs et des honneurs, que dans l'état opposé, néanmoins, par un désir sincère d'imiter Jésus-Christ, de se conformer à un Dieu pauvre, crucifié et anéanti, on préfère la pauvreté aux richesses, les souffrances aux plaisirs, et l'humiliation à la gloire ; de sorte que, si, par un ordre de la Providence, on est engagé à vivre dans un état de grandeur et d'abondance de tous les

biens, on ait toujours un penchant secret et continuel, qui nous porte vers l'état d'humilité et de pauvreté. Et voilà ce qu'on appelle avoir l'esprit de Jésus-Christ.

Que ce degré est haut et qu'il est parfait ! qu'il est excellent ! Mais combien, mon Jésus, en suis-je éloigné ? Cette horreur que j'ai pour les croix et pour les humiliations le fait assez voir ; mais cela fait aussi voir que je ne vous aime pas véritablement, mon Sauveur : car enfin, si je vous aimais, je voudrais vous ressembler, et j'aimerais ce que vous aimez. Non, mon Dieu, on ne peut vous aimer sans aimer les croix et les humiliations : mais aussi on ne peut les aimer sans vous aimer, n'y ayant que votre seul amour qui nous puisse inspirer des sentimens si élevés et si contraires à la nature. Je m'offre, Seigneur, à vous suivre ; mais il faut pour cela que vous m'attiriez vous-même malgré la résistance de mes passions, malgré la contradiction de ma raison et de mes sens. *Trahe me post te, et curremus.* Faites, ô mon Jésus, que je vous aime, afin que j'aime vos compagnes inséparables, les souffrances, l'humiliation et la pauvreté ; que mon plaisir soit de renoncer à tout plaisir pour l'amour de vous ; que toute ma gloire soit de renoncer à la gloire du monde, pour ne me glorifier avec votre apôtre saint Paul, que dans les humiliations de votre croix ;

et qu'enfin, votre pauvreté et vos souffrances soient mes uniques richesses, et me tiennent lieu de tout, ô mon adorable et mon aimable Jésus !

Estote ergò perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est (Matth. 5). « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste. »

Æmulamini charismata meliora (1. Cor. 12). « Aspirez à la plus haute perfection. »

Non quod jam acceperim, aut jam perfectus sim; sequor autem, si quo modo comprehendam (Phil. 3). « Je ne crois pas être arrivé à la perfection, mais je tâche d'y tendre continuellement, et de faire tous mes efforts pour y arriver. »

XXI^e MÉDITATION.

Des trois classes ou des trois sortes de personnes qui désirent leur salut, et de leurs différentes dispositions.

SAINT Ignace, ayant proposé la méditation des deux étendards, pour nous animer à suivre Jésus-Christ, et celle des trois degrés d'humilité, pour voir de quelle manière nous le voulons suivre, et jusqu'à quel degré de perfection met ensuite la méditation des trois classes, pour

éprouver la sincérité de notre volonté, et connaître la force de nos résolutions. Il appelle ainsi cette méditation, parce que, par la comparaison de trois marchands qui veulent employer une somme d'argent au service de Dieu, de trois malades qui veulent se guérir, de trois gentilshommes qui veulent servir leur prince, il vous explique naïvement les trois différentes dispositions où se trouvent tous ceux qui assurent qu'ils veulent servir Dieu et se sauver. Les premiers se contentent de le vouloir, sans prendre aucun moyen, n'en venir jamais à l'exécution. Les seconds veulent bien prendre quelques moyens; mais c'est moins ceux qui sont propres pour arriver à la fin qu'ils se proposent, que ceux qui sont à leur goût. Les derniers sont prêts de prendre tous ces moyens, quelque difficile qu'ils paroissent, quand on les juge les plus propres pour venir à bout de ce qu'ils prétendent; et il n'y a qu'eux proprement qui veulent les choses efficacement.

PREMIER POINT.

De la fausse persuasion de ceux qui s'imaginent vouloir suivre Jésus-Christ et faire leur salut sans en prendre les moyens.

CONSIDÉREZ qu'il est difficile qu'un homme, qui dans la retraite a médité les grandes vérités qu'on y propose de la nécessité de tendre à sa

fin dernière en travaillant à se sauver, les malheurs de ceux qui s'en égarent, et l'avantage qu'il y a de rentrer dans le bon chemin, en suivant un guide aussi sûr et aussi aimable qu'est Jésus-Christ; la sûreté du chemin qu'il nous a tracé, et l'excellence des vertus dont il nous a donné l'exemple : il est difficile, dis-je, qu'il n'ait l'esprit éclairé et l'entendement convaincu de ces grandes vérités. Là-dessus il se persuade aisément qu'il a détesté ses égaremens, qu'il a en horreur ses péchés, qu'il est résolu de prendre un chemin qu'il trouve si sûr, et qu'il aime les vertus qu'il juge si excellentes. Mais bien souvent il se trompe, en s'imaginant que ce qui n'est que dans son esprit est dans son cœur; que le mépris qu'il a pour le vice en est une véritable horreur; que l'estime qu'il a pour la vertu en est un amour sincère. On a sujet de croire qu'il s'abuse, lorsqu'il en demeure là, et qu'il ne prend point les moyens pour arriver à la fin qu'il semble se proposer. Tout cela se passe dans son esprit, et non pas dans sa volonté; ou si la volonté y a quelque part, si elle forme quelques mouvemens, et d'aversion pour le mal, et d'amour pour le bien, ses aversions ne sont que de simples dégoûts des suites fâcheuses du vice et du péché; mais ce ne sont pas des détestations efficaces du péché : ce sont des complaisances foibles pour le bien; mais

ce ne sont pas des amours sincères du bien, ni des désirs efficaces de suivre Jésus-Christ, de travailler à son salut. Pour vouloir sincèrement et efficacement une fin, il faut embrasser les moyens qui peuvent nous aider à y arriver : et c'est ce qu'ils ne font pas ; ou s'ils embrassent quelques moyens, ce ne sont pas les plus convenables, mais les plus aisés. Ils ressemblent à ce malade dont parle saint Ignace, qui veut bien prendre quelques remèdes, non pas ceux que le médecin juge propres pour le guérir, mais ceux qui flattent le plus sa délicatesse ; et à ce courtisan qui voudroit bien servir son prince, non pas dans les dangers ni dans les fatigues de la guerre, mais dans la vie molle et délicate de la cour. Il n'y a personne de bon sens qui ne juge que ces gens-là n'agissent pas de bonne foi, et qu'ils ne veulent pas les choses sincèrement et efficacement.

Ne suis-je donc pas obligé d'avouer devant Dieu, avec autant de confusion que de sincérité, que jusqu'ici j'ai pris plaisir à me tromper moi-même, et à me flatter fausement de la pensée de vouloir mon salut et ma perfection, puisqu'au contraire j'ai toujours négligé de me servir des moyens que l'inspiration de Dieu, que les avis d'un confesseur, que ma propre conscience, me faisoient juger être les plus propres pour assurer mon salut, et pour m'avancer dans le che-

min de la perfection , ne me souvenant pas des paroles de Jésus-Christ, *que tous ceux qui diront, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des Cieux*. J'espère, mon Dieu, de votre bonté, puisque vous daignez m'éclairer de vos lumières pour me faire voir l'erreur où j'ai été jusqu'ici là-dessus, que vous me ferez aussi la grâce d'y remédier, en m'inspirant la résolution et le courage nécessaires pour embrasser tous les moyens que vous me ferez connoître les plus propres pour assurer mon salut, et pour m'avancer dans le chemin de la perfection.

SECOND POINT.

Cette fausse persuasion est la source du désordre et de la perte de la plupart des chrétiens.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point d'homme si perverti, qui ne vous dise qu'il se veut sauver; point de pécheur si endurci, qui ne dise quelquefois qu'il se veut convertir; point de prêtre ou de religieux si lâche, qui ne croie vouloir en quelque façon arriver à la perfection; parce qu'il n'est point d'homme assez insensé, ou assez ennemi de lui-même, pour se vouloir perdre. Or, il faut nécessairement, ou vouloir se convertir, ou vouloir se damner; il n'y a point de milieu. Néanmoins on peut dire que tous les mauvais chrétiens, qui font le plus grand nombre, ne

veulent point efficacement se convertir; que tous les prêtres et les religieux lâches ne veulent pas sincèrement acquérir la perfection, puisqu'ils n'en prennent point les moyens : ils veulent donc dans le fond se damner. Ainsi ce chrétien déréglé, qui proteste qu'il se veut sauver, contredit ses paroles par sa conduite, puisqu'il ne quitte ni le péché ni les occasions du péché; qu'il ne prétend ni mortifier ses passions criminelles ni se faire aucune violence, et qu'il ne prend par conséquent aucun des moyens propres pour arriver à la fin qu'il semble s'être proposée. Dites la même chose du prêtre et du religieux.

Cette erreur, qui est plus dans la pratique que dans le raisonnement, est assez aisée à reconnoître, pour peu de réflexion qu'une personne fasse sur elle-même; mais il en est une autre d'autant plus dangereuse qu'elle est moins sensible : c'est celle des personnes qui se servent de quelques moyens pour arriver à la fin qu'ils se sont proposée, mais qui ne prennent pas tous ceux qu'il faut prendre, ou qui ne prennent pas ceux qui sont les plus propres. Ils sont d'autant plus en danger, que, paroissant faire quelque chose pour se sauver, ils se croient en assurance; quoique pourtant ne faisant pas tout ce qu'il faut, ils se mettent par-là dans un péril évident de se perdre. Ainsi cet homme veut

bien quitter ce lieu de débauche; mais il ne veut pas quitter ou ce commerce, ou cet emploi, qui lui est une source continuelle de péché. Il veut bien ne voir plus cette personne d'une manière criminelle; mais il ne veut pas ne la plus voir du tout : ce qui lui est néanmoins nécessaire, vu la force de son attache et la faiblesse de sa vertu. Il veut bien faire des aumônes; mais il ne veut pas s'éclaircir sur un doute raisonnable qu'il a s'il n'a point du bien d'autrui, de peur d'être obligé de le restituer. Il veut bien donner quelque temps à la prière ou à la lecture; mais il ne veut pas fréquenter les sacremens. Cet ecclésiastique veut bien éviter les compagnies mauvaises et scandaleuses; mais il ne se fait pas une matière de scrupule de s'engager dans les compagnies les plus mondaines, et d'avoir un commerce trop fréquent avec les femmes. Il ne voudroit pas entrer par des voies illégitimes dans les bénéfices; mais il ne croit pas intéresser sa conscience de ne se borner pas à un seul bénéfice, quoiqu'il suffise pour son entretien : et son ambition l'engage à en accumuler autant qu'il peut, malgré les décisions des conciles. L'intempérance lui déplaît, mais il aime la bonne chère; et on voit sur sa table une abondance qui va jusqu'à l'excès, pendant que peut-être le pauvre souffre une cruelle faim à sa porte. Il a horreur d'une vie

impure ; mais il s'accommode fort d'une vie molle et oisive , et sait ce que c'est que la mortification si nécessaire à tout chrétien , mais qui l'est encore bien davantage à un ecclésiastique. Ces gens-là ont , ce semble , quelque raison de croire qu'ils ne veulent pas se damner ; quoique pourtant, ne faisant pas tout ce qu'il faut pour se sauver , c'est à peu près comme s'ils ne faisoient rien du tout.

C'est néanmoins la disposition de la plupart des personnes du monde , de ceux mêmes qui passent pour honnêtes gens. N'est-ce point , Seigneur , la mienne ? Et n'ai-je point d'autant plus de sujet de le craindre , que je le crains moins ? puisque ma sécurité là-dessus n'est peut-être qu'un effet de mon erreur et de mon aveuglement , qui , me cachant mon danger , me met hors d'état , ou de le prévenir ou de l'éviter. Ma négligence à me servir de moyens que vos lumières me font voir comme les plus propres pour mon salut ; ma lâcheté à rejeter ceux qui me paroissent ou difficiles ou contraire à mes inclinations et à mes sens ; mon inconstance à quitter ceux que j'ai embrassés : tout cela ne marque-t-il pas assez que jusqu'ici je n'ai point eu une volonté efficace de travailler à mon salut ; que j'ai pris plaisir à me flatter et à m'abuser là-dessus ; et que , par la fausse persuasion que je voulois sincèrement mon salut , sans

pourtant en prendre les moyens , je me mis dans l'impuissance de le faire ? Détournez , mon Dieu , ce malheur de moi ; et puisque vous êtes le maître absolu de nos volontés , faites concevoir à la mienne un désir sincère et efficace de vous servir et de me sauver.

Vult et non vult piger (Prov. 15). « Le paresseux veut et en même temps ne veut pas. »

Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari (Prov. 21). « Les bons desirs que conçoit le paresseux ne serviront que pour sa condamnation , parce qu'il ne les met pas en exécution. »

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum Cælorum (Matth. 7). « Tous ceux qui me disent , Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des Cieux. »

VII^e CONSIDÉRATION.

Sur le soin qu'on doit avoir de combattre la passion dominante , ou le vice particulier.

I. IL est peu de personnes qui n'aient une passion dominante et un vice particulier, qui est la source de la plupart des fautes qu'elles commettent , ou au moins des fautes les plus considérables. Les personnes mêmes qui mènent

une vie réglée, n'en sont pas exemptes, et c'est cette passion dominante qui est le plus grand obstacle à leur salut, et aux desseins que Dieu peut avoir sur leur sanctification.

II. Rien n'est plus important que de connoître cette passion, parce que rien n'est plus important pour une personne qui veut se sauver, que des'appliquer à la combattre. 1° Parce que cette passion dominante est la source de la plupart de nos péchés; et si elle est un peu forte, elle nous en fait beaucoup commettre, et souvent de très griefs. 2° Elle nous empêche de connoître les péchés qu'elle nous fait commettre, ou d'en concevoir assez la grièveté, et d'en prévoir les fâcheuses suites, ou au moins de les prévenir. 3° Par l'empire qu'elle prend sur notre cœur, elle le réduit à un fâcheux esclavage, lui impose une espèce de nécessité de suivre ses mouvemens, et lui rendant par-là sa conversion moralement impossible, le conduit insensiblement à l'impénitence finale. Or, on ne peut la combattre, si on ne la connoît. Mais rien n'est plus difficile que de la connoître : car si elle n'est pas encore assez forte pour nous porter à des fautes éclatantes, elle ne se fait pas sentir; et si elle a déjà pris en nous de profondes racines, elle nous aveugle ordinairement, et nous empêche de voir les dérèglemens où elle nous engage, ou au moins elle

nous empêche d'en pénétrer toutes les conséquences.

III. Nul temps n'est plus propre pour bien connoître ce vice dominant que celui de la retraite. 1° L'embarras des affaires n'occupant plus notre esprit, le tumulte que font les créatures autour de nous n'empêche plus que nous n'entendions le bruit que font nos passions au dedans, et que nous ne puissions voir tout le désordre qu'elles font en nous. 2° La nécessité que la retraite nous impose de rentrer dans nous-mêmes, et les fréquentes réflexions que nous faisons, nous font plus facilement connoître quelle est notre foiblesse, et par où l'ennemi peut plus aisément nous attaquer. D'ailleurs, il est difficile qu'en faisant une revue de sa conscience, et un examen exact de tous ses péchés pour faire sa confession générale, comme on la fait ordinairement dans la retraite, on ne puisse par-là découvrir quel est le principe le plus ordinaire de nos fautes. Enfin, Dieu ne manque guère, pour nous récompenser de la violence que nous faisons en nous séparant de toutes les créatures, d'éclairer notre esprit, et de nous faire voir quel est le vice qui met un plus grand obstacle à notre salut.

IV. Comme il est peu de personnes qui n'aient qu'un seul vice dominant, et qui par la recherche qu'elles en font, n'en découvrent plu-

sieurs, et que d'ailleurs, en les attaquant tous ensemble, on les attaqueroit plus foiblement et moins efficacement, il est bon de se servir des règles de l'élection que nous avons expliquées, pour choisir celui que nous devons combattre d'abord, afin que, n'ayant qu'un seul ennemi, nous lui fassions une plus forte guerre.

V. Il faut donc vous proposer deux ou trois des passions les plus dominantes et des habitudes les plus fortes que vous avez reconnues régner dans votre cœur; et commençant par la première, examiner quels sont les mauvais effets qu'elle produit dans vous, et les fâcheuses suites qu'elle y peut avoir : ce que vous reconnoîtrez aisément en prenant garde à ce qu'elle vous fait penser, à ce qu'elle vous fait faire, à ce qu'elle vous fait dire; aux fautes qu'elle vous fait commettre à l'égard de Dieu, de vos supérieurs, de vos égaux, de vos inférieurs, de vous-même, puisqu'elle entre presque dans toutes vos actions, dans toutes vos pensées, et dans tous vos desseins. Il faut aussi vous sonder, pour voir quel pouvoir a cette habitude sur vous : ce que vous connoîtrez par la longueur du temps qu'elle vous domine, par la continuité de ses attaques, par l'accroissement de ses forces, par l'inutilité ou l'efficace des moyens dont vous vous êtes servi pour la détruire, par les occasions que vous avez de vous y laisser em-

porter, eu égard aux personnes avec qui vous vivez , ou aux emplois dans lesquels vous vous occupez.

VI. Il faut considérer les dangers où vous peut engager cette passion dominante : mais, au lieu de considérer ces périls en général , il faut les considérer en particulier, et par rapport à vous, eu égard à votre tempérament , à vos inclinations, à votre âge , à votre état , à votre emploi , et aux occasions où ils vous exposent d'offenser Dieu. Or, ces dangers sont , ou de perdre la grâce de Dieu , ou de ne pas faire votre salut, ou de vous opposer aux desseins que Dieu a sur votre sanctification , ou de n'arriver jamais au degré de perfection auquel il vous destinoit , ou d'empêcher les desseins qu'il avoit sur vous pour procurer sa gloire.

VII. Après que vous vous serez examiné de cette manière sur la première passion ou habitude , et que vous aurez remarqué tous les défauts où elle vous fait tomber, les mauvais effets qu'elle a en vous , et les périls où elle vous expose , vous passerez à la seconde , et ensuite à la troisième. Puis les comparant ensemble , vous verrez celle qui vous fait commettre plus de fautes , et des fautes plus considérables , qui peut avoir plus de fâcheuses suites , et au combat de laquelle vous sentez plus de répugnance. C'est à celle-là que vous devez principalement vous at-

tacher pour la combattre sans relâche, surtout si vous remarquez qu'elle soit la source des autres vices qui règnent en vous.

VIII. Deux passions ont plus d'opposition à l'état ecclésiastique, auxquelles les prêtres doivent faire plus d'attention, dont ils doivent tâcher de se garantir avec plus de soin, mais qu'ils doivent combattre avec plus de force, s'ils ont eu le malheur de s'y engager. Ces deux passions sont l'avarice ou l'esprit d'intérêt, l'attache au plaisir ou l'impureté.

Pour l'avarice, si saint Paul assure qu'elle est une espèce d'idolâtrie à l'égard d'un chrétien, qu'est-elle à l'égard d'un prêtre? Si Dieu exigeoit des prêtres de l'ancienne loi qu'ils n'eussent point de terres particulières dans le partage des tribus, afin qu'il vécussent dans un plus grand dégagement, et que Dieu fût leur unique héritage, que n'exige-t-il pas des prêtres de la nouvelle loi, qu'il appelle à une plus grande perfection, et par conséquent à un plus grand détachement? Aussi, dès la première démarche qu'ils font pour entrer dans l'état ecclésiastique, on veut qu'ils s'engagent à n'avoir point d'autre partage, d'autre héritage que le Seigneur. *Dominus pars hæreditatis meæ*, disent-ils dès-lors. L'avarice a donc une difformité particulière dans un prêtre, et on peut dire qu'un prêtre avare imite la conduite, et tombe dans

les mêmes désordres que Juda , pour avoir un jour le même sort que lui ; il devient comme lui un voleur , une espèce d'apostat , un sacrilège , un perfide , un traître qui trahit son Maître par un baiser , qui le vend à beaux deniers comptant ; et qui , après être tombé comme lui dans l'aveuglement et dans l'endurcissement , meurt comme lui en désespéré. Il devient comme lui un voleur , puisque , comme dit saint Bernard , le superflu des ecclésiastiques étant le bien des pauvres , c'est le leur voler que de ne le leur pas distribuer quand ils en ont besoin. Il devient une espèce d'apostat , puisque , au sentiment de l'Apôtre , un homme possédé de l'esprit d'avarice est un idolâtre. Il devient sacrilège , puisqu'il usurpe un bien en quelque façon sacré , étant le prix du sang du crucifix , pour l'employer dans des usages non-seulement profanes , mais encore criminels. Il devient un traître , qui trahit tous les jours son Maître par un baiser , en approchant de la communion avec un cœur plein d'avarice , et en état de péché mortel. Il le vend à beaux deniers comptant par le trafic sordide qu'il fait des biens d'Eglise , et par les simonies dans lesquelles il s'engage. Enfin , après s'être laissé aveugler , comme Juda , par l'esprit d'avarice , il tombe dans un endurcissement de cœur si terrible , que rien ne le peut obliger de restituer aux pauvres , même à la

mort, le bien qu'il leur a retenu et qui leur appartient, pour le donner à des parens qu'il laisse héritiers de son injustice et de la malédiction de Dieu, pour être un jour les compagnons du malheur éternel dans lequel il va tomber après sa mort.

IX. Pour l'impureté, si elle a une opposition spéciale à l'état de chrétien, parce que, dans cette qualité, il est uni avec Jésus-Christ, comme un membre avec son chef; et que c'est un horrible attentat, de faire, comme parle saint Paul, des membres de Jésus-Christ les membres d'une prostituée; quelle énormité le péché d'impureté n'a-t-il pas dans un prêtre qui reçoit tous les jours le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie; qui par-là s'unit encore d'une union plus réelle et plus intime avec lui; qui devient un même corps avec lui; qui représente Jésus-Christ comme sacrificateur, et par-là devient en quelque façon une même personne avec lui; qui offre enfin tous les jours cette victime infiniment pure, et qui exige, dans le ministre qui l'offre, une pureté qui égale celle des anges? On peut dire que l'impureté dans un tel sujet est un crime qui passe toutes nos pensées et nos expressions. Si dans l'ancienne loi on condamnoit à la mort les prêtres qui offroient les sacrifices sans être purifiés, ceux qui mangeoient les pains de proposition sans s'être abtenus de l'usage du

mariage, quelle terrible vengeance ne doit pas attendre de la part de Dieu un prêtre qui offre le sacrifice de la nouvelle loi avec un cœur et un corps impurs? On peut dire que l'impureté dans un prêtre est l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la source d'une infinité de crimes et de scandales, une suite continuelle de sacrilèges, soit dans la réception, soit dans l'administration des sacrements, la cause presque infaillible de l'aveuglement de l'esprit et de l'endurcissement du cœur, le caractère visible de la réprobation; enfin, un mal qu'on doit regarder comme un mal en quelque façon incurable; la conversion d'un prêtre impudique étant et si difficile et si rare, qu'on la peut regarder comme une espèce de miracle dans l'ordre de la grâce. Malheur à l'homme qui, étant sujet à cette malheureuse passion, ose s'engager dans l'état ecclésiastique avant que de s'en être défait. Il vaudroit mieux pour lui, selon la parole de Jésus-Christ, qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer, que de prendre un tel engagement.

X. Après avoir reconnu de cette manière quelle est votre passion dominante, il faut entreprendre de la combattre avec autant de force et d'application, que si vous n'aviez que celle-là à combattre; et pour ce sujet, il faut vous appliquer à chercher les moyens qui peuvent

vous aider à réussir dans cette entreprise ; et en même temps vous déterminer à vous en servir avec fidélité et avec constance, puisque c'est de là que dépend tout le succès de ce combat. Or, il y a deux sortes de moyens : les uns sont généraux et les autres sont particuliers.

XI. Les moyens généraux sont la présence de Dieu, la méditation, l'oraison, la lecture spirituelle, les oraisons jaculatoires, l'examen, l'usage des sacremens, les œuvres de miséricorde, les mortifications. On les appelle généraux, parce qu'on s'en peut servir pour combattre tous les vices, et pour acquérir toutes les vertus : mais on les rend en quelque manière particuliers par l'application particulière qu'on en fait, ou au vice qu'on veut combattre, ou à la vertu qu'on veut acquérir. Ainsi on prend pour matière de sa lecture spirituelle quelque traité qui instruisse de la nature du vice qu'on veut combattre, ou de la vertu qu'on veut acquérir, et des motifs qui nous portent à éviter l'un, et à embrasser l'autre. On en fait le sujet de ses méditations, on tourne ses oraisons jaculatoires et ses aspirations de ce côté-là, on fait ses communions à cette intention ; toutes les bonnes œuvres qu'on fait, toutes les mortifications qu'on pratique, se rapportent là ; et enfin, dans son examen, on fait une attention particulière à ses défauts, et on ne manque point à en

concevoir une douleur plus vive, et à s'imposer une pénitence plus sévère.

XII. Les moyens particuliers sont, 1^o l'exercice des actes intérieurs de la vertu contraire au vice que vous entreprenez de combattre. Pour être efficaces, ils doivent être fréquens, fervens, et se rapporter toujours à la destruction du vice que vous voulez vaincre. 2^o L'exercice des actes intérieurs de cette même vertu : ils aident beaucoup à nous donner de la facilité pour la pratique de la vertu ; et par la violence qu'on se fait en les exerçant, ils attirent des grâces de Dieu, dont on a besoin. 3^o Une exacte connaissance de la nature du vice qu'on attaque, et de la vertu opposée : cette connoissance s'acquiert par la lecture de quelque bon auteur qui en ait traité, et par les réflexions fréquentes qu'on fait sur ce qui se passe dans l'exercice de ce combat. 4^o Un grand soin de prévoir le matin toutes les occasions que nous aurons de tomber dans quelque faute, pour la prévenir. Enfin, une fidélité inviolable à faire l'examen particulier de la manière dont nous l'avons expliqué dans la seconde considération.

XIII. Un des moyens particuliers les plus efficaces, est de prendre tous les mois un jour pour faire une revue sur son intérieur, afin d'examiner quel progrès on a fait dans le combat du vice qu'on a entrepris de surmonter, ou

dans la pratique de la vertu qu'on veut acquérir : voici la méthode qu'on y peut tenir. 1^o Dès le soir , vous aurez soin de vous y préparer par une visite du saint-sacrement , et par quelque mortification sur la vertu que vous voulez acquérir , ou qui est opposé au vice que vous voulez combattre ; et tâchez , dans cette méditation , de repasser brièvement sur tous les motifs les plus touchans qui vous peuvent porter à la fuite de ce vice ou à la pratique de cette vertu , et sur toutes les lumières que Dieu vous a communiquées dans l'exercice de cette vertu , pour vous animer encore davantage.

XIV. Après votre méditation , vous prendrez une heure ou deux pour sonder votre cœur et pour voir , 1^o si l'ardeur avec laquelle vous avez entrepris ce combat n'est point ralentie ; si vous sentez toujours un désir aussi fort d'acquérir cette vertu ; car de la force de ce désir dépend presque tout le succès de cette entreprise. 2^o Vous vous examinerez premièrement , sur la fidélité que vous avez eue à vous servir des moyens généraux , en les parcourant l'un après l'autre ; en second lieu , sur les moyens particuliers , et principalement sur l'examen particulier et sur l'exercice des actes intérieurs et extérieurs ; en troisième lieu , sur les fautes principales que vous avez faites et que vous de-

vez avoir remarquées, et sur la facilité que vous avez eue à les combattre. 3° Vous comparerez une semaine avec l'autre, pour juger de votre progrès. 4° Si vous reconnoissez avoir avancé, vous en remercirez Dieu; vous vous animerez par ce progrès à marcher avec plus d'ardeur, et à suivre plus fidèlement la grâce divine qui vous presse. 5° Si vous reconnoissez avoir reculé, vous ne vous découragerez pas, mais vous vous humilierez; et vous défiant de vous-même, de votre industrie et de vos moyens, vous mettrez votre principale confiance en Dieu, et dans le secours de sa grâce, que vous lui demanderez instamment, en tâchant de découvrir quelle est la source de votre retardement, pour y remédier. Ensuite vous rentrerez dans le combat avec une nouvelle ferveur, comme si vous ne faisiez que commencer : vous irez visiter Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, pour le prier de recevoir vos bonnes résolutions, et de les confirmer.

LECTURE POUR LE SEPTIÈME JOUR.

De l'Écriture sainte, le chapitre VIII de saint Matthieu.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chapitres XXIII, LIV, LVI, du livre III.

De la Guide des pécheurs de Grenade , les chapitres i et ii du livre ii.

De la Perfection chrétienne de Rodriguez , le chapitre v du 1^{er} traité de la iii^e partie.

HUITIÈME JOUR.

DES VERTUS QUE NOUS DEVONS IMITER DANS
LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST.

COMME Jésus-Christ a voulu être notre modèle dans tous les états, il a voulu nous donner les exemples des vertus propres de tous les états ; et ainsi , après nous avoir montré en sa personne les vertus de la vie cachée , il a fallu qu'il nous montrât celles de la vie publique. On peut les réduire à trois principales , qui règlent l'homme à l'égard de Dieu , et à l'égard de son prochain , et à l'égard de lui-même. La première est la pureté d'intention , ou le zèle de la gloire de Dieu. La seconde est la charité , qui nous oblige de vouloir et de faire du bien à notre prochain. La troisième est la douceur , qui nous fait modérer notre colère , et étouffer nos ressentimens.

XXII^e MÉDITATION.

De la pureté d'intention, ou du pur zèle de la gloire de Dieu.

PREMIER POINT.

Des motifs qui nous y doivent exciter.

IL y a trois motifs principaux qui nous obligent à la pureté d'intention, et qui nous engagent à ne chercher en toutes choses que la pure gloire de Dieu. 1^o C'est l'unique bien de Dieu; 2^o c'est la fin unique de toutes les opérations de Dieu au dehors; 3^o enfin, ç'a été l'unique opération de Jésus-Christ sur la terre.

Considérez 1^o que la gloire de Dieu est proprement le bien de Dieu et son unique bien; et de là il s'ensuit que c'est quelque chose de grand, quelque chose d'infini, quelque chose de divin. La grandeur et l'importance d'un bien se mesurent par la grandeur de celui à qui il appartient; et ainsi la gloire d'un gentilhomme est plus considérable que celle d'un paysan, et celle d'un roi incomparablement plus considérable que celle d'un gentilhomme. De quelle considération ne doit donc pas être la gloire de

Dieu? car tous les plus grands monarques , et toutes les plus nobles créatures, non-seulement qui sont , mais qui sont possibles , quand elles croîtroient à l'infini , ne sont rien si on les compare à Dieu : *Quasi non sint , sic sunt coram eo.* Que peut donc être toute leur gloire en comparaison de la moindre gloire de Dieu , sinon un pur néant ?

Il s'ensuit de là que la conversion d'un âme , le moindre acte de vertu , la moindre action faite pour Dieu , dès qu'elle procure sa gloire , est quelque chose de plus grand que les plus fameux exploits des conquérans , que la conquête d'un empire , fût-ce de celui du monde entier. Que cette pensée est capable d'inspirer à une âme chrétienne une sainte fierté , et un profond mépris pour tout ce qui n'est point Dieu , ou qui n'a point de rapport à Dieu ! Que les âmes les plus humbles , qui en sont pénétrées , ont de grandeur d'âme et de véritable magnanimité !

Il s'ensuit de plus , qu'il ne faudroit pas , aux dépens du moindre degré de la gloire de Dieu , conserver ni les biens , ni la vie de toutes les créatures ; et que , s'il étoit nécessaire pour conserver ou pour réparer la gloire de Dieu , qu'elles sacrifiasent leurs biens , leur repos et leur vie , non-seulement elles ne devroient pas délibérer , mais même qu'elles se devroient estimer très heureuses de le faire , et se persuader que sa-

crifier tout cela à Dieu, seroit moins que de sacrifier la vie du plus vil esclave à la gloire du plus grand roi du monde ; parce que cela n'est que le bien de la créature, et le bien de la créature ne peut avoir aucune proportion avec le bien du Créateur.

Considérez, en second lieu, que la gloire de Dieu est l'unique fin de Dieu dans ses opérations au dehors ; s'il crée le monde, s'il le rachète, s'il envoie son Fils, s'il le condamne à la mort, s'il fait descendre son Saint-Esprit, s'il nous fait des grâces, s'il nous propose un paradis, s'il nous menace d'un enfer, c'est pour sa gloire. Tout ce qu'il fait dans l'ordre de la nature et de la grâce aboutit là.

D'où il s'ensuit 1° qu'il n'y a rien qui nous rende si semblables à Dieu que de travailler à sa gloire, et par conséquent rien qui nous rende si saints, si grands et si glorieux. Il s'ensuit, en second lieu, que, comme l'intention que Dieu a de procurer sa gloire est le principe de tous les biens qu'il fait à ses créatures, parce qu'il ne leur communique tant de beautés et tant de perfections que pour se faire connoître et aimer des hommes, en quoi consiste proprement la gloire de Dieu : aussi le désir que nous avons de procurer à Dieu sa gloire, est la source d'une infinité de biens pour nous ; parce que plus nous cherchons les nôtres,

plus nous les trouvons et avec plus d'avantage.

Considérez , en troisième lieu , que la gloire de Dieu a été l'unique occupation de Jésus-Christ pendant sa vie : c'est là qu'il a rapporté toutes ses pensées , tous ses desseins , toutes ses souffrances , toutes ses actions : *Je ne cherche pas*, dit-il, *ma gloire. Si je cherche ma propre gloire, ma gloire n'est rien* (*Joan. 8*). C'est à la gloire de Dieu qu'il a tout sacrifié , ses biens , son repos , sa joie , sa gloire , sa vie , tout son être , pour nous faire concevoir par-là ce que c'étoit que la gloire d'un Dieu , quel en étoit le prix , et de quelle considération elle nous devoit être , rien ne faisant mieux concevoir ce que vaut la gloire de Dieu , que de voir un Homme-Dieu qui s'y est sacrifié jusqu'à une espèce d'anéantissement.

Hélas ! si j'avois bien conçu , Seigneur , de quel prix est votre gloire , me serois-je acquitté de mes devoirs avec tant de lâcheté ? Aurois-je omis avec tant de facilité mes exercices de piété , et toutes les actions qui regardent votre culte , et qui peuvent contribuer à votre gloire ? Aurois-je été si négligent à la procurer , moi qui , en qualité de prêtre et de ministre de Dieu , y suis engagé par une obligation particulière ; si facile à la mépriser , si insolent à l'outrager ; et lui aurois-je préféré ou ma gloire , ou celle de quelque misérable créature ? Je mériterois , pour

avoir si fort méprisé votre gloire , d'être privé pour jamais du bonheur de la pouvoir procurer. Mais si je suis indigne de vous glorifier , vous êtes digne d'être glorifié de toutes les créatures : c'est à quoi je veux désormais uniquement m'occuper : je veux que cette gloire soit désormais le seul objet de mes pensées et de mes désirs : je veux que ce soit ma première pensée en m'éveillant ; je veux que ce soit la dernière en m'endormant : ou plutôt je veux n'en avoir point d'autre pendant la journée , ni même pendant toute ma vie.

SECOND POINT.

Quelles qualités doit avoir cette pureté d'intention.

CONSIDÉREZ 1^o que cette intention de la gloire de Dieu doit être universelle, de sorte qu'elle s'étende non-seulement à toute la conduite de notre vie en général, mais encore à chaque action en particulier; et qu'il n'y en ait pas une, même des plus indifférentes, qui ne s'y rapporte, étant bien raisonnable que, comme il n'y a rien en nous qui ne vienne de Dieu, il n'y ait rien en nous qui ne se rapporte à Dieu. C'est à quoi saint Paul nous exhorte, lorsqu'il nous dit : *Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu (1. Cor. 10).*

Oui , Seigneur , il ne devoit pas y avoir une seule de mes pensées, une seule de mes actions, qui ne dût être référée à vous : et je ne sais s'il y en a une seule en toute ma vie qui ait été uniquement pour vous , et où mon humeur, ma passion et mon amour-propre n'aient point eu de part. Et si cela est, s'il est vrai que tout ce qui n'est point fait pour vous est inutile pour le Ciel , est perdu pour l'éternité, qu'est-ce que toute ma vie, sinon une perte continuelle d'autant d'éternités, pour ainsi dire, que je pouvois mériter de degrés de gloire éternelle pour chaque action que j'eusse faite uniquement pour vous ? Et à quel titre donc , Seigneur , pourrois-je prétendre au Ciel, s'il me falloit mourir présentement ?

Considérez 2^o que cette intention doit être vive et actuelle; car, quoique, au sentiment de plusieurs théologiens, l'intention habituelle par laquelle on offre , le matin en général, ses actions à Dieu , sans l'appliquer à chacune en particulier , suffise , il est néanmoins fort à propos de les offrir à Dieu chacune en particulier, par une intention actuelle , avant que de les commencer : non-seulement parce que cela nous les fait faire avec plus de ferveur et de mérite ; que c'est-là une des manières de se tenir dans la présence de Dieu; des plus solides et des moins sujettes à l'illusion ; que c'est une union pratique avec Dieu ; que c'est un exercice presque

continuel de l'amour de Dieu : mais encore parce qu'il faut que cette intention habituelle influe véritablement dans l'action, et qu'elle ait du rapport avec elle pour la rendre méritoire. Or, il est fort aisé, quand cette intention n'est qu'éloignée et habituelle, que ce rapport cesse par notre lâcheté, ou que cette influence soit interrompue, ou même détruite par des mouvemens contraires à cette intention, auxquels nous nous laissons si souvent aller, tels que sont les mouvemens de vanité, de sensualité et d'amour-propre.

Considérez 3^o que cette intention doit être pure, c'est-à-dire que nous devons préférer le moindre degré de la gloire de Dieu à tous nos intérêts temporels, même les plus considérables : de sorte que, si la gloire, l'intérêt, le bon plaisir de Dieu se trouvent en concurrence avec notre intérêt temporel, notre gloire et notre plaisir, nous sacrifions tout ce qui nous regarde à l'intérêt de Dieu. Que si notre intérêt temporel et notre gloire se peuvent accorder avec l'intérêt et la gloire de Dieu, et même se rencontrent ensemble dans la même action, il faut que l'intérêt de Dieu l'emporte toujours dans notre esprit et dans notre cœur, qu'il soit toujours le motif principal, et que notre intérêt temporel lui soit toujours subordonné. Ainsi, si je trouve ma gloire et mon intérêt temporel

dans le bien que je fais pour Dieu, ce n'est pas ce qui doit donner le mouvement à mon cœur, ni me faire agir, mais l'intérêt de Dieu. Nous reconnoissons aisément la sincérité de notre intention là-dessus, si, ne trouvant plus notre intérêt temporel dans cette action, mais seulement celui de Dieu, nous nous y portons néanmoins avec le même zèle et avec la même ferveur.

Aidez-moi, Seigneur, de votre grâce, et donnez-moi votre saint amour, afin que, m'oubliant moi-même et tous mes intérêts temporels, je n'en aie point d'autre que de vous plaire, et que je ne cherche en toutes mes actions et en tous mes desseins que votre plus grande gloire.

Soli Deo honor et gloria (Tim. 11). « A Dieu seul soit honneur et gloire. »

Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite (1. Cor. 31).

« Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam (Psal. 113). « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à vous seul, qu'appartient la gloire. »

XXIII^e MÉDITATION.

De la charité envers le prochain.

PREMIER POINT.

Des motifs qui nous doivent porter à la pratique de cette vertu.

CONSIDÉREZ premièrement que Jésus-Christ nous y oblige par son commandement, en nous ordonnant d'aimer notre prochain, et nous assurant en même temps que c'est là proprement son commandement, qu'il appelle le sien par excellence, pour marquer que c'est celui qu'il a le plus à cœur; *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem (Joan. 15)*. Et pour faire voir combien il l'estime, il ne fait point de difficulté de le comparer au premier de tous les commandemens, qui est celui de l'amour de Dieu, et de dire que le second commandement est semblable au premier. *Secundum verò est simile huic (Matth. 21)*. Il l'appelle un commandement nouveau, ou pour marquer que c'est l'esprit et la fin de la nouvelle loi, ou pour nous faire entendre qu'il est nouveau, et par la manière dont il l'exige, et par la perfection jusqu'à laquelle il veut qu'on le porte, qui est d'aimer nos frères de

la manière que Jésus-Christ nous a aimés. Enfin, il nous proteste que c'est par l'observation de ce commandement, qu'il veut qu'on reconnoisse ses disciples, et que ce soit là le caractère qui les distingue : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joan. 13).

Considérez secondement que Jésus-Christ nous y excite encore plus fortement par son exemple, portant, comme il dit lui-même, sa charité aussi loin qu'elle pouvoit aller, répandant son sang et donnant sa vie pour ses amis ; mais, que dis-je, pour ses amis ? pour ses ennemis même les plus cruels, pour ses propres bourreaux, et dans le temps qu'ils exerçoient leur rage sur lui de la manière du monde la plus impitoyable. *Cum adhuc peccatores essemus secundum tempus, Christus pro nobis mortuus est* (Rom. 5).

Considérez troisièmement qu'il nous engage encore à aimer notre prochain, par le motif de la reconnoissance, ne nous demandant rien autre chose pour reconnoître les obligations infinies que nous lui avons, sinon que nous aimions notre prochain. Que ne devons-nous pas à Jésus-Christ ; et que ne serions-nous pas obligés de lui rendre, s'il l'exigeoit ? Mais il n'a point besoin de tous nos biens ; ainsi il transporte tous ses droits à notre prochain, et veut bien nous tenir compte de tout ce que nous ferons pour le

moindre des hommes, comme si c'étoit lui-même : *Quandiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matth. 22). Il proteste que quiconque offense un de ses frères, non-seulement l'offense lui-même, mais le touche à la partie la plus sensible ; c'est-à-dire, à la prunelle de l'œil : et dans le jour du jugement, lorsqu'il condamnera les méchans au feu éternel, et récompensera les bons d'une gloire infinie, il semblera oublier ce qu'on aura fait, ou pour lui ou contre lui, ne condamnant, ce semble, les réprouvés que pour n'avoir pas fait du bien à leur prochain, et ne récompensant les prédestinés que pour les œuvres de miséricorde qu'ils auront exercées envers leurs frères.

Considérez enfin qu'il vous persuade la pratique de ce commandement par toutes les raisons les plus puissantes. Car enfin, qu'y a-t-il de plus raisonnable que d'aimer un homme qui est racheté du sang de Jésus-Christ comme nous ; et qui, devenant l'enfant de Dieu, devient en même temps notre frère ; un homme qui participe aux mêmes sacremens, qui communique tous les jours au même corps et au même sang de Jésus-Christ, qui aspire au même bonheur et par les mêmes moyens que nous ; un homme enfin qui est fait pour nous aimer et être aimé de nous pendant toute l'éternité, si nous sommes prédestinés, comme nous devons l'espérer ? Qu'y

a-t-il encore de plus raisonnable que de garder un précepte dont l'observation feroit de tous les hommes autant de véritables amis, et par conséquent autant de gens qui conspireroient à travailler à notre bonheur, et qui feroient ensuite de toute la terre un lieu de paix et un véritable paradis.

Toutes ces raisons, mon Sauveur, sont comme autant de charbons que vous amassez sur ma tête, ou plutôt dont vous environnez mon cœur, pour en fondre les glaces et pour en amollir la dureté; mais ç'a été jusqu'ici sans aucun effet. Car, hélas! je suis obligé d'avouer que non-seulement je n'ai pas aimé mon prochain, mais que je ne vous ai pas aimé vous-même, puisque je ne pouvois vous aimer sans aimer mon frère, et puisque c'est là la preuve la plus forte que vous avez exigée de mon amour : que je n'ai point été de vos véritables disciples, que je n'ai point été par conséquent un véritable chrétien, puisque je n'ai point eu cette charité que vous-même nous avez assuré en être le caractère. C'est à vous à l'imprimer dans mon cœur et à faire que je vous aime sincèrement, et tous mes frères dans vous et pour l'amour de vous.

SECOND POINT.

De l'obligation particulière qu'ont les ecclésiastiques d'avoir de la charité.

Si tous les chrétiens sont obligés d'avoir de la charité pour le prochain, comme nous l'avons vu dans le premier point, les ecclésiastiques, et surtout les prêtres, y sont encore plus fortement obligés. 1° Ils sont obligés d'avoir plus d'amour pour Dieu que le commun des fidèles, comme il paroît par la demande que Notre-Seigneur fit à saint Pierre, à qui il ne se contenta pas de demander, le regardant comme pasteur des âmes, s'il aimoit, mais s'il aimoit plus que les autres : aussi sont-ils obligés d'avoir plus de charité pour le prochain que les autres ; mais cette charité doit avoir pour but principal le salut de son âme ; c'est pour cela que saint Pierre ayant assuré Notre-Seigneur qu'il l'aimoit, il ne lui demanda point d'autre preuve de son amour que le soin de paître ses brebis et ses agneaux : *Pasce oves meas, pasce agnos meos* ; le lui répétant jusqu'à trois fois. Ainsi le zèle est l'effet le plus nécessaire et le plus sensible de l'amour de Dieu, et on peut dire que le zèle est à la charité ce que la chaleur est au feu ; et comme là où il n'y a point de chaleur on peut conclure qu'il n'y a point de feu, aussi là où il n'y a point de zèle on peut in-

failliblement conclure qu'il n'y a point d'amour pour Dieu. Si cela est vrai à l'égard de tous les hommes, il est encore plus vrai à l'égard des prêtres, à l'égard des pasteurs; car s'ils aiment véritablement Dieu, comme ils y sont plus obligés que les autres, ils doivent lui témoigner leur amour, en lui procurant le bien unique qu'ils peuvent lui procurer, c'est-à-dire sa gloire. Et en quoi consiste cette gloire, si ce n'est à le faire connoître et aimer des hommes, et par-là les sauver? S'ils aiment Dieu, ne doivent ils pas aimer ce qu'il aime, et comme il l'aime? Or, Dieu aime uniquement les âmes, et il ne les aime que pour les sauver jusqu'à sacrifier la vie de son fils pour elles.

D'ailleurs les prêtres et les pasteurs sont les coadjuteurs de Jésus-Christ, comme parle saint Paul, dans l'ouvrage de la rédemption du genre humain et du salut des hommes; ils doivent donc entrer dans ses desseins en marchant sur les traces de Jésus-Christ, et, à son exemple, ne s'occuper que de cette grande affaire qu'il eut uniquement à cœur, et y employer, comme lui, leurs soins, leurs travaux, et même, s'il est nécessaire, leur vie. Les prêtres et les pasteurs se doivent persuader que Jésus-Christ leur dit aussi-bien qu'à ses disciples : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*. Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie. *Sicut*, c'est pour le

même dessein. *Sicut*, c'est avec le même pouvoir et la même autorité. *Sicut*, c'est pour vous servir des mêmes moyens que moi pour y réussir. *Sicut*, c'est aussi pour avoir la même récompense. *Sicut*, c'est enfin pour me répondre du salut des âmes que je vous ai confiées. C'est pourquoi les prêtres et les pasteurs se doivent persuader, et c'est ce qui doit les faire trembler, qu'ils sont chargés du salut des âmes, dont Dieu leur a donné la conduite; qu'ils sont coupables de tout le mal qu'elles font, et qu'ils n'empêchent pas quand il est dans leur pouvoir; qu'ils sont responsables de leur perte, quand elles périssent par leur faute; et que Jésus-Christ leur ayant dit aussi-bien qu'à saint Pierre : *Pasce oves meas*, paissez mes brebis, s'ils ne le font pas, s'ils négligent ce soin, si faute de ce soin elles périssent de faim, il leur dira, comme a un saint Père : *Non pavisti, occidisti*. Vous êtes les meurtriers de ces âmes dont vous avez négligé d'être les nourriciers, quoique je vous eusse commandé de les repaître. Il leur fera le même reproche qu'il faisait par la bouche d'Ézéchiël aux pasteurs de l'ancienne loi. *Malheur à vous*, leur dit le Seigneur, *pasteurs d'Israël*, *qui vous paissez vous-mêmes au lieu de paître votre troupeau, comme vous y êtes obligés. Vous n'avez point fortifié ce qui était foible, vous n'avez point tâché de guérir ce qui étoit malade, vous n'avez*

point lié ce qui étoit rompu, vous n'avez point tâché de ramener ce qui étoit abandonné, ni recherché ce qui étoit perdu : et ainsi mes brebis se sont dispersées, et ont été exposées à la fureur des bêtes, qui les ont dévorées, parce qu'elles n'avoient point de pasteur qui les gardât. Dieu ne fera-t-il pas les mêmes reproches, et avec plus de raison, aux prêtres et aux pasteurs de la nouvelle loi; puisqu'ils ont encore de plus grandes obligations de paître les ouailles du Seigneur, et de plus puissans motifs pour les exciter à les remplir? puisque ces ouailles ont été rachetées du sang de Jésus-Christ, qu'elles deviennent par-là d'un prix infini, ils doivent être animés par l'exemple du divin pasteur, qui a donné sa vie pour ses ouailles.

Hélas ! qu'il se trouvera de prêtres et de pasteurs, qui, s'ils avoient été des laïques, des particuliers, auroient été des saints, et des prédestinés, qui seront des réprouvés, parce qu'ils ont été des prêtres et des pasteurs, et qu'on leur fera rendre compte des âmes qui ont péri par leur négligence. On ne doit point s'étonner si les plus grands saints ont craint de se charger d'un aussi pesant fardeau qu'est celui de pasteur des âmes, s'ils ont fait tous leurs efforts pour l'éviter; mais on doit s'effrayer de la témérité de ceux qui, sans vertu et sans talent, sans vocation, osent s'ingérer dans un ministère

aussi élevé, et qui, comme parlent les Pères, serait formidable aux anges mêmes. Qu'ils changeront bien de sentiment, quand ils paroîtront devant Jésus-Christ leur juge, lorsqu'il leur dira : *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram*. Rends-moi compte de mon sang, dont tu as rendu la vertu inutile, en laissant périr des âmes pour lesquelles je l'avois répandu. Pour éviter donc ce terrible reproche, les prêtres et les pasteurs ne doivent rien épargner pour le salut des âmes qui leur sont confiées, mais y employer leurs soins, leurs talens, leurs travaux, leurs prières, et sacrifier non-seulement leur repos et leur santé, mais même leur propre vie, se souvenant de l'obligation que leur impose Jésus-Christ, en disant qu'un bon pasteur doit, à son exemple, donner sa vie pour le salut de ses ouailles : *Bonus pastor dat animam suam pro ovibus suis*, et du motif que leur propose saint Jean pour les y engager, disant que, puisque Jésus-Christ s'est livré à la mort pour nous, nous devons aussi sacrifier notre vie pour nos frères : *Debemus et nos pro fratribus animas ponere*.

Hélas ! quel sujet de confusion, de douleur et de crainte pour moi, Seigneur, qui ai l'honneur d'être prêtre, ou même pasteur, quand j'examine ma négligence à m'acquitter d'une obligation qui m'est aussi essentielle ! quand je n'aurois dans ce jugement terrible, à rendre

compte que de moi-même , j'aurois un grand sujet de trembler , mais s'il faut encore que je rende compte de toutes les âmes que vous m'avez confiées , où en suis-je réduit ? Si je suis obligé de répandre mon sang , de donner ma vie , quand il est nécessaire pour le salut des âmes dont vous m'avez chargé , que pourrai-je vous répondre , quand vous me reprocherez que je n'ai pas voulu sacrifier au salut de ces âmes la moindre passion , le moindre intérêt , le moindre plaisir , et que peut-être j'ai immolé à ma passion et à mon plaisir ces âmes pour qui vous aviez sacrifié votre vie. Donnez-moi , Seigneur , la grâce de réparer par ma pénitence les fautes que j'ai faites là-dessus , et de prévenir ce malheur par le zèle avec lequel je suis résolu de travailler désormais au salut des âmes , que vous m'avez confiées.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos (Joan. 15). « Le précepte que je vous donne , est que vous vous aimiez les uns les autres , comme je vous ai aimés. »

Qui diligit proximum, legem implevit (Rom. 13). « Celui qui aime son prochain , accomplit la loi. »

Si diligamus invicem, Deus in nobis manet (1. Joan. 4). « Si nous nous aimons les uns les autres , Dieu demeurera dans nous. »

XXIV^e MÉDITATION.

De la douceur.

PREMIER POINT.

Des motifs qui nous portent à la pratique de cette vertu.

CONSIDÉREZ que le plus puissant motif qui nous puisse exciter à aimer et à pratiquer cette vertu, et l'unique que nous apporterons, est l'exemple de Jésus. C'est la vertu chérie de Jésus-Christ : c'est par la pauvreté d'esprit, ou l'humilité, et par la douceur, qu'il a commencé les huit béatitudes, ayant mis d'abord ces deux vertus comme les fondements de la doctrine évangélique. En effet, quoiqu'il nous ait enseigné toutes les autres vertus par son exemple, ce sont pourtant ces deux-là qu'il a dit, par préférence aux autres, qu'il vouloit que nous apprissions de lui. *Discite à me quia mitis sum et humilis corde (Matth. 11)*. Aussi le prophète Isaïe, nous voulant faire le portrait du Messie, et nous donner la marque à laquelle on le reconnoitroit, a cru n'en pouvoir apporter une plus sensible que sa douceur : *Il ne sera, dit-il, ni chagrin, ni emporté ; il ne contestera point, et on*

n'entendra point les éclats de sa voix au-dehors (Isai. 42). En effet, toute sa vie n'est qu'une suite continuelle d'exemples de douceur.

Il choisit des disciples grossiers, pour avoir à souffrir de leur rusticité et de leur incivilité. Avec quelle patience ne les supporta-t-il pas ? avec quelle douceur ne les instruisit-il pas ? quels ménagemens, et quelle condescendance n'eut-il pas pour eux, lorsqu'il fut obligé de les reprendre ? Pour ce qui est des pécheurs, ne les rechercha-t-il pas avec empressement ? ne les accueillit-il pas avec douceur ? ne conversa-t-il pas, ne mangea-t-il pas même familièrement avec eux ? ne protesta-t-il pas que c'étoit pour eux, et non pas pour les justes qu'il étoit venu ? Ce fut sa douceur qui gagna et attira la Madeleine : ce fut cette même douceur qui acheva sa conquête en charmant le cœur de cette pauvre pécheresse, lorsqu'elle se vit accueillie avec tant de charité et de bonté, tout impure qu'elle étoit, par ce Dieu de pureté, lorsqu'elle le vit même prendre sa défense contre les accusations des pharisiens. Avec quelle bonté ne traita-t-il pas la femme adultère ? de quelle adresse ne se servit-il pas pour la protéger et pour la délivrer de la mort, en écartant ses accusateurs, et aimant mieux qu'ils l'accusassent de manquer de zèle pour la loi, que de douceur pour une pauvre pécheresse ?

Ne lui pardonna-t-il pas ensuite son crime en l'exhortant à ne le plus commettre ? Juda même, le perfide Juda, s'il n'eût eu le cœur plus dur qu'un rocher, eût-il pu ne se laisser pas amollir aux charmes de la douceur de son maître, lorsqu'il l'appela son ami, lorsqu'il lui donna un baiser dans le temps même que ce malheureux le trahissait, lui marquant par-là qu'il étoit encore prêt à le recevoir en grâce ?

Mais la patience et la douceur du Sauveur n'éclata jamais tant que dans la passion : il ne se plaignit jamais qu'une seule fois pour faire connoître qu'il n'étoit pas insensible, et pour faire paroître sa modération, même dans la plainte. Hors de là il ne se plaignit pas plus que si les calomnies, les outrages, et les tourmens dont on l'accabloit ne l'eussent pas regardé. Il est vrai qu'il éleva sa voix sur la croix, mais ce ne fut pas pour se plaindre de la cruauté de ses ennemis et de ses bourreaux ; ce ne fut pas pour en demander vengeance ; mais pour demander pardon pour eux ; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'il entreprit même de les défendre et de les excuser auprès de son Père.

Mais, mon Sauveur, où a jamais plus paru votre douceur et votre patience, qu'à me souffrir après tant d'ingratitude ? et qui doit avec plus de justice l'estimer et l'aimer que moi, qui en suis un si bel exemple ? Mais comment puis-je

mieux marquer ma reconnoissance , qu'en l'imitant ? et comment puis-je me défendre de l'imiter après de si beaux exemples que vous m'en avez donnés ? Comment puis-je ne la pas pratiquer, si je veux être votre disciple, si je veux être animé de votre esprit , puisque vous nous avez déclaré que cet esprit de douceur étoit votre véritable esprit ? Mais, Seigneur, il n'y a que vous, qui nous avez dit : *Apprenez de moi que je suis doux*, qui nous puissiez apprendre comme il faut cette admirable leçon , en répandant dans nos cœurs la douceur de votre esprit avec l'onction de votre divine grâce.

SECOND POINT.

De la pratique de cette vertu.

CONSIDÉREZ que la douceur est une vertu qui a pour but de réprimer la colère. La colère est un mouvement qui s'élève dans l'âme pour repousser un mal qui l'attaque, ou qui la choque ; s'il la choque seulement parce qu'il choque la raison, ce mouvement s'appelle indignation ; s'il la choque précisément parce qu'il attaque Dieu, ce mouvement s'appelle zèle ; mais s'il la choque parce qu'il l'attaque et l'offense elle-même , ce mouvement s'appelle ressentiment, animosité, désir de vengeance. La douceur s'occupe à gouverner ces trois mouvemens , mais d'une

différente manière : elle règle le premier, elle modère le second, et elle étouffe entièrement le troisième.

Elle règle le premier, c'est-à-dire le mouvement d'indignation, de peur qu'il ne dégénère en aigreur; et comme l'esprit et la raison ont beaucoup plus de part à ce mouvement que le cœur, si la raison l'oblige de s'émouvoir, la douceur l'empêche de s'enflammer; si l'une lui fait blâmer les fautes, l'autre lui fait épargner la personne; si celle-là tire quelques reproches de sa bouche, celle-ci fait que les reproches sont sans aigreur, et marquent plus la droiture d'un esprit raisonnable qui ne peut approuver le mal, que le travers d'une humeur chagrine qui ne sauroit rien souffrir.

La douceur modère le zèle dont les prêtres et surtout les pasteurs doivent être animés, en les faisant souvenir de la réprimande que fit Jésus-Christ à saint Jacques et à saint Jean, lorsque, transportés d'un zèle indiscret, ils lui demandèrent la permission de faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains, pour venger l'honneur de leur maître, à qui ils refusoient l'entrée dans leur ville. Vous ne savez, leur dit-il, de quel esprit vous êtes animés : comme pour leur marquer que l'esprit de Jésus-Christ, l'esprit de la nouvelle loi, étoit un esprit de douceur et d'amour, bien différent de celui de

l'ancienne loi, qui étoit un esprit de rigueur et de crainte.

La douceur modère le zèle de peur qu'il n'aille jusqu'à l'emportement, de peur qu'il ne soit indiscret et outré par trop d'ardeur; mais si elle bannit du zèle l'amertume et l'aigreur, elle en conserve la force et la vigueur, de peur que la trop grande condescendance ne dégénère en relâchement. Et dans la nécessité où on se trouve de reprendre les fautes, et même quelquefois de les punir pour les corriger, elle adoucit tellement la réprimande et tempère si fort la peine, que ceux qui la souffrent sentent bien, s'ils ne prennent plaisir à s'aveugler, que c'est la charité, et non la passion, qui fait, ou parler, ou agir; et qu'on en veut uniquement à la faute et non à la personne. Enfin, souvent elle se tait et dissimule, lorsqu'elle voit que les remèdes seroient inutiles, et qu'ils seroient plus capables d'aigrir la plaie que de la guérir; et elle attend un temps plus favorable, et où le coupable soit plus en état d'en profiter.

Enfin, la douceur réprime entièrement ce mouvement, qui s'élève dans l'âme lorsqu'on nous attaque, et elle étouffe en nous tout ressentiment et tout désir de vengeance: mais non-seulement elle étouffe et arrête le désir de vengeance, qui paroît si juste à la nature, elle ne souffre pas même que le cœur conçoive

ni aversion ni froideur. Ce n'est pas assez ; elle ne permet pas qu'on laisse échapper la moindre parole d'aigreur contre la personne qui offense, ou qu'on lui marque par quelque petit reproche son ressentiment. Ce n'est pas encore assez ; il y a des personnes qui auront assez de douceur pour ne se pas plaindre ; mais elles seront bien aises de faire remarquer aux autres le procédé injuste qu'on a eu à leur égard : elles auront assez de modération pour ne pas mal parler de leur ennemi ; mais elles n'en auront pas assez pour se défendre d'une secrète et maligne joie, quand les autres en parleront mal : elles auront assez de vertu pour ne lui rendre aucun mauvais office ; mais elle n'en auront pas assez pour chercher ou pour embrasser les occasions de lui en rendre de bons : enfin, elle en auront assez pour ne les pas éviter, mais elles n'en auront pas assez pour lui faire le même accueil qu'elles lui faisoient auparavant. Tout cela n'est qu'une douceur imparfaite, qui est bien souvent l'effet du tempérament, du respect humain, d'une honnêteté naturelle, ou même d'une politique mondaine ; au lieu que la douceur qui se propose celle de Jésus-Christ pour motif et pour modèle, retranche tous ces défauts, étouffe tous ces mouvemens déréglés.

Le prêtre qui est animé de l'esprit d'une douceur véritablement chrétienne, bien loin de haïr

ceux qui le maltraitent , les aime ; bien loin de se vouloir venger , il leur souhaite et leur procure toutes sortes d'avantages. Il ne répond à leurs emportemens que par des paroles de douceur , à leur mépris que par des soumissions , à leurs outrages que par des bienfaits. Il ne croit pas qu'on lui fasse jamais injure : car comme la douceur , ainsi que nous le marque Jésus-Christ , est fondée sur l'humilité de cœur , et qu'elle en est la compagne inséparable , son humilité lui fait croire qu'il n'y a point de mauvais traitement qu'il n'ait mérité par ses péchés ; et ainsi qu'on lui fait justice quand on l'outrage ou qu'on le méprise. Il regarde même ses persécuteurs comme ses bienfaiteurs ; il les aime tendrement , comme ceux qui lui donnent moyen de payer ses dettes , de satisfaire à la justice de Dieu , et de se rendre semblable à son Sauveur humilié et persécuté.

Voilà jusqu'où va la douceur chrétienne : mais qu'elle est rare ! mais qu'elle est peu connue , même parmi les chrétiens ! mais qu'elle est encore moins pratiquée ! Il n'y a qu'un véritable chrétien qui la puisse avoir ; mais on peut dire qu'on n'est point véritablement chrétien quand on ne l'a pas. Il n'y a que vous , mon Sauveur , qui nous en ayez pu donner l'exemple : mais il n'y a que vous qui nous puissiez donner la force de l'imiter. Je vous la demande, Seigneur ,

puisque par l'exemple même que vous m'en avez donné, vous m'avez mérité la grâce de l'imiter.

Discite à me, quia mitis sum et humilis corde (*Matth. 11*). « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras (*Luc. 21*). « C'est par votre patience et votre douceur que vous posséderez vos âmes. »

Mansuetis dabit gloriam (*Prov. cap. 3*). « Le Seigneur versera l'abondance de ses grâces sur ceux qui sont débonnaires. »

VIII^e CONSIDÉRATION.

Sur l'obligation qu'ont les ecclésiastiques de travailler à acquérir la science.

I. LES ecclésiastiques, et surtout les prêtres, sont obligés de s'appliquer à acquérir la science qui leur convient, et sans laquelle ils ne peuvent remplir leurs devoirs, et s'acquitter dignement de leurs fonctions. C'est pourquoi Dieu, parlant aux prêtres par la bouche d'Osée, leur dit : Parce que vous avez négligé la science qui vous est nécessaire, je vous bannirai de mes autels et vous interdirai toutes les fonctions attachées au sacerdoce que vous déshonorez par

voire ignorance. *Quia repulisti scientiam, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi* (Osee. 4).

Dieu nous assure dans Isaïe que le malheur de son peuple est venu de ce que les pasteurs et les sentinelles d'Israël sont tous des aveugles, qu'ils sont dans l'ignorance, que ce sont des chiens muets qui ne sauroient aboyer pour écarter les loups, qui ne voient que des fantômes, qui passent une partie de leur vie à dormir; que ces pasteurs, n'ayant aucune intelligence, s'égarent dans leurs voies et jettent les autres dans l'égarement. *Speculatores ejus cæci omnes, nescierunt universi, canes muti, non valentes latrare, videntes vana, dormientes et amantes somnia. Ipsi pastores ignoraverunt intelligentiam, omnes in viam suam declinaverunt* (Isa. 36). Enfin, le prophète Malachie nous apprend que les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la science, que c'est lui qui doit l'enseigner au peuple, qui le doit regarder et respecter comme l'ange du Seigneur. *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus, angelus enim Domini est* (Malach. 23). Que si la science étoit si nécessaire aux prêtres de l'ancienne loi pour remplir leurs devoirs et s'acquitter dignement de leurs fonctions, elle l'est encore bien davantage aux prêtres de la nouvelle, qui ont des devoirs bien plus importants, des fonctions plus élevées, et qui doivent

enseigner aux autres des lois plus saintes et des maximes plus parfaites. C'est pour cela que Jésus-Christ les appelle la lumière du monde, des lampes également lumineuses et ardentes, qu'on ne doit point cacher sous le boisseau, mais qui doivent être placées sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison du Seigneur.

II. La science est donc nécessaire aux ecclésiastiques et aux prêtres, 1^o parce qu'ils doivent travailler à leur propre sanctification, et qu'ils sont obligés, aussi-bien que les religieux, d'aspirer à la perfection. Pour cela ils doivent apprendre la vie spirituelle, étudier et méditer les maximes de l'Évangile, et faire tous leurs efforts pour apprendre la science des saints, cette science qui touche encore plus le cœur qu'elle n'éclaire l'esprit, qu'on apprend plus par la pratique que par la spéculation, qu'à l'exemple de saint Thomas on puise plus aux pieds du crucifix que dans les livres, quoiqu'on ne doive pas négliger la lecture de bons livres, surtout de l'Écriture, et particulièrement de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul, l'Imitation de Jésus-Christ, une Grenade, un saint François de Sales, un d'Avila, un du Pont, un Rodriguez. C'est dans d'aussi bonnes sources que les ecclésiastiques doivent puiser sans crainte et apprendre les secrets de la vie

spirituelle , et non pas dans les livres que la nouveauté de la doctrine et des sentimens écartés doivent rendre suspects.

III. Les prêtres doivent encore avoir une connoissance exacte et profonde de l'excellence de leur état et de leur dignité , de son importance , puisqu'elle les charge des plus grands intérêts du Seigneur , de la procuration de sa gloire , et du salut de tous les hommes ; de leurs obligations , qui sont grandes et en grand nombre : tout cela demande une étude assidue et une application presque continuelle , pour acquérir cette connoissance , et on peut dire que c'est du défaut de cette connoissance parfaite, que vient une partie des désordres qu'on voit avec douleur régner parmi plusieurs ecclésiastiques. Les prêtres doivent puiser cette connoissance dans les livres de saint Chrysostôme, du Sacerdoce , dans le Pastoral de saint Grégoire , dans plusieurs épîtres de saint Bernard, surtout dans son livre de la Considération; dans les livres de Pierre Damien et de Pierre de Blois, et de Molina le chartreux , qui, dans son excellent ouvrage du Sacerdoce , a ramassé les plus beaux sentimens des Pères sur cette matière. Les clercs , avant que de s'engager tout-à-fait dans l'état ecclésiastique , et au commencement qu'ils y sont engagés , ne sauroient trop s'appliquer à lire ces excellens ouvrages , qui , leur

donnant une grande idée de la dignité et de la sainteté de leur état, et de la grandeur de leurs obligations, leur inspireront en même temps un grand désir de les remplir.

IV. L'obligation qu'ont les prêtres de travailler au salut et à la sanctification des autres, les engage encore plus indispensablement à acquérir les sciences sans lesquelles ils ne peuvent réussir dans cette entreprise, ni s'acquitter de leurs emplois. Les deux moyens les plus nécessaires et les plus efficaces pour travailler avec succès au salut des âmes, sont le ministère de la parole de Dieu, et l'administration du sacrement de pénitence; et l'un et l'autre demandent nécessairement de la science dans les ministres du Seigneur.

La parole de Dieu est l'instrument et le plus utile et le plus universel dont les prêtres, et surtout les pasteurs, se doivent servir pour s'acquitter dignement de leur emploi, et auquel ils doivent le plus s'appliquer. Quiconque s'engage dans le sacerdoce, dit saint Grégoire, s'engage en même temps dans le ministère de la parole : *Præconis officium suscipit, quisquis ad sacerdotium accedit*. C'est pour cela que les prêtres s'appellent les pasteurs des âmes, parce qu'ils doivent repaître de la nourriture de la parole de Dieu, les ouailles que le prince des pasteurs leur a confiées. C'est pour cela qu'ils

sont obligés en conscience d'instruire les peuples , de leur enseigner les vérités de la foi , les lois du Seigneur, qui renferment leurs devoirs, les mystères de la religion , les maximes de l'Évangile , la vie de Jésus-Christ , l'excellence et la nécessité des vertus morales et chrétiennes, pour leur en inspirer l'amour et les animer à la pratique. Ils doivent aussi les instruire sur la nature et la laideur des vices , pour leur en inspirer de l'horreur ; et ils le doivent faire , tantôt dans les sermons , quand Dieu leur a donné ce talent , tantôt dans des exhortations , dans des instructions plus familières , et surtout dans les catéchismes, qui sont souvent plus utiles au peuple que les prédications les plus éloqu岸tes. Au reste, cette obligation est si essentielle aux prêtres , surtout quand ils sont pasteurs , qu'ils ne peuvent y manquer sans se rendre de lâches prévaricateurs , sans se rendre coupables des désordres dans lesquels tombent les peuples faute d'instruction , et responsables des âmes qui périssent par leur faute. Dieu se plaint par la bouche de Jérémie, de la négligence des pasteurs sur cet article , lorsqu'il dit : Les enfans ont demandé du pain pour se nourrir , et il ne s'est trouvé personne qui eût la charité de leur en donner. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis (Jerem.)*. Or, les prêtres , les pasteurs peuvent-ils instruire les peuples comme

ils y sont obligés, s'ils n'ont pas la science? Elle est donc absolument nécessaire aux prêtres quand ils sont engagés dans quelque bénéfice qui a charge d'âmes : de sorte que, s'ils n'ont pas, ou la volonté, ou le pouvoir de l'acquérir, ils sont obligés de se défaire de ce bénéfice.

V. Les sources où les prêtres doivent puiser cette science qu'ils sont obligés d'acquérir, sont l'Écriture sainte et surtout le Nouveau-Testament, qu'ils doivent lire et méditer jour et nuit. *In lege ejus meditabitur die ac nocte.* Ainsi on peut assurer qu'un prêtre qui passe un seul jour sans lire l'Écriture, à moins que des occupations indispensables ne l'en empêchent, a perdu sa journée. Si Dieu recommande avec tant de force la lecture et la méditation de la loi aux Israélites, qu'il veut que la nuit et le jour, en se levant et en se couchant, quand ils sont dans leurs maisons et dans leurs voyages, ils aient toujours la loi du Seigneur devant les yeux, qu'ils l'écrivent de leurs mains, qu'ils la méditent continuellement : cette obligation n'est-elle pas encore plus forte à l'égard des ecclésiastiques, pour ce qui regarde la loi nouvelle? Les ecclésiastiques doivent donc s'appliquer à acquérir une parfaite intelligence de l'Écriture, et avoir pour cela quelque bon commentateur, comme sont Ménochius et Tirin sur toute l'Écriture, Maldonnat sur l'Évangile, Estius ou

Cornélius à Lépide sur saint Paul, Bellarmin ou Ferrand sur les Psaumes.

La seconde source où les ecclésiastiques doivent puiser leur science, est les écrits des Pères, qui sont les véritables et les légitimes interprètes de l'Écriture, surtout ceux qui expliquent plus littéralement, qui sont plus instructifs, et qui apprennent mieux la morale chrétienne.

La troisième source est la théologie scolastique, que les novateurs décrient mal à propos, et pour de mauvais desseins, parce qu'elle fournit des armes pour les combattre, et des lumières pour découvrir leurs pièges et se défendre de leur vaines subtilités; mais qui, dans le fond est une science très solide, puisqu'elle ne s'appuie que sur l'Écriture, l'autorité, les décisions des conciles et les canons de l'Église. La précaution qu'on doit apporter en étudiant cette science, est qu'on doit moins s'appliquer à de certaines questions trop subtiles, métaphysiques et spéculatives, qui ne sont presque de nul usage, qu'aux questions qui regardent le fond de la religion, qui en développent les mystères, et servent également et à l'instruction et à l'édification des fidèles, ou qui regardent les controverses dont les prêtres doivent nécessairement être instruits, dans la nécessité ou ils sont de converser avec les hérétiques, et de travailler autant qu'ils le peuvent à leur instruc-

tion et à leur conversion ; car on peut dire que c'est l'ignorance des ecclésiastiques qui a donné lieu à la naissance et aux progrès des hérésies qui depuis deux siècles ont désolé l'Europe. L'histoire de l'Eglise est fort utile à ceux qui ont du loisir , de la mémoire , et de l'aptitude pour devenir savant.

VI. Le second moyen qu'ont les prêtres pour travailler au salut des âmes , est l'administration du sacrement de pénitence : et on peut dire que la science ne leur est pas moins nécessaire, pour s'acquitter dignement de ce sacré ministère. Quelle science ne faut-il pas pour discerner , comme parle l'Ecriture, la lèpre de la lèpre ; pour connoître ce qui est péché et ce qui ne l'est pas, ce qui est grief , ce qui est léger ; pour distinguer le péché mortel du péché véniel ; pour reconnoître si un pénitent a les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution ; pour ne pas imposer aux fidèles un joug que Jésus-Christ ne leur a point imposé , pour ne les en pas décharger quand Jésus-Christ et l'Eglise le leur ont imposé ; pour décider des questions sur l'usure , les contrats , et l'obligation de restituer , sur lesquelles les plus habiles se trouvent quelquefois fort embarrassés ; pour ne pas condamner un homme à restituer lorsqu'il n'y est pas obligé : pour ne l'en pas décharger, lorsqu'il y est obligé. Quel discernement , quelle

capacité ne demande pas tout cela ? et s'il en manque , en quel embarras n'engage-t-il pas les consciences ? à quel danger n'expose-t-il pas son propre salut ? de combien de péchés d'autrui ne se rend-il pas coupable par son ignorance , surtout s'il n'a pas assez de capacité pour pouvoir au moins douter , et par-là avoir recours à de plus habiles gens que lui , qu'il puisse consulter.

VII. L'Écriture , les conciles , les canons de ces conciles , les décisions des papes , les sentimens des saints Pères , sont encore les secours où les prêtres et les pasteurs doivent chercher cette science de la théologie morale qui leur est nécessaire : mais ils doivent aussi avoir recours aux théologiens et aux casuistes ; car , peut-on prétendre raisonnablement qu'un curé qui est à la campagne , qui n'a ni les biens nécessaires pour acheter les Pères et les conciles , ni assez de temps pour les lire , parcoure tous les Pères et les conciles , pour trouver les décisions des cas de conscience qui sont répandus dans divers ouvrages des Pères , et dans les canons de tant de conciles ? peut-on , dis-je , prétendre raisonnablement qu'un homme d'un génie assez médiocre puisse tirer par lui-même des conclusions fort éloignées , et par conséquent assez obscures , des principes qu'ont établis les Pères ? D'ailleurs combien y a-t-

il de questions, comme sont celles qui regardent les contrats, les empêchemens du mariage, les bénéfices, les censures, et tant d'autres matières, dont les saints Pères n'ont point traité, ou sur lesquelles l'Église a changé de discipline? et ainsi on est fort obligé aux bons casuistes qui ont pris la peine de ramasser dans leurs livres ce qui est de plus clair et de plus précis sur les questions de morale dans l'Écriture, dans les conciles, dans les écrits des Pères et des docteurs, et dans les décrets des souverains pontifes, qui sont les règles dont se servent les bons casuistes, pour décider les questions qu'on leur propose.

VIII. Mais si on doit se servir des casuistes, il faut pourtant user de précaution, et en faire le discernement, pour tâcher de ne prendre pour guides que ceux qui, étant les plus sûrs, se tenant, pour ainsi dire, dans le milieu, s'éloignent également des deux extrémités, c'est-à-dire ou d'une morale trop relâchée, ou d'une morale trop sévère et trop outrée.

Il faut éviter les casuistes relâchés qui, comme parle l'Écriture, mettent des coussins sous les coudes des pécheurs pour les entretenir dans leurs désordres, qui prennent les ténèbres pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres; qui tirent les hommes de la voie étroite où Jésus-Christ les appelle, pour entrer

dans la voie large qui est la voie de la perdition; qui, sous prétexte d'adoucir le joug de Jésus-Christ, flattant les passions des hommes, et semblent par de vaines subtilités les vouloir décharger de l'obligation de faire pénitence, de mortifier leur chair, leurs sens et leurs passions : guides aveugles d'autres aveugles, qu'ils conduisent insensiblement dans le précipice.

Mais il n'y a guère moins d'inconvénient de prendre pour guides les partisans d'une morale excessivement sévère et presque toujours outrée, puisqu'elle n'est pas moins fausse que la morale relâchée, et qu'elle a des suites qui ne sont guère moins pernicieuses ; car, 1^o peut-on sans péché mortel, par passion ou par fantaisie, sans se donner la peine d'examiner, condamner de péché mortel une action qui ne l'est pas ? peut-on sans témérité, sans injustice et sans erreur, imposer aux hommes un joug que Jésus-Christ ni l'Église ne leur ont point imposé ? 2^o Il arrive souvent que ces casuistes outrés, en voulant, ce semble, par leur sévérité excessive, détourner ou retirer les hommes du péché, les y engagent plus avant, car, la plupart de ceux-là à qui on a débité cette morale outrée et fausse, n'ayant pas assez de lumières, pour en démêler la fausseté, ont assez de simplicité pour la croire, et n'ont pas assez de courage pour la suivre ; et ainsi ils

pèchent en ne suivant pas des règles auxquelles ils se croient obligés. Enfin y a-t-il moins d'inconvénient d'engager par une sévérité excessive un homme à une restitution à laquelle il n'est pas obligé, que d'en décharger un homme qui y est obligé?

Saint Thomas, saint Antonin, Navarre, le cardinal Tollet, dont saint François de Sales conseilloit la Somme à tous les ecclésiastiques, Suarez, sont de bons guides qu'on peut suivre. Il en est encore d'autres parmi les nouveaux qu'on peut suivre, mais avec plus de précaution.

LECTURE POUR LE HUITIÈME JOUR.

De l'Écriture sainte, le chapitre XLII d'Isaïe, et le chap. III de l'épître de saint Paul aux Colossiens.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chapitres IX et XIX du livre III.

De la Guide des pécheurs, les chap. XVI et XVII du livre III.

De la Perfection chrétienne de Rodriguez, le chap. XI du III^e traité de la 1^{re} partie, les chapitres II et XII du IV^e traité de la charité fraternelle, de la 1^{re} partie; et le chapitre X du I^{er} traité de la III^e partie.

NEUVIÈME JOUR.

DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

COMME nous devons nous attendre aux souffrances et aux persécutions, dès que nous prendrons la résolution de servir Dieu, d'embrasser la vertu, il faut qu'après avoir vu les exemples des vertus que Notre-Seigneur nous donne dans sa vie cachée et dans sa vie publique, nous le regardions dans sa passion, pour apprendre de lui les vertus que nous devons pratiquer en souffrant, et avec quel esprit nous devons souffrir. Nous mettrons pour cela trois méditations sur la passion.

La première sera de la passion en général, et de ses circonstances.

La deuxième sera des souffrances intérieures.

La troisième des souffrances extérieures.

XXV^e MÉDITATION.

*De la passion en général , et de ses circonstances
expliquées par une espèce de parabole.*

PREMIER POINT.

Parabole de saint Bernard sur la passion de Notre-Seigneur.

IMAGINEZ-VOUS qu'un misérable esclave, ayant osé conspirer contre la vie de son roi , et étant convaincu du crime de lèse-majesté, est condamné à mourir par le supplice le plus infâme et le plus cruel qui se puisse imaginer. Le prince héritier du royaume, touché de compassion, vient se jeter aux pieds de son père pour demander la grâce du coupable; et voyant qu'il ne la peut obtenir, s'offre à endurer les mêmes tourmens auxquels ce malheureux est condamné, pour l'en délivrer. Le père accepte l'offre de son fils : mais le fils, non content d'avoir obtenu qu'il prendroit la place de l'esclave dans les supplices, obtient encore que l'esclave prendra celle du fils dans le royaume.

Imaginez-vous ensuite que ce prince aimable et généreux s'en va avec joie au supplice, parce qu'en mourant il a occasion de témoigner

l'excès de son amour à ce criminel , auquel, pour reconnoissance d'un bienfait si surprenant, il ne demande rien que d'en être aimé. Que diriez-vous, si ce malheureux esclave étoit insensible , en voyant mourir pour lui ce généreux prince ; s'il se joignoit même à ses bourreaux pour hâter sa mort, et pour augmenter ses tourmens ? Vous diriez que ce seroit le plus brutal et le plus barbare de tous les hommes. Voilà néanmoins ce qui est arrivé au fils de Dieu dans sa passion ; et la conduite de cet esclave est une image de la vôtre, comme vous l'allez voir dans l'application de cette parabole.

SECOND POINT.

Application de cette parabole aux circonstances de la passion
du Sauveur.

CONSIDÉREZ 1^o quel est ce jeune prince dont il est parlé dans la parabole. C'est Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant et éternel , Dieu vivant et éternel lui-même. Quel est ce malheureux esclave , sinon vous , qui avez été si souvent , et qui êtes peut-être encore à présent esclave du démon et du péché ; qui avez été rebelle à votre Dieu , et criminel de lèse-majesté divine.

2^o Que souffre Jésus-Christ pour vous ? Les outrages les plus sanglans, les tourmens les plus

horribles, et une mort également cruelle et infâme, c'est-à-dire la mort de la croix.

3° De quelle manière souffre-t-il? Librement, volontairement. Il voit qu'il ne peut apaiser la colère de son Père justement irrité contre vous, ni vous exempter des peines infinies que vous avez méritées, qu'en s'en chargeant lui-même : il s'offre de tout son cœur à son Père pour prendre votre place : *Oblatus est quia ipse voluit.*

4° Pour quelle fin souffre-t-il? Pour expier, non pas ses péchés, puisque, étant le Saint des saints, il n'en a pu commettre, mais ceux d'autrui, mais les vôtres. Et ce qui est surprenant, c'est qu'il le fait pour expier des crimes qui s'attaquent à lui, et pour lesquels il a droit de demander satisfaction lui-même; et que, pouvant satisfaire par une goutte de son sang, il le répand jusques à la dernière goutte, pour nous faire concevoir la grandeur de notre mal par la grandeur du remède, et pour nous témoigner l'excès de son amour par l'excès de ses souffrances.

5° Avec quelle ardeur n'a-t-il pas souhaité de souffrir? J'ai désiré, dit-il lui-même, du désir le plus violent qui fût jamais, le jour de ma passion. Je dois être baptisé d'un baptême de sang : mais qu'il me tarde que ce moment vienne! Le désir empressé de souffrir lui fait prévenir la cruauté de ses ennemis, et anticiper, par

les douleurs intérieures du jardin des Oliviers, les tourmens que lui devoient faire souffrir ses bourreaux; et bien loin de se plaindre de ses peines, il les endura avec joie, dans la vue qu'elles nous seroient utiles, et qu'en même temps qu'elles nous marqueroient son amour, elles seroient capables d'attirer le nôtre.

6° De quels maux ne nous délivre-t-il pas par ses souffrances? Ce n'est pas des roues et des gibets, et d'une mort temporelle, mais de la haine et de la colère de son Père : mais de la mort éternelle, et d'un enfer qui étoit dû à nos crimes. Et en même temps qu'il nous délivre de ces maux, quels biens ne nous procure-t-il pas? En nous procurant l'amitié de son Père, il nous acquiert et nous assure le droit à un royaume éternel.

7° Que nous demande-t-il pour cela? S'il demandoit que nous lui sacrifiassions tous nos biens, notre repos, notre santé, nos plaisirs, notre gloire, notre propre vie, nous demanderoit-il trop? Nous demanderoit-il quelque chose qui approchât de ce qu'il nous a donné? Il ne nous demande point tout cela. Il ne nous demande autre chose sinon que nous pratiquions sa loi, et que nous vivions selon ses maximes. En vérité, n'est-ce pas, mon Sauveur, nous faire outrage, que de nous demander si peu de chose, après ce que vous avez fait et souffert

pour nous ? Et pourrois-je , sans la plus noire de toutes les ingratitude , vous le refuser ? Pourrois-je après cela ne vous pas aimer ? Pourrois-je vous offenser , et me joindre à vos bourreaux pour renouveler encore les douleurs de votre passion ? Oui , Seigneur , je l'ai pu , et même j'ai fait ce qui paroissoit impossible , puisque , par un prodige inouï qui n'a point d'exemple parmi les hommes qu'à l'égard de Dieu , non-seulement je n'ai répondu à vos bienfaits que par des outrages ; mais encore , si je l'ose dire , j'ai presque égalé la grandeur de ma perfidie et de mon ingratitude envers vous , à la grandeur de vos bontés et de vos miséricordes pour moi. Continuez-les-moi , Seigneur , malgré toutes mes infidélités : mais tout l'effet que j'en demande à présent , est ou de mourir de douleur , ou de vivre dans un regret continuél d'avoir si peu aimé un Dieu qui est mort pour mon amour.

Majorem hanc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis (Joan. 15).

« On ne peut témoigner davantage son amour , qu'en donnant sa vie pour ses amis. »

Si non dilexisset inimicos , nondum consideret amicos (Bern.). « Si Jésus-Christ ne nous avoit aimés , lorsque nous étions encore ses ennemis , nous ne pourrions pas être à présent ses amis. »

Si totum me debeo pro me facto , quid addam

pro me refecto, et refecto tali modo (Bern.) ?

« Si je me dois tout entier à vous, ô mon Dieu, pour m'avoir créé, que ne vous dois-je pas pour m'avoir racheté, et m'avoir racheté de la manière dont vous l'avez fait ? »

XXVI^e MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jésus-Christ dans sa passion.

PREMIER POINT.

De l'état où la douleur réduisit l'âme de Jésus-Christ.

CONSIDÉREZ l'état pitoyable où se trouva réduit le Fils de Dieu au jardin des Oliviers. La rage des ennemis du Sauveur, et la cruauté des bourreaux ne pouvant contenter les désirs qu'il avoit de souffrir pour la gloire de son Père, et pour le salut des hommes, il voulut, outre la passion extérieure qu'il devoit endurer dans son corps, endurer une passion intérieure dans son cœur, qui surpassât autant ce que les bourreaux lui devoient faire souffrir, que son amour surpassoit la cruauté de ses ennemis.

Pour cet effet, premièrement il interrompit le commerce qu'il devoit y avoir naturellement

entre la partie supérieure et la partie inférieure, afin que les consolations de l'une ne passassent pas jusqu'à l'autre ; faisant un miracle surprenant pour souffrir , lui qui devoit faire tant de miracles pour empêcher que les martyrs ne sentissent toute la rigueur de leurs tourmens. Secondement , il permit à son imagination de lui représenter avec toute la vivacité possible la grandeur et l'indignité des tourmens de sa passion. Ensuite il arrêta toutes les passions qui pouvoient le fortifier et le soutenir dans cet état , et ne permit d'agir qu'à celles qui pouvoient l'affliger , comme sont la crainte , l'ennui , le dégoût , la tristesse ; c'est ce que l'Evangile nous marque, en disant qu'il commença à craindre , à s'ennuyer et à être triste , et qu'enfin il tomba dans une espèce d'agonie.

La crainte marque l'appréhension des maux futurs que son imagination vive et effrayée lui représentoit avec tant de force , qu'elle les lui rendoit en quelque manière présens , son amour faisant ainsi endurer dès-lors à son cœur tout ce qu'on devoit faire endurer à son corps dans la passion. C'est ainsi , mon Jésus , que vous voulûtes participer à ma foiblesse pour me communiquer votre force , et me faire voir par cette foiblesse même combien votre amour pour moi étoit fort. L'ennui nous fait connoître l'état d'abandon où se trouva pour lors le Fils de Dieu,

ne recevant aucune consolation de personne, non pas même de ses plus fidèles disciples, auxquels il s'en plaignit, lorsqu'il leur dit: *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (*Matth. 26*); et vous m'abandonnez, me voyant réduit dans un si pitoyable état? La tristesse fait voir l'abattement où le mit l'obligation qu'ils s'étoit imposée lui-même de souffrir des maux si cruels. Enfin l'agonie exprime le combat qui se passa pour lors dans l'âme du Fils de Dieu, entre la partie supérieure et la partie inférieure: entre la répugnance qu'il avoit naturellement à souffrir et sa soumission aux volontés de son Père. Combat si cruel, que Jésus y succomba, et tomba à terre, tout trempé d'une sueur de sang qui couloit avec abondance de toutes les parties de son corps.

Quels sont tes sentimens, mon âme, à la vue de ce spectacle? Mesure l'excès de l'amour de ton Jésus par l'excès de la douleur où tu le vois réduit. O amour! pourquoi peux-tu tant sur le cœur d'un Dieu, et pourquoi peux-tu si peu sur le cœur de l'homme? Tu as pu faire verser des larmes de sang de toutes les parties du corps de mon Jésus, et tu n'as pu encore tirer une larme de pénitence de mes yeux, ni un soupir de mon cœur.

SECOND POINT.

Des causes ou de l'objet de cette douleur.

CONSIDÉREZ que le premier objet de cette crainte et de cette tristesse épouvantable où se trouva, pour ainsi dire, abîmé le cœur du Fils de Dieu, fut le nombre et l'indignité des tourmens et des opprobres qu'il devoit endurer, et que son imagination lui représenta avec toutes les circonstances les plus affligeantes, sans lui en diminuer ou lui en cacher aucune. Le second objet de cette tristesse fut la trahison de Juda, l'infidélité de ses disciples, la réprobation du peuple juif, à laquelle sa passion, qui devoit opérer le salut du reste du monde, alloit en quelque manière mettre le sceau par le déicide que les Juifs étoient sur le point de commettre en sa personne. Et peut-on douter que la vue des crimes, des perfidies, des impiétés, des sacrilèges des mauvais prêtres, qui devoient, en offrant le sacrifice de la messe avec un cœur impur, renouveler les opprobres de sa passion, et, comme parle saint Paul, crucifier derechef Jésus-Christ, n'ait été un grand surcroît à sa douleur? Le troisième objet de cette douleur fut la multitude des crimes abominables qui avoient été commis jusqu'alors, et qui se devoient commettre dans la suite, surtout des vôtres, dont la vue

déchira cruellement le cœur de Jésus, premièrement, par la confusion que devoit avoir naturellement le Saint des saints, de se voir chargé de tant d'iniquités, et par la peine qu'il avoit en considérant que les iniquités dont il étoit chargé alloient attirer sur lui tout le poids de la colère du Père éternel; secondement, parce que la nécessité où il s'étoit mis de satisfaire pour vos péchés à la justice de son Père, les lui ayant en quelque façon rendus propres, il étoit obligé d'en concevoir de la douleur, mais une douleur qui fût en quelque sorte infinie parce qu'elle devoit répondre à la multitude et à la grièveté des péchés dont il s'étoit chargé, à la grandeur des lumières qui lui en faisoient voir l'énormité, et enfin à la grandeur de l'amour qu'il avoit et pour son Père et pour les hommes : tellement que la tristesse du Sauveur dans le jardin des Oliviers surpassa la douleur et la tristesse de toutes les créatures les plus malheureuses que nous puissions nous imaginer.

Voilà l'état où mes péchés vous ont réduit, mon Sauveur; voilà l'amertume où ce plaisir criminel, qui me plaît et qui me charme si fort, a plongé votre cœur.

O péché! cruel péché, après cela puis-je avoir de la complaisance pour toi? puis-je te donner entrée dans mon cœur? ou plutôt ne dois-je pas mourir de la douleur de t'avoir tant aimé? Mais

c'est à vous, Seigneur, à me donner cette douleur. Je ne vous demande point ni ces grandes lumières, ni ces consolations et ces ferveurs singulières que vous communiquez aux âmes saintes; je ne vous demande qu'un peu de part à cette douleur infinie que vous conçûtes pour lors de mes péchés; je demande que vous fassiez couler de votre cœur dans le mien une goutte de ce torrent d'amertume, dont le vôtre fut inondé; afin que, si je ne suis pas assez heureux pour effacer comme vous mes péchés par l'effusion de tout mon sang, j'en sois au moins assez affligé pour les laver continuellement par mes larmes.

Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus (Lament. c. 1). « Considérez et voyez s'il y a une douleur qui égale la mienne. »

Magna est velut mare contritio tua (Lament. c. 1). « Votre douleur est profonde comme la mer. »

Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit (Isai. c. 53). « En se chargeant de nos foiblesses et de nos iniquités, il s'est aussi chargé des peines qui leur étoient dues. »

XXVII^e MÉDITATION:

Des souffrances extérieures de Jésus-Christ dans sa passion.

PREMIER POINT.

Des tourmens du Sauveur dans sa passion.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas sans raison que le prophète a appelé Jésus-Christ l'homme des douleurs, *virum dolorum*, puisque jamais personne n'a plus enduré que lui. Premièrement, par la multitude des tourmens qu'on lui fit souffrir, n'y ayant eu partie dans son corps qui ne fût affligée de son tourment particulier. Ses pieds et ses mains furent attachés avec des clous à la croix; sa tête fut couronnée d'épines; son visage fut couvert de crachats, et battu de soufflets; tout son corps déchiré d'un grand nombre de coups de fouet, de sorte qu'on peut dire que ce n'était qu'une plaie universelle; enfin, tous ses sens furent affligés, chacun de son tourment particulier.

Secondement, à cause de la délicatesse de sa complexion, qui étoit tout ensemble et la mieux composée, et la plus sensible qui fut jamais,

surtout son corps étant déjà épuisé par la sueur du sang.

Troisièmement , par la continuité de ses tourmens , n'ayant pas eu un seul moment de relâche depuis le commencement de sa passion jusqu'à la fin.

Quatrièmement , par le genre des tourmens qu'on lui fit endurer , la cruauté de ses bourreaux leur en ayant fait inventer de nouveaux, tel que fut le couronnement d'épines , ou leur ayant fait exercer les tourmens ordinaires avec une cruauté nouvelle. De sorte que , si le Fils de Dieu ne se fût soutenu par la vertu de sa divinité , il eût expiré sous les coups : mais il se reservoit pour mourir sur la croix , où toutes ses douleurs se renouvelèrent , et où ses plaies se rouvrirent par la secousse de la croix, lorsqu'on vint à l'élever , et par le poids de son corps ; et ce poids , déchirant cruellement ses mains et ses pieds , lui faisoit trouver un surcroît de douleur dans le soulagement qu'il cherchoit en se voulant appuyer.

Hé bien ! mon âme , peux-tu croire tout cela ? peux-tu y penser , et faire réflexion en même temps que c'est un Dieu qui souffre tous ces maux pour toi , sans que je meure ou de douleur ou d'amour ? Si un homme , si un esclave , si la dernière de toutes les créatures , avoit enduré pour toi la centième partie de ce que Dieu

a enduré pour ton amour , tu ne pourrois te défendre de l'aimer , d'avoir de la reconnoissance pour elle , de lui donner au moins quelques marques de compassion , et de dire quelquefois : Après tout , ce pauvre malheureux m'aimoit , et il ne seroit pas si malheureux s'il ne m'avoit aimé. Il n'y aura donc que les témoignages d'amour d'un Dieu crucifié et mourant pour toi , auxquels tu seras insensible , et que tu ne paieras que de froideur et d'ingratitude ? Quelle dureté ! quelle insensibilité ! Le cœur d'un homme , d'un chrétien , d'un prêtre , est-il capable d'un tel excès ? Hélas ! Seigneur , il n'en est que trop capable , et il ne le fera que trop voir , si ce même amour qui vous a obligé d'endurer de si horribles tourmens pour lui , ne vous oblige d'amollir la dureté , et d'échauffer la froideur de ce cœur ingrat , pour le rendre sensible à vos douleurs et susceptible de votre amour. Car , hélas ! que me serviroient vos souffrances , qu'à m'endurcir et à me rendre plus criminel , si je n'en suis touché , et si je n'en suis reconnoissant , et si je ne vous en aime davantage ?

Mais comment puis-je mieux vous marquer mon amour , que de la manière dont vous m'avez marqué le vôtre ? L'amour que vous aviez pour moi vous a fait embrasser avec ardeur les souffrances , et vous y a fait même trouver de la douceur ; et l'amour que j'ai pour vous ne se

ra-t-il pas assez puissant, je ne dis pas pour me les faire chercher avec ardeur, et pour m'y faire trouver de la douceur comme je le devrois, mais au moins pour m'obliger à recevoir avec soumission, et à souffrir avec patience les croix que votre providence m'envoie; et à chercher même, et embrasser de tout mon cœur celles qui sont attachées à mon état et à la qualité de prêtre, et sans lesquelles je ne puis remplir mes devoirs? Ah! Seigneur, si je n'aime pas les croix, c'est que je ne vous aime pas vous-même. Faites donc en sorte que je commence par ce qui est le plus aisé, qui est de vous aimer, pour finir par ce qui est le plus difficile, qui est d'aimer la croix pour l'amour de vous.

SECOND POINT.

Des opprobres du Sauveur dans sa passion.

CONSIDÉREZ que le même prophète qui a appelé le Sauveur l'homme de douleur, l'appelle aussi le dernier et le plus méprisé de tous les hommes : *Novissimum virorum* (*Isai. 53*), et qu'un autre nous assure qu'il sera rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis* (*Lam. 3*).

Premièrement, on le saisit comme un voleur au jardin des Olives; on le chargea de chaînes comme un scélérat; et on le traîna, en cette qualité, par les mêmes rues par où il avait été

conduit peu de jours auparavant en triomphe, comme le Messie et comme le roi d'Israël. Secondement, étant conduit en cet état chez Caïphe, on le souffleta comme un insolent; on le couvrit de crachats comme un blasphémateur; on l'y traita comme un faquin, ayant été pendant toute la nuit le jouet d'une canaille insolente qu'il lui fit mille outrages. Il fut traité d'Hérode comme un fou et un insensé; il fut condamné au fouet comme un misérable esclave, postposé à un Barrabbas comme plus méchant que lui; enfin il fut condamné à la mort la plus ignominieuse, et attaché tout nu à une croix et au milieu de deux larrons, comme étant plus criminel qu'eux : et cela à la vue d'un nombre infini de personnes, qui étoient venues de tous les pays pour célébrer la Pâque dans Jérusalem.

Mais les circonstances qui accompagnèrent ces opprobres les augmentèrent beaucoup; car premièrement il avoit passé jusqu'alors pour un homme admirable, pour un grand prophète, pour un autre Élie, et même pour le Messie : quel changement ! Secondement il souffre ces ignominies quatre jours après être entré en triomphe dans Jérusalem, parmi les acclamations de ce même peuple, qui n'a plus pour lui que du mépris. Troisièmement, quoique parmi ce peuple il y en eût plusieurs qui eussent été

témoins de ses miracles , et même en faveur de qui il les avoit faits , il ne s'en trouva pas néanmoins un seul qui se déclarât pour lui , qui le voulût justifier, ou qui s'opposât à la préférence qu'on lui faisoit de Barrabbas. Quatrièmement, ils passèrent même du mépris jusqu'à l'horreur et à l'exécration, ces mêmes gens qui peu peu auparavant avoient crié : *Hosanna Filio David*, ayant tous crié d'une commune voix : *Crucifigatur*, qu'il soit crucifié. Enfin, ce qui est de plus étrange , est qu'il fut si universellement abandonné, qu'il fut délaissé même de ses plus chers amis et de ses plus fidèles disciples , dont les uns s'enfuirent, les autres le trahirent, les autres le renièrent, et regardèrent comme un grand malheur, comme un sujet de confusion pour eux, qu'on crût qu'ils lui appartenoient en quelque façon. En vérité l'ignominie de Jésus pouvoit-elle aller plus loin ?

Est-ce donc vous, ô Roi de gloire ! que je vois tout couvert d'opprobres et d'ignominies ? Est-ce vous, Dieu de majesté, devant qui les séraphins s'abîment de respect, que je vois si insolument traité par de misérables vers de terre ? Est-ce vous enfin, l'objet de la complaisance du Père éternel, qui êtes devenu un objet d'horreur et d'exécration à vos créatures ? Qui vous a donc obligé de vous réduire dans un état si abject ? C'est, ô mon âme ! que ton Jésus a voulu

te faire voir par-là de quel prix étoit la gloire de son Père , et jusqu'où il falloit aller pour la réparer. C'est qu'il a voulu t'enseigner que les humiliations sont les moyens les plus infaillibles pour procurer la gloire de Dieu , qui n'a jamais été plus glorifié que quand son Fils unique s'est vu abîmé dans la plus profonde humiliation. Mais, mon divin Sauveur, c'est une leçon que mon esprit vain et orgueilleux ne peut concevoir, ou qu'il ne veut point apprendre, et ce doit être un grand sujet de confusion pour moi de ne point aimer l'humiliation que vous avez tant aimée, qui seule me peut rendre semblable à vous, et me faire aimer de vous. Car enfin, j'aimerois l'humiliation autant que les mondains aiment la gloire, si je vous aimois autant qu'ils aiment le monde. Mais il n'y a que vous, mon Sauveur, qui me la puissiez faire aimer; c'est la grâce que je vous demande, comme le témoignage le plus sincère de l'amour que vous avez pour moi, et comme une des plus grandes grâces que vous me puissiez accorder.

Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est, et resurrexit (2. Cor. c. 5). « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

Patet arcanum cordis per foramina corporis

(Bern). « L'amour qui étoit caché dans son cœur s'est fait voir par les plaies de son corps.

Non possum vivere sine vulnere, cum te video vulneratum (Bern). Je ne puis, mon Sauveur, vivre sans plaies, quand je vous en vois tout couvert. »

Amor meus crucifixus est (Ign). « Mon amour est crucifié avec Jésus. »

IX^e CONSIDÉRATION.

Sur l'administration du sacrement de pénitence.

I. LE confesseur, assis qu'il est dans le tribunal de la pénitence, se doit regarder comme vicaire et ministre de Jésus-Christ, comme représentant sa personne, car il ne parle pas en homme, mais en Dieu, quand il dit : *Je vous absous*. Il doit donc se regarder comme ministre de Jésus-Christ, en trois manières : comme ministre d'autorité, comme ministre de justice, comme ministre de miséricorde.

II. Le confesseur, en qualité de prêtre et de pasteur, est ministre d'autorité, puisque Jésus-Christ lui a communiqué son pouvoir dans la personne des apôtres, lorsque Jésus-Christ leur dit après sa résurrection : Ceux dont vous aurez

remis les péchés, ils leur sont remis; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, ils leur sont retenus. En recevant la prêtrise, il reçoit donc le pouvoir qu'on appelle d'ordre, mais qu'il ne peut exercer s'il n'a le pouvoir qu'on appelle de juridiction, qu'il reçoit des prélats et de ceux à qui l'Eglise communique ce pouvoir; et c'est d'eux qu'il doit recevoir mission, pour l'exercer de la manière qu'ils prescrivent, avec les bornes qu'ils y mettent, comme lorsqu'ils réservent de certains péchés.

III. Le confesseur est un ministre de justice; et en cette qualité, il a comme deux sortes d'exercices : le premier se peut appeler l'exercice d'inquisiteur, le second de juge. En qualité d'inquisiteur il doit être premièrement instruit de ses pouvoirs, et deuxièmement des choses desquelles il doit juger, c'est-à-dire de la nature et de la différence des péchés; c'est pour cela qu'il doit s'instruire à fond de certaines matières plus difficiles, comme sont celles qui regardent la restitution, les censures, les empêchemens d'un mariage, et la différence des péchés; il doit s'informer des dispositions du pénitent, pour juger s'il est en état de recevoir l'absolution : mais comme le pénitent, qui est le coupable dans un tribunal volontaire, est lui-même le témoin et l'accusateur, il doit en l'interrogeant, s'en rapporter à son témoignage, et

croire à sa parole, s'il n'a de bonnes preuves du contraire.

IV. Il doit entendre avec attention le pénitent, quand il s'accuse, sans l'interrompre, à moins qu'il ne manque à s'expliquer sur des choses dont le confesseur, en qualité de juge, doit être informé, comme sont la nature et l'espèce des péchés, et les circonstances aggravantes, si le pénitent est dans l'occasion prochaine, et si les péchés dont il s'accuse sont des péchés d'habitude. Quand le pénitent est ignorant et grossier, il doit l'aider par des interrogations courtes et claires sur les péchés dans lesquels il a plus sujet de croire qu'il est tombé, eu égard à son âge, à sa condition et à son sexe, mais surtout s'il s'aperçoit qu'une timidité naturelle, ou une mauvaise pudeur, lui ferme le cœur et l'empêche de s'ouvrir sur de certains péchés honteux et par-là difficiles à dire, ou lui fait passer trop légèrement par-dessus ces sortes de matières, pour lors le confesseur doit se servir d'une sainte adresse jointe avec beaucoup de douceur pour l'engager à ouvrir son cœur; mais il doit prendre garde qu'en voulant trop l'instruire sur les matières qui regardent le péché d'impureté, il ne lui ouvre trop les yeux, et ne lui apprenne des péchés qu'il ignore, et qu'il seroit à souhaiter qu'il ignorât toujours. C'est pourquoi un con-

fesseur ne sauroit apporter trop de précautions quand il interroge sur des matières si délicates, de peur qu'il ne soit, et au pénitent et à lui-même, une occasion de tentation.

V. Quand il a sujet de croire que le pénitent a déclaré sincèrement tous ses péchés, il doit lui faire une petite récapitulation des péchés les plus considérables, pour lui en mettre devant les yeux toute l'énormité, pour lui en imprimer de l'horreur et lui aider à en concevoir une sincère douleur. Pour y réussir, il doit avoir eu soin de ramasser sur chaque péché de pressans motifs, de fortes raisons, des sentences vives, des exemples sensibles, tirés ou de l'Écriture ou des écrits des Pères, qui soient capables de faire impression sur l'esprit et le cœur d'un pénitent, et de lui inspirer les sentimens d'une vive contrition.

VI. Le confesseur se regardant comme juge, après avoir bien examiné l'accusé, doit accorder au pénitent l'absolution de ses péchés, quand il a des raisons très probables de juger qu'il a les dispositions nécessaires pour la recevoir, c'est-à-dire que sa confession est entière, sa douleur sincère, et sa résolution de renoncer au péché et aux occasions du péché, absolue et efficace.

VII. Il est à propos ou de refuser ou de différer l'absolution quand on a lieu de douter si un

pénitent a les dispositions requises pour la recevoir; et une absolution refusée ou différée à propos et avec discrétion est souvent un moyen très propre pour corriger les pécheurs. On doit toujours la refuser à un homme qui est dans l'occasion prochaine, quand elle est volontaire, s'il ne la veut pas quitter. On doit, ordinairement parlant, la différer à un pécheur, quand il retombe souvent dans les mêmes péchés mortels, surtout quand il ne s'est point servi des moyens qu'on lui avait suggérés pour se corriger, quand il n'a pas fait les restitutions et les réparations auxquelles le confesseur l'a voit obligé, s'il a été dans son pouvoir de les faire. Mais, dans ces occasions, on doit tâcher de ménager son esprit, de peur qu'il ne se rebute, en lui remontrant que ce n'est point par dureté, mais par charité, qu'on lui diffère l'absolution; qu'elle lui seroit non-seulement inutile, mais funeste, s'il la recevoit sans les dispositions nécessaires, qu'il ne paroît pas avoir, et le faire consentir à ce délai en le traitant avec douceur, et lui promettant de lui donner l'absolution au temps marqué, pourvu qu'il soit fidèle à observer les choses qu'on lui a prescrites. De définir pour combien de temps il faut différer l'absolution, il est difficile de donner une règle certaine là-dessus, parce que cela dépend des différentes dispositions où se

trouve le pénitent : s'il est retombé souvent et grièvement dans les mêmes péchés , s'il a été très négligent à se servir des moyens de se corriger qu'on lui avoit prescrits , il a besoin d'une plus longue épreuve ; s'il est tombé moins souvent et moins grièvement , et s'il s'est servi des moyens qu'on lui avoit suggérés , on peut lui différer moins long-temps l'absolution.

VIII. On doit imposer la pénitence avant que de donner l'absolution , afin que le confesseur soit assuré que le pénitent est disposé à s'y soumettre ; mais il n'est pas communément nécessaire d'avoir accompli la pénitence avant l'absolution. Le confesseur doit faire attention aux règles que prescrit le saint concile de Trente. Que les prêtres du Seigneur aient soin , selon que l'esprit de Dieu et la prudence leur suggéreront , d'imposer des pénitences proportionnées à la qualité des crimes et aux pouvoirs des pénitens , de peur que , s'ils traitent les pécheurs avec trop d'indulgence , ils ne paroissent favoriser les péchés , et s'en rendent eux-mêmes participans , en imposant de légères pénitences pour des péchés fort griefs. Il faut donc que les pénitences soient proportionnées à la quantité des péchés , et à la durée des péchés , à leur grièveté et à leur qualité. 1° Elles doivent être proportionnées à la quantité des péchés et à leur durée ; et ainsi il faut en quelque façon

observer la règle de l'Écriture, qui ordonne que le nombre des coups égale le nombre des péchés : *Pro mensurâ peccati erit et plagarum modus*. Il ne faut pas qu'il y ait un seul péché qui ne soit puni et qui n'ait sa pénitence; pour ce qui est de la durée, on ne doit pas borner la pénitence des péchés qui ont duré plusieurs mois, et quelquefois plusieurs années, à quelques heures, ou même quelques journées; et les gens dont la vie n'a été qu'une suite continuelle de crimes ne doivent finir leur pénitence qu'avec la vie. 2° La pénitence doit être proportionnée à la grièveté des péchés, et on y doit observer les règles que prescrit saint Augustin. On peut se contenter, dit-il, pour les péchés légers, de légères pénitences, comme sont quelques prières; mais pour les péchés capitaux on exige des larmes, des gémissemens, des austérités, de longs gémissemens, et d'abondantes aumônes. Enfin, la pénitence doit être proportionnée à la qualité des péchés; et ainsi on doit expier les péchés de la chair par des jeûnes et des macérations de la chair; les péchés contre son prochain, par les aumônes et par les œuvres de miséricorde; les péchés d'orgueil, par les humiliations; le luxe, par une grande modestie dans les habits; et les péchés de l'esprit, par les prières et les méditations.

On doit aussi , selon que l'enseigne le saint concile, proportionner les pénitences aux forces, à l'état et à la condition des pénitens. Et ainsi on ne doit pas imposer à de jeunes personnes des austérités dont leur âge n'est pas capable ; on ne doit pas aussi toujours imposer à des personnes infirmes , ou occupées dans un rude travail , des jeûnes et des macérations ; à des femmes engagées dans le mariage , des pénitences qui seroient incompatibles avec les devoirs de leur état , ou qui pourroient rendre leur fidélité suspecte à leurs maris ; à des gens de métier , et qui gagnent leur vie du travail de leurs mains , de longues prières ; mais il faut faire en sorte qu'ils suppléent par leur pénitence intérieure à ce qui leur manque pour la pénitence extérieure , et qu'ils s'accoutument à accepter , en esprit de pénitence , les peines et les travaux qui sont attachés à leur état , et les croix que le Seigneur leur envoie , et à les unir avec les satisfactions de Jésus-Christ , qui remplacera , pour ainsi dire , ce qui manque à leurs satisfactions. Il est des confesseurs charitables qui prennent sur eux une partie de la pénitence que les pénitens ne sont pas en état de faire : c'est un bel exemple à suivre.

Quand on est obligé d'imposer aux pénitens des pénitences un peu longues et un peu fortes , on doit leur représenter que la satisfaction qu'on

leur impose est la compensation d'une peine éternelle qu'il avoient méritée par leur péchés ; et que , comme dit saint Bernard , tout doit paroître doux à un homme qui pense qu'il a mérité un enfer , c'est-à-dire une peine éternelle , et qui est en quelque manière infinie. Il faut ensuite leur remettre devant les yeux , que , dans la primitive Église , pour un seul des péchés dont ils ont commis un grand nombre , on im-
posoit d'horribles pénitences pendant sept années , en comparaison desquelles les pénitences qui leur paroissent si rudes , peuvent passer pour des douceurs ; que les crimes ne sont pas moins crimes qu'ils étoient alors ; que la majesté de Dieu n'est pas moins respectable , sa justice moins redoutable , et qu'ils n'ont pas moins d'obligation de lui satisfaire ; et que si l'Église , par une condescendance de mère , a beaucoup relâché de sa première rigueur là-dessus , nous ne devons pas en abuser , ni faire de son indulgence pour notre faiblesse un prétexte à notre lâcheté.

IX. Le confesseur se doit regarder dans l'administration du sacrement de pénitence , comme un ministre de miséricorde ; et en cette qualité , il doit se comporter et en père , et en médecin. Il doit se comporter en père et entrer dans les dispositions du père de l'enfant prodigue , dont il représente la personne , qui courut au-devant

de ce fils libertin , qui l'embrassa avec tendresse , qui l'arrosa de ses larmes ; il doit avoir les sentimens d'une charité sincère , d'une tendre compassion , d'un zèle affectueux , et se revêtir , comme parle l'Écriture , des entrailles de miséricorde , pour pouvoir dire avec saint Paul : Qui est foible , que je ne le sois moi-même par les sentimens d'une vive compassion ? qui fait un faux pas , que je n'en aie une douleur cuisante ? Dans ces occasions il faut avoir les sentimens non-seulement d'un père , mais encore d'une mère tendre , qui , bien loin d'être rebutée de l'état pitoyable où elle trouve son enfant , se voit obligée par-là de redoubler sa tendresse , sa compassion et ses soins. C'est principalement à l'égard des personnes timides et qu'on voit être vivement touchées du regret de leurs fautes , et qui pourroient tomber dans l'abattement , qu'on doit tenir cette conduite. Rien n'est plus capable de toucher et d'ouvrir le cœur d'un pénitent , et de lui inspirer l'esprit de componction , que de lui bien faire sentir les obligations qu'il a à Dieu de l'avoir attendu si longtemps , avec tant de patience ; de l'avoir recherché avec tant de bonté , et de le recevoir avec tant de miséricorde , quoiqu'il en ait si souvent abusé , et de lui remontrer que , pendant que Dieu exerçoit les rigueurs de sa justice sur tant d'autres malheureux qui étoient moins

coupables et moins ingrats que lui, qu'il a précipités dans les enfers, il a voulu faire éclater sur lui les effets de sa miséricorde, en lui donnant le temps, la volonté et les moyens de retourner à Dieu par une sincère pénitence, et de rentrer dans ses bonnes grâces. Il ne faut pourtant pas que cette bonté et cette indulgence du confesseur dégénèrent en mollesse, et il faut qu'elles servent à exciter le pécheur à la douleur de ses péchés, mais non pas à entretenir son indolence; il faut enfin qu'elles soient accompagnées de zèle et de fermeté, et qu'elles contribuent à lui faire accepter plus aisément les pénitences convenables qu'on lui impose et non pas à l'en dispenser.

X. Le prêtre, dans le tribunal de la pénitence, se doit regarder non-seulement comme père, mais encore comme médecin. Il faut qu'il impose au pécheur des pénitences qui ne soient pas seulement satisfactoires pour expier les péchés, mais encore médicinales, pour le guérir des infirmités qui l'ont accablé jusques alors, ou pour prévenir celles qui le menacent. C'est pour cela qu'il faut que la plupart des pénitences soient de véritables remèdes, telles que sont la lecture des bons livres, la méditation des vérités éternelles, le retranchement des compagnies dangereuses, un peu plus de retraite et de séparation du monde, la fréquentation

des sacremens , l'assujettissement à une règle de vie , la pratiqué des actes des vertus opposées aux péchés dans lesquels on est tombé , de certaines peines qu'on impose pour toutes les fois qu'on sera tombé dans un tel péché plus grief et auquel on est sujet , comme quelques jeûnes , quelques prières ; et enfin l'obligation de rendre compte au confesseur de la fidélité qu'on aura eue à pratiquer ces moyens et à se servir de ces remèdes. Si les confesseurs étoient exacts à se servir de cette méthode , on verroit que la plupart des confessions seroient suivies de véritables conversions. Mais comme le médecin ne peut bien apporter les remèdes convenables au mal qu'il veut guérir , s'il n'en connoît le principe , les confesseurs , qui sont les médecins des âmes , doivent beaucoup s'appliquer , non-seulement à connoître et à rechercher avec soin quelle est la nature des péchés dont le pénitent s'accuse , mais encore quel en est le principe , qui est ordinairement un certain péché d'attache ou une passion dominante : car on peut dire qu'un mal est à demi guéri quand on en a reconnu la cause , parce que par là on voit les remèdes qui sont les plus propres , et ainsi pas un ne porte à faux.

XI. Quatre vertus sont principalement nécessaires à un confesseur pour s'acquitter dignement de cette importante fonction : une

intention très pure , une discrétion très éclairée , une patience infatigable , et une grande affection à la prière. 1° Le confesseur doit , dans l'exercice d'un si saint ministère , avoir une intention très pure pour n'y chercher que la gloire de Dieu et le salut des âmes , pour percer à travers les dehors pompeux ou rebutans qu'y mettent la nature et la fortune , pour ne regarder que les âmes et la qualité qu'elles ont d'être créées à l'image de Dieu , et rachetées du sang de Jésus-Christ , pour ne point faire acception des personnes , et pour recevoir aussi volontiers les personnes pauvres , grossières et disgraciées , que celles qui se distinguent par leur naissance , leur esprit et leur mérite. Le confesseur doit se persuader qu'il y a beaucoup plus de mérite à recevoir les personnes pauvres et simples , parce qu'il y a moins d'attrait naturel , et par conséquent plus de pureté d'intention ; qu'il y a plus de profit à faire , parce qu'on y trouve plus de simplicité et de docilité , et que le Sauveur , pour preuve de la vérité de sa mission et de la pureté de son zèle , apporte le soin qu'il prenoit d'instruire les pauvres et de travailler à leur salut. Ce seroit un étrange dérèglement , si un ministre de Jésus-Christ se laissoit aller à des mouvemens de vanité et d'ambition , ou d'intérêt , dans le tribunal même de la pénitence , où il n'est assis que pour condamner ses passions.

2° Le confesseur a besoin d'une discrétion fort éclairée pour discerner entre la lèpre et la lèpre; pour distinguer les dispositions différentes des pénitens; pour tenir le juste milieu entre le trop de sévérité et le trop d'indulgence; pour ne pas traiter avec dureté les âmes timides et foibles, et avec trop de mollesse les âmes dures et opiniâtres; pour démêler les artifices que de certaines personnes peu sincères emploient jusque dans le sacrement de pénitence, et se garantir de leurs surprises; pour ne point se laisser aller à une dangereuse curiosité, en voulant plus savoir qu'il n'est nécessaire, et souffrant qu'on nomme les complices. Enfin, la discrétion est encore nécessaire pour garder un inviolable secret à l'égard des pénitens, sur toutes les choses qu'on apprend par la confession; secret auquel le confesseur est obligé par les lois naturelles, divines, ecclésiastiques et civiles, et qui montrent assez, par les peines terribles auxquelles elles condamnent les confesseurs qui seroient assez méchans pour le violer, combien ce péché est abominable, et par conséquent, qu'il n'y a nulle raison qui puisse dispenser du secret, auquel on ne peut manquer sans ruiner entièrement le sacrement de pénitence; puisque le pénitent ne seroit pas obligé de déclarer ses péchés à un confesseur qu'il croiroit ne devoir point garder le secret.

La troisième vertu nécessaire au confesseur est une patience infatigable, pour ne se point rebuter de l'ignorance, de la grossièreté, et quelquefois de la dureté et de l'indocilité du pénitent, de ses redites ennuyeuses, de ses histoires inutiles, de ses vains scrupules, ou de sa fausse délicatesse ; se souvenant toujours de la patience de Jésus-Christ, dont il tient la place à l'égard des pécheurs, pour ne paroître pas trop s'étonner de la multitude ou de l'énormité des péchés dont le pénitent s'accuse, surtout avant qu'il ait achevé sa confession, de peur que par-là il ne lui ferme le cœur en lui ôtant la liberté de tout déclarer.

Il faut enfin qu'un confesseur, pour remplir dignement son ministère, soit affectionné à la prière, qui est l'instrument propre pour réussir dans le dessein qu'il a d'opérer la conversion du pénitent. Avant que d'entrer dans le tribunal, il faut qu'il ait recours à la prière, et qu'il s'adresse à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour lui demander qu'il bénisse son travail et seconde son zèle, en lui donnant à lui les lumières et les grâces qui sont nécessaires, pour appliquer au pénitent la vertu de son sang précieux dont il est le dispensateur, et au pénitent les dispositions pour en profiter. Il faut aussi s'adresser à la même intention au Saint-Esprit, pour le prier d'éclairer l'esprit et le

cœur du pénitent , pour lui imprimer les dispositions nécessaires pour profiter du sacrement; il doit aussi s'adresser à l'ange gardien du pénitent, pour le prier de seconder le soin qu'il prend du salut du pénitent dont il est chargé avec lui.

2° Le confesseur doit encore le faire pendant l'exercice même de son ministère, en élevant de temps en temps son cœur à Dieu , surtout dans de certaines occasions où il a plus besoin du secours du Ciel, soit à cause de l'énormité des crimes qu'on confesse, et de certaines matières honteuses qui seroient capables de souiller l'esprit et le cœur du confesseur, s'il ne veilloit sur lui-même pour avoir recours à Dieu; soit à cause de l'insensibilité qu'il remarque dans le pénitent. Enfin , le confesseur , après l'administration du sacrement de pénitence , ne doit pas oublier son pénitent , principalement quand il voit que ses besoins sont grands ; il doit souvent le recommander à Dieu qui le lui a adressé, et qui par-là l'a en quelque façon chargé du soin de son salut , se persuadant qu'il fera souvent davantage en parlant à Dieu pour ses pénitens dans l'occasion , qu'en leur parlant à eux-mêmes.

LECTURE POUR LE NEUVIÈME JOUR.

DE l'Écriture sainte, le chap. LIII d'Isaïe ,
quelques chapitres de l'Évangile sur la passion.

De l'Imitation de Jésus-Christ, les chap. XI
et XII du liv. II.

Du Mémorial de Grenade, quelque articles
du liv. VI, sur la passion.

DIXIÈME JOUR.

DE LA VIE GLORIEUSE DE JÉSUS-CHRIST, ET DE LA
FIN DE LA RETRAITE.

XXVIII^e MÉDITATION.

De la résurrection de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

La résurrection de Jésus-Christ nous donne l'espérance de la résurrection à la gloire, et nous marque le chemin pour y arriver.

CONSIDÉREZ premièrement que la résurrection de Notre-Seigneur est le fondement de notre espérance pour la résurrection à la gloire. Jusqu'ici Jésus-Christ, notre guide, nous a conduits par un chemin bien rude, et bien capable de rebuter notre délicatesse, puisqu'il ne nous a conduits que par les voies de l'humiliation, de la pauvreté, de la mortification, de l'obéissance, des croix et de la mort même. Mais le terme où il nous conduit par ce chemin, doit nous consoler, puisqu'il nous dédommage pleinement de la peine que nous avons eue à y marcher; car ce terme n'est autre que la résurrection à une

vie infiniment glorieuse et éternellement heureuse. Transportez-vous donc en esprit au tombeau du Sauveur ; et après avoir repassé sur tout ce qu'il a souffert dans sa passion, après avoir considéré l'état pitoyable où la mort avoit réduit son corps, voyez un peu le changement qu'y apporte la résurrection. Voyez comme celui qui avoit été humilié et couvert d'opprobres, est couvert de gloire, déclaré Roi des nations, et Seigneur de tout l'univers ; comme celui qui étoit si défiguré par les tourmens, qu'il ne sembloit pas avoir la figure d'un homme, est plus beau et plus éclatant mille fois que le soleil ; qu'il ne reste plus de ses plaies que des cicatrices toutes brillantes de lumière, qu'il conserve comme des monumens de sa victoire ; et qu'enfin toutes ses douleurs sont changées en des joies qui ne finiront jamais.

Mais, après vous être réjoui avec le Sauveur d'un changement si heureux et si surprenant, réjouissez-vous avec vous-même, dans la pensée que la résurrection de Jésus-Christ est le fondement de votre espérance, et le gage assuré du honneur que vous aurez de participer à sa gloire : parce que, dans sa résurrection, il est votre Rédempteur et votre chef. S'il est votre Rédempteur, il est un Rédempteur parfait, qui vous doit racheter, comme dit le prophète, d'une rédemption abondante, le second Adam n'étant

pas moins puissant pour notre salut que le premier l'a été pour notre perte : et ainsi comme le premier avoit porté la malignité de son venin, non-seulement sur l'âme, en l'infectant de son péché, mais encore sur le corps, en l'assujettissant à la mort; aussi le second Adam doit délivrer non-seulement votre âme du péché, en la faisant vivre de la vie de la grâce, mais encore votre corps de la mort, en le faisant ressusciter à la vie glorieuse. S'il est notre chef, nous sommes ses membres : nous devons donc participer à son bonheur, puisque en cette qualité nous devons être unis à lui, et avoir de la conformité avec lui.

Considérez en second lieu que Jésus-Christ, en ressuscitant, nous marque le chemin qu'il faut tenir pour arriver à la résurrection glorieuse; car, comme il n'a pu ressusciter qu'en souffrant et en mourant : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam*, il faut que nous mourions avec lui, non-seulement de la mort naturelle, mais encore de la mort surnaturelle, c'est-à-dire qu'il faut mourir à nos passions, à nos péchés et à la vie sensuelle. Car, comme dit l'Apôtre, pour ressusciter avec Jésus-Christ, il faut avec Jésus-Christ mourir au péché et à toutes les inclinations déréglées; et nous ne serons point les membres de Jésus-Christ glorieux, si nous ne sommes au-

paravant les membres de Jésus-Christ souffrant et crucifié. Vous voulez connoître si vous aurez part aux mystères de cette vie glorieuse : parcourez les mystères de la vie cachée et souffrante de Jésus-Christ que vous avez méditée pendant votre retraite. Si vous avez participé ou désiré de participer à la vie de Jésus anéanti dans son incarnation, pauvre dans sa naissance, mortifié dans sa circoncision, soumis dans sa demeure de Nazareth, et enfin crucifié dans sa passion, assurez-vous que vous aurez part à la vie glorieuse de sa résurrection ; mais si l'un n'est pas, ce seroit ou folie ou présomption de prétendre à l'autre.

Mais, hélas ! je reconnois de bonne foi que je suis bien éloigné de participer à l'état de cette bienheureuse mort : je reconnois que le vieil homme, c'est-à-dire l'homme corrompu, vit encore dans moi. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de le faire mourir ; car vous savez que mon amour-propre me rend trop foible, quand il faut combattre contre moi-même. C'est donc à vous, Seigneur, à m'aider, c'est à vous à me donner le coup de la mort, qui sera pour moi un coup de grâce, puisqu'il me fera vivre à vous, c'est-à-dire vivre d'une vie nouvelle, et me donnera en même temps l'espérance de vivre un jour avec vous de la vie glorieuse.

SECOND POINT.

La résurrection à la gloire est le modèle de notre résurrection à la vie nouvelle.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous assure que Jésus-Christ est ressuscité pour notre justification; *Surrexit propter justificationem nostram*; non-seulement parce que sa résurrection est la cause, mais encore parce qu'elle est le modèle de notre justification, et par conséquent de notre résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi il nous avertit que, comme Jésus-Christ est ressuscité à la vie glorieuse, nous devons aussi mener une vie nouvelle; *Quomodò Christus surrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus*. Le corps de Jésus a acquis par sa résurrection quatre qualités glorieuses qui expriment admirablement celles qui accompagnent la vie nouvelle. Ces qualités sont l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité.

L'impassibilité, qui rendoit Jésus-Christ invulnérable, et le mettoit hors d'état de souffrir, marque cette bienheureuse soumission à la volonté de Dieu dans tous les accidens de la vie humaine, cette véritable tranquillité d'esprit, et cette paix admirable du cœur, qui, comme dit l'Apôtre, surpasse nos sens et notre intelligence même, et qui naît d'une application sérieuse à

mortifier tous nos désirs déréglés , et soumettre non-seulement la partie inférieure à la partie supérieure , mais même cette partie supérieure à la volonté de Dieu.

La clarté, qui rendoit le corps du Fils de Dieu plus éclatant que le soleil, nous exprime admirablement cette abondance de lumières surnaturelles qui éclairent l'entendement d'une âme qui vit de la vie nouvelle : cette plénitude des dons du Saint-Esprit qui habite dans elle ; le don de science qui lui fait voir Dieu dans toutes les créatures ; le don d'intelligence , qui lui donne quelque connoissance des mystères les plus obscurs et les plus élevés ; enfin le don de sagesse , qui lui fait regarder Dieu dans lui-même et le lui fait connoître d'une connoissance qui touche autant le cœur qu'elle éclaire l'esprit.

L'agilité nous exprime la promptitude et la ferveur avec laquelle une âme qui vit de la vie nouvelle se porte à l'exécution des ordres de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, à l'exercice des vertus , à tout ce qu'elle croit pouvoir plaire à Dieu et contribuer à sa gloire. De sorte que, dès-là qu'elle croit que Dieu veut d'elle une chose , elle ne délibère pas , et ne fait pas même attention aux difficultés qui se présentent, tout lui paroissant aisé , quand il s'agit de faire la volonté de Dieu et de lui plaire.

La subtilité, qui ôte en quelque manière la grossièreté aux corps glorieux, et qui les rend capables de pénétrer les corps les plus matériels et les plus épais sans nulle résistance, marque bien le dégagement qu'opère la vie nouvelle dans l'âme, en l'élevant au-dessus de la matière, en la rendant spirituelle et maîtresse des sens qu'elle règle et qu'elle gouverne avec moins de peine, et moins susceptible des impressions que font ordinairement les objets sensibles dans le cœur de ceux qui mènent une vie commune. C'est cette vie nouvelle si admirable, qui est l'effet de la mort spirituelle et surnaturelle, qui doit être la fin de cette retraite, qui doit être le but de nos travaux, et qui, étant l'expression naïve de la vie glorieuse de Jésus-Christ, est en même temps un gage qui nous en assure, et le chemin unique qui nous y conduit.

C'est cette vie, Seigneur, de laquelle je n'ai point vécu jusqu'ici, parce que je n'ai pu me résoudre à me détacher de moi-même, et à résister à mes passions, à mes sens. C'est cette vie que vous m'avez méritée en mourant pour moi, et que je vous demande par les mérites de votre mort; afin que, me détachant de moi-même et de tout ce qui n'est point vous, je ne vive uniquement que pour vous, qui avez bien voulu mourir pour moi; je vive d'une vie surnaturelle

et divine, qui me donne maintenant une ferme espérance de vous posséder, et me procure un jour le bonheur de vivre de votre vie glorieuse.

Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus (Rom. c. 6). « Si nous sommes entés sur Jésus-Christ mort et crucifié, nous ressusciterons aussi avec lui. »

Si commortui sumus, et convivemus (2. Tim. e. 2). » Si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons avec lui. »

Quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom. 6). « Comme Jésus-Christ est ressuscité pour la gloire de son Père, aussi faut-il que nous ressuscitions à une vie nouvelle. »

XXIX^e MÉDITATION.

Sur l'ascension de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, en quittant la terre, nous engage à nous en détacher.

CONSIDÉREZ que le mystère de l'ascension est un mystère de détachement : car le Fils de Dieu, en quittant la terre pour monter au Ciel, nous

invite par son exemple à la quitter, et à en détacher parfaitement notre cœur. C'est ce parfait détachement des choses de la terre qui fait l'esprit de l'Évangile et l'essence du christianisme, la grâce qui nous fait chrétiens étant une grâce de séparation et qui nous oblige, en recevant le baptême, à renoncer aux vaines pompes du monde. C'est la première vérité que le Sauveur nous a voulu apprendre, en mettant la pauvreté d'esprit pour le fondement de sa doctrine.

C'est ce qu'il nous a encore plus efficacement enseigné par son exemple, ayant vécu dans un si grand détachement des biens de la terre, que, comme il nous l'apprend lui-même, il n'avoit pas même un lieu à lui, où il pût se retirer. Quoiqu'il aimât tendrement sa mère, il parut pourtant la traiter dans de certaines rencontres avec quelque sorte d'indifférence, de peur qu'il ne semblât avoir trop d'attache à elle, ou qu'il ne parût que la chair et le sang eussent quelque part dans l'amour très saint qu'il lui portoit. Quoique l'affection que lui portoient ses disciples ne pût être, ce semble, déréglée, néanmoins l'attachement un peu trop naturel qu'ils avoient à sa sainte humanité étoit un obstacle à la descente du Saint-Esprit sur eux, le Sauveur leur ayant protesté lui-même que, s'il ne se séparoit d'eux en montant au Ciel, pour les

obliger , par cette séparation , à s'en détacher , ils ne recevraient point le Saint-Esprit.

C'est pour cela que les bienheureux apôtres , qui avoient bien compris la doctrine de leur maître , et étoient remplis de son Esprit , ne prêchent rien tant aux fidèles que ce parfait détachement. C'est pour cela que saint Pierre nous exhorte si fortement à regarder la terre comme un lieu de passage , et de nous y regarder nous-mêmes comme des étrangers et des voyageurs. Un voyageur regarde avec indifférence toutes les choses qu'il voit dans son voyage : s'il trouve un lieu de retraite un peu commode , il ne s'y attache pas , ni ne prétend pas s'y établir : si le lieu est incommode , il ne s'en afflige pas excessivement , il ne s'amuse pas à y faire ou des réparations ou des ajustemens. Il ne pense qu'à s'avancer vers le terme de son voyage , vers sa chère patrie. Cette comparaison de l'Apôtre représente admirablement les dispositions d'un véritable chrétien , et l'esprit de détachement dans lequel il doit vivre. C'est pour cela que saint Paul disoit qu'il se regardoit dans ce monde comme dans un pays étranger ; c'est pour cela qu'il exhorte si souvent les fidèles d'être parmi les richesses et les plaisirs du monde , avec le même dégagement de cœur que s'ils n'y étoient pas ; d'user de ces biens , et non pas d'en jouir ; et même d'en user comme

s'ils n'en usaient pas ; parce que, comme il ajoute lui-même , la figure de ce monde passe. Nous ne devons donc nous regarder dans cette vie que comme dans un passage : c'est là la doctrine de Jésus-Christ, c'est là la pratique de tous les saints.

Mais , mon Dieu , que j'ai jusqu'ici peu compris et peu pratiqué cette morale ! Que j'ai été éloigné de cette esprit de détachement , et que j'ai donc été éloigné de l'esprit du christianisme ! J'ai été attaché à la terre comme si j'y devois demeurer une éternité ; je me suis attaché aux biens passagers du monde , comme s'ils n'avoient jamais dû finir ; et par un aveuglement pitoyable j'ai fait ma patrie du lieu de mon exil ; j'ai préféré ma prison , toute sombre et toute dure qu'elle est , à la liberté et au bonheur qui m'attendoient dans la maison de mon Père. Je mériterois , Seigneur , que pour punir cet aveuglement volontaire et criminel, vous m'y abandonnassiez tout-à-fait ; mais j'espère que cette même miséricorde qui me le fait connaître , m'accordera encore les grâces nécessaires pour en sortir.

SECOND POINT.

Jésus-Christ, montant au Ciel, nous invite à le suivre.

CONSIDÉREZ que, comme notre cœur ne peut être sans attachement, si le Sauveur nous oblige par son exemple à quitter la terre, ce n'est que pour nous attacher au Ciel. C'est cet aigle qui, comme parle l'Écriture, en s'élevant dans les Cieux, provoque ses aiglons à prendre l'essor avec lui pour le suivre : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos*. Malheur à nous, si nous rampons sur la terre, lorsque nous voyons notre Chef s'élever au Ciel, et nous presser de le suivre au moins de cœur, en attendant que nous le suivions en effet ! C'est là que nous devons porter et nos pensées et nos désirs ; c'est là que nous devons continuellement aspirer, si nous sommes sensibles à l'amour de Jésus-Christ, et si nous ne sommes pas insensibles à nos propres intérêts.

Car si nous sommes sensibles à l'amour d'un Sauveur qui nous a tant aimés, ne devons-nous pas regarder comme le plus grand malheur pour nous d'être séparé de lui ? Ne devons-nous pas souhaiter avec ardeur de nous unir à notre divin Chef, nous qui avons le bonheur d'en être les membres ? Ne devons-nous pas regarder l'état de séparation comme un état vio-

lent pour nous , et faire de continuel efforts pour rompre ces liens qui nous attachent à la terre , et qui nous empêchent de posséder Jésus-Christ en qui seul nous pouvons trouver notre souverain bonheur ? Heureux si nous pouvions ressentir les saintes ardeurs de ce bienheureux pénitent, qui, étant au lieu d'où Jésus-Christ monta au Ciel, expira par la violence du désir qu'il eut de suivre son divin Maître.

Mais si nous ne sommes pas insensibles à nos propres intérêts , pouvons-nous être aussi peu touchés que nous le sommes , de l'espérance d'un aussi grand bonheur qu'est celui qui nous attend dans le Ciel ? d'en être , dis-je , aussi peu touchés que si ce bonheur ne nous regardoit pas , ou que les grandes choses qu'on nous en dit passassent dans notre esprit pour de pures fables ? Pouvons-nous ne pas continuellement soupirer, du lieu d'exil où nous sommes, après cette chère patrie où nous trouverons tant de parens si chers , tant d'amis si tendrement aimés , tant d'illustres apôtres , d'invincibles martyrs , de généreux confesseurs , qui , ayant été nos pères en Jésus-Christ , veulent que nous devenions leurs frères en devenant les compagnons de leur bonheur , et qui nous invitent , par leurs désirs et par leurs prières , à en jouir , après nous avoir autrefois excités par leurs exemples à le mériter.

Notre insensibilité là-dessus vient sans doute de notre aveuglement, et la langueur de notre espérance vient de la faiblesse de notre foi. Car, ou nous croyons peu ce bonheur qui nous attend, ou nous n'en concevons pas assez la grandeur. Avec quelles ardeurs, avec quels transports n'aspirerions-nous pas à cette félicité, si nous étions bien persuadés qu'elle est le terme de la miséricorde de Dieu, de sa libéralité, le dernier effort de sa toute-puissance, et l'invention la plus admirable de sa sagesse; enfin que le bonheur des saints est Dieu même? Oui, dans le Ciel notre occupation continuelle sera de voir Dieu, d'aimer Dieu, de nous réjouir dans Dieu: en le voyant, nous le posséderons; en le possédant, nous l'aimerons; en l'aimant, nous en jouirons. Nous le posséderons sans inquiétude, parce que rien ne nous le pourra ôter: nous l'aimerons sans interruption, parce que rien ne sera capable de nous en détourner; nous en jouirons sans dégoût, parce que nous trouverons toujours dans lui de quoi nous contenter. En le possédant, nous deviendrons semblables à lui; en l'aimant, nous serons transformés en lui; en jouissant de lui, nous deviendrons heureux du même bonheur que lui: enfin, Dieu nous sera toutes choses, et nous trouverons toutes choses en lui.

En vérité, si nous croyions, ou si nous con-

céviens bien tout cela, pourrions-nous négliger une telle félicité? pourrions-nous en venir même jusqu'à y renoncer, et jusqu'à lui préférer des biens périssables, des honneurs vains et passagers, des plaisirs peu solides, toujours courts, souvent honteux et indignes non-seulement d'un chrétien, mais d'un homme? ou plutôt pourrions-nous n'y pas penser incessamment, et ne pas languir dans l'impatience de le posséder? Quoi! nous souhaitons tous nécessairement d'être heureux, et nous ne travaillons que pour cela: on nous présente, on nous promet un bonheur infini dans sa grandeur, éternel dans sa durée, et nous le négligeons. quelle bizarrerie! quelle contradiction! Et un homme sensé, un homme qui n'est pas ennemi de lui-même, en est-il capable? Oui, je l'ai été, Seigneur, j'en ai une honte extrême: et quoique, par mon insensibilité pour un si grand bonheur, je m'en sois rendu indigne, j'espère que vous m'inspirerez désormais un ardent désir d'en jouir, et que vous me donnerez en même temps les moyens de le mériter.

Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens (Colôss. 3). « Puisque Jésus-Christ est monté au Ciel, vous devez continuellement y élever vos esprits et vos cœurs. »

Quàm dilecta tabernacula tua; Domine virtutum; concupiscit et deficit anima mea in atria Do-

mini (*Psal.* 83). Que votre palais est aimable , Seigneur , Dieu des vertus ! mon âme languit dans l'impatience de vous y posséder. »

Qui non gemit ut peregrinus , non gaudebit ut civis. « Qui ne gémit pas sur la terre comme un étranger , n'aura pas le bonheur d'arriver un jour au Ciel comme citoyen de cette céleste patrie. »

XXX^e MÉDITATION.

De l'amour de Dieu.

SAINT Ignace conclut ses exercices par la méditation de l'amour de Dieu, qu'il appelle amour spirituel , pour marquer qu'il ne consiste pas dans des goûts sensibles , mais dans les plus purs mouvemens de l'âme ; et il finit avec raison par-là : car tout son dessein n'étant que de faire mourir une âme à elle-même et au péché , pour la faire vivre d'une vie nouvelle et toute céleste, le but des exercices ne doit être qu'une parfaite union avec Dieu , que nous n'acquérons qu'en l'aimant de tout notre cœur.

PREMIER POINT.

Pour premier prélude , nous nous mettrons en la présence de Dieu , de la sainte Vierge , de

notre ange gardien, de tous les saints, principalement de ceux qui ont le plus aimé Dieu, ou à qui nous avons une dévotion particulière.

Pour second prélude, nous demanderons la grâce de connoître si bien le nombre et la grandeur des bienfaits que nous avons reçus de Dieu, que nous puissions être excités à l'aimer de tout notre cœur, et à nous consacrer entièrement à lui.

Considérez attentivement, autant que vous en serez capable, la multitude des bienfaits dont Dieu vous a comblé. Il vous a aimé de toute éternité, et par conséquent lorsqu'il n'y avoit rien en vous qui pût l'obliger à vous aimer; car, ou il vous regardoit dans le néant de la nature, et, puisque vous n'étiez rien pour lors, il ne pouvoit y avoir rien en vous qui fût aimable; ou il vous regardoit dans le néant de la grâce, enveloppé dans la masse commune des enfans d'Adam, et comme héritier de son péché; et, dans cette vue, il n'y avoit rien en vous qui ne fût haïssable: et néanmoins il vous a aimé, trouvant dans lui seul et dans sa bonté les raisons de vous aimer. Il est donc vrai que tant que Dieu a été Dieu, il n'a cessé de vous aimer, et de penser à vous. Hélas! il y a si longtemps que vous êtes au monde, et vous avez si peu pensé à Dieu, et vous n'avez pas peut-

être encore commencé à l'aimer : cet amour que Dieu a eu pour vous n'a pas été stérile ni inefficace ; mais il a abouti dans le temps, premièrement à vous envoyer un Rédempteur qui pût vous retirer de l'état funeste du péché ; et en second lieu à vous créer pour vous appliquer les mérites de ce Rédempteur.

Faites donc une réflexion particulière sur ce bienfait de la rédemption. Considérez comme Dieu a envoyé son propre Fils au monde pour vous sauver ; que cet Homme-Dieu , depuis le premier moment de sa vie jusques à sa mort , s'est tellement consacré à vous et à votre salut , selon l'ordre de son Père et les mouvemens de son amour , qu'il n'a travaillé que pour vous. Il ne s'est incarné , il n'est né que pour vous ; il n'a agi , il n'a parlé , il n'a souffert que pour vous ; enfin , il n'a vécu , il n'est mort que pour vous , n'ayant pas voulu qu'il lui restât une seule goutte de sang dans les veines , parce qu'il le vouloit répandre tout entier pour vous. Considérez principalement qu'il a offert pour vous à son père le prix de ce sang , et que , quoiqu'il soit mort pour tous les hommes , néanmoins , vous distinguant d'une infinité de malheureux , de tant d'infidèles qui ne participeront point au fruit de sa mort , il a prié son Père que les mérites de sa passion vous fussent appliqués d'une manière spéciale ; et

c'est en vertu de cette prière, qui a été la marque sincère de son amour particulier pour vous, que vous avez été appelé à la religion chrétienne, par préférence à tant d'infidèles; que vous avez été appelé à la religion catholique, par préférence à tant d'hérétiques, qui seront damnés, parce qu'ils ont eu le malheur de naître dans l'erreur.

Repassiez ensuite dans votre esprit toutes les grâces particulières que vous avez reçues de Dieu pendant toute votre vie : reconnoissez mille traits d'une providence spéciale sur vous, qui a éloigné tant de dangers, qui vous auroient été funestes et pour le temps et pour l'éternité; qui vous a préservé et du péché et des occasions du péché; ou qui n'a pas permis que, vous y étant engagé malgré les soins de sa providence, vous soyez mort dans ce funeste état, comme tant d'autres, qui, quoique moins coupables que vous, ont été le sujet de ses vengeances éternelles, pendant que vous êtes celui deses-miséricordes. Si vous êtes engagé dans la religion, repassez surtout les ressorts admirables dont Dieu s'est servi pour vous y conduire, et vous y reconnoîtrez mille effets de ses bontés paternelles.

Après avoir fait attention sur tous ces bienfaits, et sur une infinité d'autres, vous tâcherez d'exciter votre cœur à l'amour et à la recon-

noissance envers un Dieu si bienfaisant : et pour la témoigner, vous vous offrirez à Dieu en lui disant : Recevez, Seigneur, ma liberté : je vous offre mon âme, mon corps, ma mémoire, mon entendement et ma volonté : c'est vous qui m'avez donné tout ce que je suis et tout ce que je possède ; je vous le rends de tout mon cœur, et le remets entièrement entre vos mains, ne voulant rien retenir que pour l'employer uniquement à vous servir et à vous marquer mon amour. Donnez-moi seulement, Seigneur, votre sainte grâce, et je suis assez riche.

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ en second lieu, que Dieu, non content de s'être donné en quelque manière lui-même à vous par tant de bienfaits, se donne encore tous les jours à vous dans toutes ses créatures, auxquelles il a communiqué l'être, la vie, et toutes les perfections qu'elles ont. Accoutumez-vous donc à regarder Dieu dans les créatures, puisqu'il y est en effet, et que par conséquent, en vous donnant ses créatures, il se donne lui-même à vous. Il est dans ses créatures, premièrement par son essence qui est plus intime à leur être que votre âme n'est à votre corps. Il y est par sa puissance, puisque non-seulement il leur donne le pouvoir d'agir, mais qu'il agit plus qu'elles-mêmes, en agissant

comme cause principale ; de sorte que c'est plus Dieu qui vous éclaire avec le soleil que le soleil même , qui vous échauffe avec le feu que le feu même , qui vous nourrit avec les viandes que les viandes mêmes. Il y est enfin par sa bonté et par sa providence , gouvernant ses créatures , les appliquant à votre service , dirigeant toutes leurs actions à vous et pour vous ; s'il donne de la lumière au soleil , ce n'est que pour vous éclairer ; s'il donne de la chaleur au feu , ce n'est que pour vous échauffer ; s'il donne du goût aux viandes , ce n'est que pour vous nourrir.

De ces trois manières , par lesquelles Dieu est en toutes choses , vous tirerez trois conclusions. 1° Si Dieu se rend présent à vous dans toutes les créatures , vous devez donc tâcher de vous rendre présent à lui dans toutes les créatures , de l'y regarder et de l'y chercher. 2° Vous ne devez employer ces créatures que pour la gloire et le service de Dieu ; et comme il n'agit dans elles que pour vous , vous ne devez agir avec elles que pour lui. 3° Quand vous sentez les bons effets des opérations de ces créatures , par exemple , la beauté de la lumière , la commodité de la chaleur , le goût des viandes , vous devez attribuer cela à Dieu , et non pas aux créatures , et regarder que c'est plus Dieu qui vous fait du bien que la créature. Ainsi vous

devez avoir une extrême reconnoissance de tous les biens que vous en recevez , et en remercier souvent Dieu , et pour vous et pour tant d'ingrats qui n'y pensent pas ; vous devez bien prendre garde de n'en pas abuser , ou en vous y attachant trop , ou en vous en servant comme d'instrumens pour vos péchés , puisque ce seroit la dernière ingratitude de tourner les bienfaits de Dieu contre lui-même ; enfin vous devez quelquefois lui faire un sacrifice de ces mêmes créatures en vous en privant pour son amour.

Nos ergò diligamus Deum, quoniàm ipse prior dilexit nos (1. Joan. c. 4). « Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier. »

Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, serò te amavi (Aug). « Je vous ai aimée trop tard , beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard. »

Jubes te, Domine, diligere à me ; da quod jubes, et jube quod vis (Aug.) « Vous me commandez Seigneur, de vous aimer ; donnez-moi ce que vous me commandez , et commandez-moi tout ce que vous voudrez. »

Causa diligendi Deum, Deus est ; modus, sine modo diligere (Bern.). « Le motif qui nous doit faire aimer Dieu , c'est Dieu même ; et la mesure de cet amour , c'est de l'aimer sans mesure. »

X^e CONSIDÉRATION.

Sur les bénéfices.

RIEN n'est plus ordinaire que de voir des ecclésiastiques poursuivre avec ardeur et briguer avec empressement des bénéfices, ceux mêmes qui ont charge d'âmes; mais rien ne nous devroit paroître plus surprenant, si nous regardions les objets dans les vues de la foi et dans les lumières de l'Évangile, et que nous considérassions les risques qu'il y a à courir. L'état de juge passe pour être très dangereux pour le salut; mais celui des bénéficiers, surtout de ceux qui sont chargés des âmes, l'est bien davantage. Ceux-là n'ont qu'à décider de la fortune des hommes et des intérêts temporels, et ceux-ci ont à décider du salut des hommes et de leurs intérêts éternels: et à quels dangers ne sont-ils pas exposés, soit par les obstacles que cet état leur fournit, soit par les intentions impures avec lesquelles ils s'y engagent; soit par les moyens peu légitimes dont ils se servent pour y entrer, soit par les grandes obligations qu'il impose et qu'on néglige, soit par le mauvais usage qu'on fait des biens d'Église, que les bénéfices procurent.

Il est de deux sortes de bénéfices. Les uns qu'on appelle simples, les autres auxquels est attaché le soin du salut des âmes. Une personne qui a un peu de foi et de raison ne peut ignorer de quel poids est cette charge, et quelles en sont les conséquences; et qu'un ecclésiastique qui est revêtu d'un tel bénéfice, est responsable à Dieu de toutes les âmes dont il est chargé, et coupable de la perte de toutes ces âmes, si elles se damnent par sa négligence, et qu'on lui imputera tout le mal qu'elles ont fait, quand il l'a pu empêcher, et tout le bien qu'elles n'ont pas fait, et auquel elles étoient obligées, quand il l'a pu procurer.

Si ceux qui possèdent les bénéfices simples ne sont pas exposés aux mêmes dangers, ils ne laissent pas d'en avoir de grands, surtout quand les revenus sont considérables. Le peu d'occupations que donnent aux ecclésiastiques ces sortes de bénéfices leur est souvent une occasion de croupir dans une molle oisiveté, et de se faire un bonheur d'un loisir coupable par la vie inutile qu'il leur fait souvent mener; et si cette vie inutile est criminelle même dans le commun des chrétiens, que sera-t-elle dans les ecclésiastiques? D'ailleurs l'abondance des biens temporels que ces bénéfices leur procurent est bien souvent la source de l'indigence des biens spirituels dans laquelle ils vivent, parce qu'elle leur

fournit les moyens de mener une vie douce et aisée, et qu'il est facile de passer d'une vie douce et aisée à une vie voluptueuse, et d'une vie voluptueuse à une vie impure et déréglée, comme on ne le connoît que trop par une funeste expérience. Il y a plus, c'est que cette abondance mettant un ecclésiastique dans le pouvoir de contenter ses passions et de satisfaire ses desirs, il est à craindre que, dans le penchant que nous avons tous pour les plaisirs, même les plus dangereux et les plus déréglés, on ne passe du pouvoir à l'exécution. Et ainsi on peut dire que cet empressement qu'ont la plupart des ecclésiastiques vient de leur peu de foi et de leur peu de zèle pour leur salut, ou d'une fausse sécurité.

II. Si on ne doit point entrer dans l'état ecclésiastique sans vocation, comme nous l'avons fait voir ailleurs, la vocation n'est pas moins nécessaire pour entrer dans les bénéfices, surtout dans ceux qui sont chargés du salut des âmes : peut-on, sans présomption et sans une horrible témérité, s'ingérer dans un ministère dont le poids, comme parle le saint concile de Trente après les Pères, seroit formidable aux anges mêmes, et que les plus grands hommes, les plus saints et les plus éclairés, ont regardé avec frayeur, ont fui avec empressement, et n'ont accepté que malgré eux et avec tremblement. Si la sage crainte de ces grands hommes, à la vue de ce

fardeau dont on les a voulu charger, nous étonne, la folle témérité des ecclésiastiques, qui, sans vocation, sans capacité et sans vertu, briguent ces sortes d'emplois, nous doit bien étonner davantage. Car on peut dire qu'un ecclésiastique qui s'ingère de lui-même dans un bénéfice qui a charge d'âme, et qui même le brigue, faisant tous ses efforts pour y réussir, est, ordinairement parlant, dès-là même indigne et incapable de ce bénéfice, parce que, comme les obligations en sont grandes, il ne peut pas les remplir, s'il n'est assisté d'un secours particulier du Seigneur; or, en vérité, le Seigneur donnera-t-il ce secours particulier et extraordinaire à un homme qui s'ingère dans un ministère tout divin, non-seulement sans ordre, mais même souvent contre son ordre, et dont l'ambition, la vanité et l'esprit d'intérêt, font toute la vocation? Et ne doit-il pas compter qu'étant abandonné du Seigneur et privé de son secours, il ne pourra travailler avec succès au salut des autres, et mettra le sien propre dans un très grand danger?

III. Mais quand on est possédé de cette passion d'avoir des bénéfices, il n'est que trop ordinaire de ne pas examiner si scrupuleusement de quelle manière on y entre. On en veut avoir à quelque prix que ce soit; si on y peut réussir par des moyens légitimes, on les embrasse volontiers; mais quand les légitimes manquent,

on trouve le secret de se faire une fausse conscience et de se persuader que les moyens, dès-là qu'ils nous sont propres, sont justes. Il y a eu quelques siècles dans l'Eglise où la simonie étoit l'hérésie dominante. On l'exerçoit sans honte, et même avec éclat; on prétendoit même la justifier.

On peut dire que, si dans notre siècle ce désordre n'est pas si éclatant, il n'est guère moins commun; et on pourroit ajouter que, si on pesoit les choses au poids du sanctuaire, et si on consultoit là-dessus les canons et les règles qu'ont établies les conciles, et non pas celles que dicte l'ambition ou l'esprit d'intérêt, on trouveroit peut-être que, dans la moitié des traités qui se font pour les bénéfices, il s'y glisse de la simonie. Mais de quels artifices ne s'est-on pas servi pour la déguiser? quels spécieux prétextes l'amour-propre n'a-t-il pas inventés? jusqu'où la raison humaine, séduite par la passion, n'a-t-elle pas porté le raffinement pour pallier la simonie par des détours d'intention, des titres de reconnaissance, des dédommagemens légitimes, des frais prétendus qu'on n'a jamais faits. Par-là on a trouvé l'invention de sauver les apparences, d'être simoniaque avec honneur, de voler le bien d'Eglise sans scrupule, et de se damner avec tranquillité.

Si les ecclésiastiques qui entrent dans les bé-

néfices, et les parens qui les leur procurent par des voies ou illicites ou suspectes, faisoient attention aux dangers et aux malheurs auxquels ils s'engagent; s'ils considéroient les peines auxquelles l'Eglise condamne les simoniaques; et s'ils étoient bien persuadés, comme ils le doivent, qu'ils encourent l'excommunication; qu'ils deviennent incapables de posséder aucun bénéfice; qu'ils ne peuvent sans injustice jouir des revenus; que c'est les voler que de les retenir, et qu'ainsi ils sont obligés de les restituer; qu'ils ne peuvent ni recevoir ni administrer les sacrements; qu'ils sont dans une impuissance morale de se sauver, et par la difficulté qu'on trouve à se défaire d'un bon bénéfice et à en restituer tous les fruits, et par la nécessité absolue de le faire: si, dis-je, l'ont faisoit une sérieuse réflexion sur toutes ces vérités, on prendroit d'autres mesures qu'on ne fait quand il s'agit d'entrer dans un bénéfice, et on se serviroit d'une plus grande précaution. Il faut donc, quand on a à traiter de quelque bénéfice, si on a quelque zèle pour son salut, consulter des gens vertueux, habiles, éclairés et désintéressés, et s'en rapporter à leurs sentimens: et tout homme, quelque habile qu'il soit, doit toujours se défier de ses propres lumières, quand il s'agit de ses intérêts, sur lesquels la passion aveugle souvent les plus éclairés.

IV. Les ecclésiastiques qui sont entrés dans un bénéfice avec vocation, par des voies légitimes et avec des intentions pures, doivent se borner à ce bénéfice, sans en chercher d'autres, s'il est suffisant pour un entretien modeste, honnête, et proportionné, non pas tant à la qualité que leur donne une naissance distinguée, quoiqu'on y doive avoir quelque égard, quand ils sont en état de rendre service à l'Eglise, qu'à la qualité qu'ils portent de ministres de Jésus-Christ : qualité qui les engage à renoncer à la vanité, au luxe et aux pompes du siècle. Le sentiment unanime des théologiens et des casuistes, après saint Thomas, qui conviennent tous qu'un ecclésiastique est obligé, sous peine de péché mortel, de se borner à un seul bénéfice, quand il suffit à son entretien, me paroît une démonstration évidente en matière de morale ; mais après la décision si formelle et si expresse du concile de Trente dans la session 24, sur cette matière, en peut-on douter ? Et cette décision est appuyée sur les principes de la loi divine et naturelle, contre laquelle on ne prescrit point, et l'usage contraire n'y peut par conséquent déroger, parce qu'un tel usage est un véritable abus, puisqu'il prive Dieu de l'honneur et du culte que lui rendroient plusieurs ministres qu'il réduit à un, et l'Eglise des services qu'il lui rendroient et dont elle a besoin ; il va di-

rectement contre l'intention des fondateurs , qui ont prétendu multiplier le nombre des ouvriers , afin que l'Église en fût mieux servie : il prive les ministres de l'Église des secours qu'ils ont droit d'attendre d'elle pour leur subsistance, étant obligés de vivre dans l'indigence et de s'abaisser quelquefois à des fonctions indignes de leur caractère par la nécessité où ils se trouvent , pendant que les autres sont dans une trop grande abondance ; et ils n'ont pas de quoi fournir à leurs besoins , pendant que les autres ont de quoi fournir au luxe et à la sensualité. Enfin, cet usage ouvre la porte à l'ambition et à l'avarice , qui , comme dit le Sage , ne dit jamais : C'est assez.

Je sais que quelques docteurs mettent une exception à cette loi , et qu'ils permettent aux ecclésiastiques d'avoir plus d'un bénéfice , lors même qu'il suffit pour l'entretien quand le bien public et l'utilité ou la nécessité de l'Église le demandent ; mais c'est cette exception mal entendue qui fournit des prétextes à l'ambition et à l'avarice de tant d'ecclésiastiques , pour se dispenser d'une loi si juste et si sainte , chacun se flattant qu'il est du bien de l'Église qu'il soit riche et puissant , pour être plus en état de faire honneur à l'Église , de soutenir ses droits et de maintenir son autorité ; et ainsi on se croit en sûreté de conscience , se dispensant de cette loi,

surtout quand on obtient une dispense du pape. Mais après tout, comme remarque le cardinal Tolet, cette dispense est nulle, si on l'obtient sur de faux allégués, comme il n'arrive que trop souvent, et si elle n'est pas appuyée sur des raisons légitimes, telles que sont la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Église; or, est-il de la plus grande gloire de Dieu et du plus grand bien de l'Église que les biens ecclésiastiques, qui, comme parlent les Pères de l'Église et les conciles, sont le patrimoine des pauvres, le prix des péchés, le fruit du sang de Jésus-Christ, servent à fomenter l'ambition, l'avarice et la vanité de quelques ecclésiastiques, et à entretenir un luxe et un faste tout mondain, qui scandalisent les fidèles et font murmurer les pauvres; pendant qu'un grand nombre d'autres, qui ont droit de prétendre à ces biens et de les partager avec eux, n'ont pas de quoi entretenir leur vie, et sont réduits à une grande misère?

V. Si les bénéficiers étoient bien convaincus de l'obligation qu'ils ont de donner tout leur superflu aux pauvres, sous peine de péché mortel, ils ne se donneroient pas tant de mouvement pour accumuler bénéfices sur bénéfices. Tous les théologiens conviennent de cette obligation, mais ils ne conviennent pas du fondement de cette obligation. Les uns, qui croient qu'ils

ont la propriété et le domaine des biens ecclésiastiques, enseignent qu'ils n'y sont obligés que par charité ; les autres , qui croient qu'ils ne sont que les économes de ces biens (et dont les sentimens paroissent plus conformes aux sentimens des Pères et des conciles) , croient qu'ils y sont obligés par justice. Pour accorder ces sentimens qui paroissent opposés , on peut dire avec Layman , que les bénéficiers ont le domaine de leurs revenus ; mais un domaine qui n'est pas absolu , mais conditionnel , parce que l'Eglise , suivant en cela l'intention des fondateurs , ne leur donne la propriété et le domaine des revenus des bénéfices qu'à condition qu'ils emploieront le superflu de ce qui est nécessaire pour un honnête entretien , selon la bienséance de leur état , à de saints usages , c'est-à-dire en bonnes œuvres et en aumônes , et elle leur en fait une obligation indispensable. D'où il s'ensuit , selon ce sentiment , que les bénéficiers qui manquent à s'acquitter de ce devoir , pèchent , non-seulement contre la charité , mais encore contre la justice. Et en effet , les ecclésiastiques ont une obligation plus grande et plus particulière de donner leur superflu aux pauvres que les laïques ; et les laïques mêmes qui ne donnent pas leur superflu aux pauvres dans la nécessité , pèchent mortellement contre la charité. Il faut donc que l'obligation des ec-

clésiastiques aille plus loin, et qu'elle soit de justice. Il s'ensuit, en second lieu, que les bénéficiers qui thésaurisent, ou qui emploient leurs revenus dans des usages profanes, dans des dépenses excessives et inutiles, dans des bâtimens superbes, dans des meubles et des équipages magnifiques; qui enrichissent leurs parens, et qui se servent de ces biens pour les établir et les élever au-dessus de leur condition, commettent une injustice criante, et que saint Bernard et les autres Pères appellent vol et sacrilège : *Rapina est, sacrilegium est*. Il s'ensuit en troisième lieu, que, s'ils ont du patrimoine, ils sont obligés de l'employer à faire des restitutions aux pauvres, auxquels ils ont, comme parlent les Pères, volé les biens qu'ils étoient obligés de leur donner dans leurs nécessités, pour les employer dans des usages profanes et criminels. Il s'ensuit enfin que les bénéficiers ne peuvent léguer par testament les biens superflus qu'ils ont amassés des revenus de leurs bénéfices, à leurs parens, et que les parens ne peuvent les recevoir sans injustice; et que, s'ils les ont reçus, ils sont obligés de les restituer, ou aux autels, ou aux pauvres. En le faisant, ils pourvoient non seulement aux devoirs de leur conscience, mais encore à leurs intérêts temporels, l'expérience ne faisant que trop voir que les biens de l'Église qui entrent par succession

dans les familles , y attirent la malédiction de Dieu , et entraînent avec eux la ruine des biens qu'on possédoit légitimement , bien loin de les augmenter.

Je sais que plusieurs bénéficiers , pour se dispenser des grandes aumônes auxquelles ils sont obligés , surtout s'ils ont des bénéfices considérables , allèguent qu'ils n'ont point de superflu. Il est vrai qu'il n'est point de superflu à la cupidité , à l'ambition , à la vanité , à la sensualité ; mais il en est beaucoup à la tempérance , à la modestie et à la charité. Mais l'ambition , la vanité et la sensualité , sont-ce les règles que doivent suivre les ministres de Jésus-Christ ? Et s'ils les ont suivies , ne sera-ce pas ce qui sera le sujet de leur condamnation , quand il faudra paroître devant le tribunal du souverain Juge ?

VI. Une des principales obligations des ecclésiastiques qui ont des bénéfices , est la résidence , surtout quand ils sont chargés du salut des âmes. C'est ce qui est si fortement recommandé , et si expressément défini par le concile de Trente , puisque le Seigneur commande lui-même , disent les Pères du concile , à tous les bénéficiers qui sont chargés du salut des âmes , de connoître leurs brebis ; d'offrir le sacrifice pour elles ; de les repaître par la parole de Dieu , par l'administration des sacremens , par leur

bon exemple; d'avoir un soin paternel des pauvres et des misérables, et de remplir enfin tous les devoirs qui sont attachés à la qualité de pasteur : ce qu'ils ne peuvent faire, s'ils ne sont présens pour veiller sur leur troupeau, et s'ils l'abandonnent comme des mercenaires. Le saint concile déclare ensuite que les pasteurs et les prélats, de quelque éminente dignité qu'ils soient revêtus, ne peuvent en conscience, et sans manquer à un devoir essentiel, se dispenser de la résidence, même pour un temps, sans des raisons très fortes, telles que sont la nécessité, la charité, l'obéissance, le bien public, l'utilité de l'Église, ou les intérêts de leur troupeau.

LECTURE POUR LE DIXIÈME JOUR.

De l'Écriture sainte, la fin du chapitre x du Deutéronome ; le chapitre xiii de la 1^{re} épître aux Corinthiens.

De l'Imitation de Jésus-Christ, le chapitre vii du ii^e livre, et les chapitres v et xxii du livre iii.

Du Mémorial de Grenade, les chapitres i et ii du livre vii.

De la Perfection chrétienne de Rodriguez, le chapitre vi du vi^e traité de la ii^e partie.

Exercices intérieurs sur les mystères de la résurrection et de l'ascension.

AVIS

Pour aider à conserver les fruits de la retraite.

I. APRÈS avoir remercié Dieu des grâces qu'il nous a faites pendant la retraite, il faut présenter à Notre-Seigneur, par les mains de la sainte Vierge, toutes les bonnes résolutions qu'on a faites et écrites pendant ce temps, en la priant d'être notre caution pour répondre de notre fidélité, et notre médiatrice auprès de son Fils pour nous obtenir les grâces dont nous avons besoin, surtout celle de la persévérance dans nos bonnes résolutions.

II. Il faut s'attendre qu'au sortir de la retraite le démon ne manquera point de nous attaquer par des tentations fâcheuses, de nous procurer des occasions dangereuses, de nous susciter des obstacles à l'exécution de nos bonnes résolutions. C'est pourquoi il faut s'y préparer, en fortifiant son courage, et en prenant toutes les précautions nécessaires.

III. Il ne faut point tellement se fier sur les bonnes dispositions où on se trouve, qu'on ne se défie encore davantage de sa propre foiblesse, nous persuadant bien que toute notre force vient de Dieu, et que, sans sa grâce, nous ne

pouvons rien , mais qu'aussi avec elle nous pouvons tout.

IV. Rien n'est plus important pour nous que de nous tenir d'abord sur nos gardes , et d'éviter toutes les occasions et toutes les compagnies que par notre expérience nous avons reconnues nous être funestes. La ferveur où nous sommes pour lors nous fait croire mal à propos qu'il n'y a rien à craindre pour nous ; mais rien n'est plus à craindre qu'une trop grande sécurité. Nous devons regarder notre cœur comme un flambeau qu'on vient d'éteindre, et qui fume encore. Il se rallume aussitôt qu'on l'approche de la flamme.

V. Vous devez, avant que de sortir de la retraite, vous faire un règlement de vie, qui vous soit propre, et qui puisse s'accommoder avec votre état, à votre condition et à vos emplois : mais quand vous en êtes sorti, vous devez vous faire une loi indispensable de le garder , puisque c'est de là que dépend presque tout le fruit de votre retraite.

VI. Mais vous ne devez avoir rien plus à cœur que de vous attacher avec une fidélité inviolable à la pratique des moyens dont vous avez reconnu la vertu pendant la retraite , par les bonnes dispositions qu'ils ont produites dans votre cœur , et le désir sincère de vous sauver qu'ils vous ont inspiré. Ces moyens sont la mé-

dition, la retraite les examens, le fréquent usage des sacremens, un peu de retraite, le commerce avec les gens de bien, et l'exercice de la présence de Dieu. C'est à une fidélité exacte à pratiquer ces moyens, qu'est attachée votre persévérance dans le bien, et votre constance dans les bonnes résolutions.

VII. Un moyen fort efficace pour s'entretenir dans la ferveur des exercices, est de faire tous les mois la revue de son intérieur, de la manière que nous l'avons marqué à la fin de la considération huitième, et la préparation à la mort.

VIII. Si on est tombé dans quelque faute un peu considérable, il ne faut pas aussitôt se décourager ni croire que tout est perdu. C'est un artifice du démon de nous jeter, après nos fautes, dans le chagrin, dans l'abattement et dans une espèce de désespoir, afin nous faire regarder la persévérance dans le bien comme une chose impossible, et de nous obliger par-là à abandonner nos bonnes résolutions. Il faut que nos chutes nous humilient, mais elles ne doivent pas nous décourager; et si elles nous donnent de la méfiance de nous-mêmes, elles ne doivent pas empêcher la confiance en Dieu et en son secours, avec lequel nous tâcherons de nous relever lorsque nous serons tombés.

TABLE.

PRÉFACE. Pag. vi

PREMIER JOUR.

De la fin de l'homme.	1
I. MÉDITATION. Pour quelle fin l'homme a été créé. <i>Ibid.</i>	
II. MÉDIT. Des motifs qui nous obligent de tendre à notre fin dernière, et des moyens qui peuvent nous aider à y parvenir.	8
III. MÉDIT. De la fin de l'état ecclésiastique.	14
I. CONSIDÉRATION. Sur l'oraison mentale.	23
Lecture.	33

DEUXIÈME JOUR.

Des péchés qui empêchent d'arriver à la dernière fin.	34
IV. MÉDIT. Du péché dans ses effets, ou de la punition des Anges. <i>Ibid.</i>	
V. MÉDIT. De nos péchés propres.	45
VI. MÉDIT. Des obstacles qui nous détournent de notre fin, ou du péché véniel.	51
II. CONSID. Sur l'office divin.	58
Lecture.	66

TROISIÈME JOUR.

Des malheurs où s'engagent ceux qui s'égarent de leur fin, ou des fins dernières.	67
VII. MÉDIT. De la mort. <i>Ibid.</i>	
VIII. MÉDIT. Des différentes dispositions d'un prêtre ou lâche ou déréglé, et d'un prêtre fervent et réglé, quand il faudra mourir et paroître devant Dieu au jugement particulier.	73

IX. MÉDIT. De l'enfer.	87
III. CONSID. Sur le sacrifice de la messe.	92
Lecture.	104

QUATRIÈME JOUR.

Du retour de l'âme à Dieu par la pénitence.	105
X. MÉDIT. De la nécessité de faire pénitence pour retourner à Dieu.	106
XI. MÉDIT. Que la pénitence n'est pas seulement nécessaire aux grands pécheurs, mais encore aux âmes tièdes.	112
XII. MÉDIT. De la miséricorde et de la bonté de Dieu à rechercher le pécheur, et à le recevoir à pénitence pour servir de motif à la contrition ou à la pénitence parfaite.	121
IV. CONSID. De la préparation à la messe.	127
Lecture.	141

CINQUIÈME JOUR.

Du guide qui nous remet dans le bon chemin.	142
XIII. MÉDIT. Du royaume de Jésus-Christ, et de l'obligation qu'ont les prêtres de le suivre en l'imitant.	143
XIV. MÉDIT. De l'humilité de Jésus-Christ dans l'incarnation.	152
XV. MÉDIT. De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa naissance.	159
V. CONSID. Du règlement de la journée et des actions du chrétien.	166
Lecture.	174

SIXIÈME JOUR.

La suite des vertus de la vie cachée de Jésus-Christ.	175
XVI. MÉDIT. De la mortification de Jésus-Christ dans sa circoncision.	<i>Ibid.</i>
XVII. MÉDIT. De la fuite de Jésus-Christ en Égypte, ou du parfait abandon à la Providence.	182

XVIII. MÉDIT. De l'obéissance de Jésus dans sa vie cachée.	188
VI. CONSID. De l'élection.	195
Lecture.	205

SEPTIÈME JOUR.

De l'obligation de se déclarer hautement pour Jésus-Christ, et de l'imiter dans sa vie publique.	206
XIX. MÉDIT. Des deux étendards, ou de l'obligation de se déclarer hautement pour Jésus-Christ.	<i>Ibid.</i>
XX. MÉDIT. Des trois degrés d'humilité.	213
XXI. MÉDIT. Des trois classes, ou des trois sortes de personnes qui désirent leur salut, et de leurs différentes dispositions.	219
VII. CONSID. De la passion dominante.	227
Lecture.	239

HUITIÈME JOUR.

Des vertus que nous devons imiter dans la vie publique de Jésus-Christ.	241
XXII. MÉDIT. De la pureté d'intention, ou du pur zèle de la gloire de Dieu.	242
XXIII. MÉDIT. De la charité envers le prochain.	250
XXIV. MÉDIT. De la douceur.	260
VIII. CONSID. Sur l'obligation qu'ont les ecclésiastiques de travailler à acquérir la science.	268
Lecture.	280

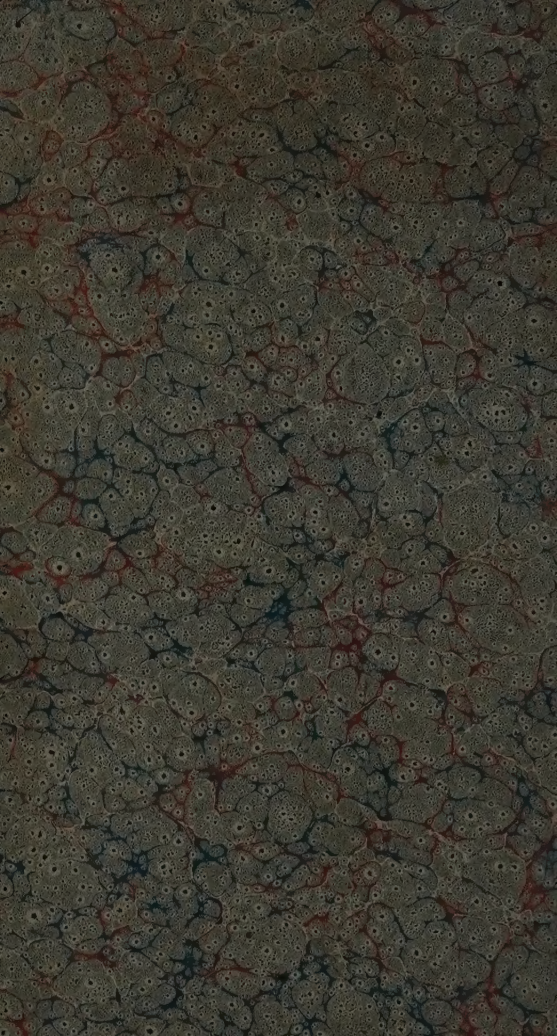
NEUVIÈME JOUR.

De la passion de Notre-Seigneur.	281
XXV. MÉDIT. De la passion en général, et de ses circonstances, expliquées par une espèce de parabole.	282
XXVI. MÉDIT. Des douleurs intérieures de Jésus-Christ dans sa passion.	287
XXVII. MÉDIT. Des souffrances extérieures de Jésus-Christ dans sa passion.	293
IX. CONSID. Sur l'administration du sacrement de pénitence.	300
Lecture.	316

DIXIÈME JOUR.

De la vie glorieuse de Jésus-Christ, et de la fin de la retraite.	317
XXVIII. MÉDIT. De la résurrection de Jésus-Christ. <i>Ibid.</i>	
XXIX. MÉDIT. Sur l'ascension de Notre-Seigneur.	324
XXX. MÉDIT. De l'amour de Dieu.	332
X. CONSID. Sur les bénéfices.	339
Lecture.	351
Avis pour aider à conserver les fruits de la retraite.	352

FIN DE LA TABLE.



060.32

N353

6569

NEPVEU, P.F.

AUTHOR

Retraite Pour Ecclesiastique

TITLE

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM
NUMBER

PA

6569

